FICTION est aujourd'hui en deuil. Notre directeur Daniel Domange, président-directeur général des Editions Opta, n'est plus. Mort accidentellement le dimanche 30 mai, aux commandes d'un avion de tourisme, il était âgé de 45 ans. A sa femme et à ses quatre enfants, nous adressons toutes nos condoléances.

C'est à Daniel Domange qu'on devait notamment, ces dernières années, la création du Club du Livre d'Anticipation et des revues **Galaxie** et **Espionnage.** Dynamique, perpétuellement prêt à aller de l'avant, il n'hésitait jamais à courir des risques quand il s'agissait de la réalisation des projets qui lui tenaient à cœur. Il avait toujours soutenu **FICTION** contre vents et marées, même aux moments difficiles, car il croyait au succès et à l'avenir de la revue. Sa disparition laisse un vide à la mesure de sa vitalité. Mais que nos lecteurs soient assurés que, comme il l'aurait voulu, nous continuerons dans la voie tracée par lui.

ALAIN DOREMIEUX

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24 rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U.S.A.)

Le no : France 4 F ; Suisse 4 FS ; Algérie 4 DA ; Belgique 48 FB.

TARIF DES ABONNEMENTS

	Pays destinataire		6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	21,80	43,20
	Recommandé	F.	30,80	61,20
Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	24,20	48.00
	Recommandé	F.	42,20	84,00
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	216	428
	Recommandé	F.B.	387	768
SUISSE	Ordinaire	F.S.	18,75	37.20
	Recommandé	F.S.	32,75	65,20

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de réglement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196 av. de Messidor, BRUXELLES 18 - C.C.P. 3.500.41.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd de Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA
24 rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. 31.529.23 La Source)

juillet 1971 **FICTION** *n° 211*

NOUVELLES

RUBRIQUES

Couverture de Desimon

Au prochain sommaire de "Fiction":

HARLAN ELLISON

La machine aux yeux bleus

CLIFFORD D. SIMAK

Les réponses

CHAD OLIVER

Méthode scientifique

DANIEL WALTHER

Le grand homme blanc dans le planeur rouge

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

LESTER DEL REY	55	L'enfant qui n'était pas là
	71	La déesse vierge
	76	La fille de l'espace
	81	Cher vieux robot
	S. 9	Par-dessus bord
	187	L'enfant qui ne grandirait jamais
	S. 17	Les eaux tranquilles
THOMAS M. DISCH	161	Nada
	163	Thomas l'incrédule
	168	La mort de Socrate
	169	Viens sur Vénus, mélancolie
	171	Poussière de lune, l'odeur du foin et le matérialisme dialectique
FRITZ LEIBER	11	Le Jeu du Silence
	66	Des filles, à pleins tiroirs...
	67	Nocturne
	S. 3	L'univers est à eux
	92	Rythme secret
	93	L'homme de guerre
	108	La grande caravane
	109	Chants secrets
	118	Si les mythes m'étaient contés
	119	Petite planète de vacances
	122	Amitié à haute tension
	125	La multiplication des pères
	126	Jardin d'enfants
	132	Les vents de Mars
	139	Quatre fantômes dans « Hamlet »
	144	Le Héros
	171	L'Infra-Monde
	176	Je cherche Jeff
	186	Le vaisseau lève l'ancre à minuit
	192	Sac de suie
	208	Le navire des ombres
RICHARD MATHESON	25	Journal d'un monstre
	27	Funérailles
	29	Escamotage
	36	Cycle de survie
	37	Derrière l'écran
	40	La robe de soie blanche
	48	Le test
	54	Jours disparus
	57	Le haut lieu
	63	Au bord du précipice
	88	Le pays de l'ombre
	S. 3	Danse macabre
	104	Le voyageur
	108	Moutons de Panurge
	127	La fille de mes rêves
	S. 10	La maison du crime
	189	Intrusion
	191	L'enfant curieux
	194	Le zoo
	S. 16	Le dernier jour
	204	La guerre des sorcières
JACK WILLIAMSON	S. 3	Factice
	S. 8	Le renégat
	S. 11	Les bras croisés

LESTER

DEL REY

Car je suis un Dieu jaloux

Publiée originellement en 1954 dans Star short novels, *anthologie de trois longs récits réunis par Frederik Pohl (les deux autres étaient dus à Jessamyn West et Theodore Sturgeon), cette histoire est très probablement la plus célèbre de Lester del Rey aux Etats-Unis. Son sujet en soi est assez énorme, puisque son protagoniste (invisible mais agissant) n'est autre que Dieu luimême, le Jéhovah, le « Dieu jaloux » de la Bible, et que le rôle de celui-ci n'est pas particulièrement propice au genre humain. Lester del Rey gagna là une solide réputation d'iconoclaste, qui auparavant n'avait guère transparu à travers son œuvre mais qu'il a gardée depuis lors de façon justifiée (l'une de ses récentes nouvelles,* Evensong, *parue dans le* Dangerous visions *de Harlan Ellison, reprend à nouveau le thème « anti-Dieu » déjà abordé dans* Car je suis un Dieu jaloux). *Nul doute, si au Vatican on lit de la science-fiction, que le bouillant del Rey n'y soit déjà mis à l'index...*

P. H.

1

... les gardiens de la maison trembleront et les forts s'inclineront... et les portes seront fermées dans les rues, quand le bruit des meules faiblira... ils auront peur de ce qui est grand et leurs craintes les entraveront, et l'amandier fleurira... parce que l'homme va à son long repos tandis que les pleureuses parcourent les rues...

ECCLÉSIASTE, XII, 3-5.

LE tonnerre hurlant et continu d'une fusée extra-terrestre grondait au-dessus des têtes quand le Révérend Amos Strong revint à la chaire. Il redressa un peu ses épaules carrées, maigres, et ses joues décharnées se creusèrent encore. Il hésita un instant, tandis que ses yeux sombres se levaient sous les sourcils broussailleux et grisonnants. Puis il s'avança pour poser l'enveloppe déchirée et le télégramme sur le lutrin, près de ses notes. La main aux veines bleues et le poignet osseux qui sortaient de sa manche de serge d'un noir luisant tremblaient à peine.

Son regard se porta sur la stalle où son épouse n'était pas. Ruth n'y viendrait pas, cette fois. Maintenant, il ne fallait plus l'attendre. Elle avait lu le message avant de le lui faire parvenir. Cela lui paraissait étrange : elle n'avait jamais manqué un service depuis la naissance de Richard, près de trente ans auparavant.

Le bruit sifflant s'assourdit par-delà l'horizon et Amos s'avança pour s'accrocher des deux mains au pupitre vétuste. Il se cambra et s'efforça de donner à sa voix la puissance et le calme nécessaires. « Je reçois à l'instant la nouvelle que mon fils a été tué pendant la bataille de la Lune, » dit-il aux fidèles intrigués. Il haussa le ton et le volume s'amplifia. « J'avais prié, si c'était possible, que cette coupe me soit épargnée. Cependant, que Ta volonté soit faite, Seigneur, et non la mienne. »

Il se détourna de leurs visages consternés, s'interdisant d'entendre les voix commisératrices des autres qui avaient souffert. L'église avait été construite alors que Wesley était deux fois plus peuplée qu'à présent, mais les catastrophes qui avaient frappé les ouailles les avaient rassemblées dans la vieille bâtisse délabrée au point qu'elle était presque comble. Il tira à lui ses notes, chassant de son esprit son propre deuil pour s'acquitter de la mission

qui avait empli sa vie. « Notre texte d'aujourd'hui est pris dans la Genèse, » annonça-t-il. « Chapitre dix-sept, verset sept, et chapitre vingt-six, verset quatre. » Il les lut dans la Bible placée devant lui, trouvant les pages du premier coup, sans erreur.

« Et je ferai alliance entre moi et toi et ta descendance après toi dans ses générations pour une entente éternelle, pour être ton Dieu et après toi celui de ta descendance.

» Et je multiplierai ta semence comme les étoiles dans les cieux et je donnerai à ta descendance tous ces pays, et dans ta descendance toutes les nations de la terre seront bénies. »

Il avait appris par cœur la plus grande partie de son sermon, ne comptant plus sur l'inspiration pour le guider, comme il en avait coutume autrefois. Il commença d'une voix posée, entendant par bribes ses paroles tandis qu'il apportait à leurs incertitudes la solution évidente et réconfortante. Dieu avait promis la terre à l'homme en une alliance éternelle. Pourquoi donc les hommes auraient-ils peur et perdraient-ils confiance ? Parce que des monstres d'une autre planète étaient arrivés en essaims du vide interstellaire pour mettre leur foi à l'épreuve ? Comme aux jours de l'esclavage en Egypte ou de la captivité à Babylone, il y aurait toujours des épreuves et des jours où les faibles vacilleraient, mais le triomphe final était une promesse ferme.

Il avait fait un sermon sur le même texte dans son ancienne paroisse de Clyde lorsque le gouvernement venait d'entamer la construction de sa base sur la Lune, et cette fois-là, il s'était largement appuyé sur l'allusion aux étoiles des cieux pour apaiser les inquiétudes de ceux qui estimaient que l'homme n'avait rien à faire dans l'espace. C'était alors que Richard avait informé ses parents de sa nomination à la colonie lunaire, reprenant les mots mêmes d'Amos pour légitimer son refus d'entrer dans les ordres. Ç'avait été la dernière fois qu'il voyait son fils.

Il avait encore utilisé le même texte une autre fois, il y avait plus de quarante ans, mais il en avait oublié les motifs, tout comme s'était dissipée la passion qui l'avait animé et avait fait sa réputation d'évangéliste précoce. Il ne se souvenait de ce sermon qu'en raison de l'expression scandalisée sur le visage barbu de son père lorsqu'il avait commis une erreur dans une citation. C'était un de ses rares souvenirs précis de la période antérieure à la mue de sa voix et à la fin brutale de son enthousiasme évangélique.

Il s'était efforcé de retrouver l'inspiration après son ordination

et avait ressenti bien de l'amertume devant les assauts que livraient à ses forces spirituelles les obligations du mariage et de la paternité. Mais il avait enfin admis que Dieu ne voulait pas qu'il fût un moderne Pierre l'Ermite, aussi s'était-il résigné à la besogne qu'il était en mesure d'accomplir. Maintenant, il se retrouvait dans la paroisse de ses débuts ; et s'il n'était plus capable d'enflammer l'âme de ses ouailles, du moins pouvait-il un tant soit peu compenser l'horreur de l'invasion extra-terrestre en puisant parmi les aphorismes qu'il connaissait par cœur.

Une seconde nef gronda au-dessus d'eux, couvrant presque sa voix. Il y avait six mois que les grands vaisseaux avaient surgi de l'espace pour se poser délicatement sur la Lune et attaquer les forces qui y étaient stationnées. Un mois plus tard, avaient commencé les raids contre la Terre proprement dite. Et maintenant, tandis que le monde discutait et s'efforçait de s'unir contre eux, les envahisseurs établissaient des bases un peu partout pour conquérir le monde kilomètre après kilomètre.

Amos vit les visages se lever, au-dessous de lui, empreints de colère et de crainte. Il éleva la voix pour dominer le vrombissement et termina en hâte son sermon, afin d'accomplir les derniers rites du service divin.

Il hésita quand son auditoire s'agita. Le service était à son terme et il avait parlé, mais ce n'avait pas été un véritable office. Lentement, comme d'elles-mêmes, ses lèvres s'ouvrirent et il entendit sa voix qui citait le Psaume vingt-sept : *« Le Seigneur est ma lumière et mon salut ; qui donc craindrais-je ? »*

Il parlait bas, mais il perçut la réaction de son auditoire quand il comprit combien ces mots étaient opportuns. *« Même si une armée se dressait contre moi, la peur n'habiterait pas mon cœur ; même si la guerre se déchaînait contre moi, de cela je serais sûr. »* L'air paraissait trembloter comme autrefois, quand Dieu semblait être en communion directe avec lui, et quand il acheva, pas un bruit ne monta des stalles. *« Compte sur le Seigneur ; aie bon courage et il donnera la force à ton cœur ; compte, je te le dis, sur le Seigneur. »*

La chaleur de cette aura mystique régnait encore quand il descendit lentement de la chaire. Puis il y eut un bruit de motocyclettes au-dehors, et on frappa au vantail. Son impression se dissipa.

Quelqu'un se leva et la lumière du dehors se répandit soudain dans l'église. Le souffle brûlant et desséché du monde matériel

entra, précurseur d'une nouvelle tempête de poussière. Sur les degrés du perron, quelques sauterelles étaient là pour rappeler aux gens les dommages déjà subis par leurs récoltes. Amos voyait littéralement l'amertume les envahir de nouveau en vagues sensibles, avant même qu'ils eussent remarqué la silhouette courte et potelée du docteur Alan Miller. « Amos ! Tu as entendu la nouvelle ? » Il soufflait comme après avoir couru. « C'est arrivé par la radio pendant que tu étais en train de bavasser ! »

Des pétarades de motos lui coupèrent la parole. Elles descendaient rapidement l'unique rue de Wesley, en direction de l'ouest. Les motocyclistes portaient tous l'uniforme, ils étaient armés et fonçaient à pleins gaz. Un nuage de poussière s'élevait derrière eux et Doc Miller se mit à tousser, tout en poussant des jurons. Depuis quelques années, il exposait de plus en plus ouvertement son athéisme ; lorsqu'Amos avait fait sa connaissance, lors de son premier ministère, cet homme avait du moins montré quelque respect pour les croyances des autres.

— « Cela suffit, » dit sèchement Amos. « Tu es dans la maison de Dieu, Doc. Que raconte donc la radio ? »

Doc se ressaisit et étouffa son accès de toux. « Pardon ! Mais, bon sang, mon vieux, les extra-terrestres ont débarqué à Clyde, à quatre-vingts kilomètres à peine de nous ! Ils y ont organisé une base ! C'est pour ça que toutes ces fusées passaient au-dessus de nous. »

Un soupir de découragement monta du groupe qui l'avait entendu, puis un bourdonnement, tandis que la nouvelle passait de bouche en bouche.

Amos remarqua à peine la sensation que causait la nouvelle. C'était à Clyde qu'il avait exercé son ministère avant de revenir ici. Il tentait de se représenter les vaisseaux ennemis qui se posaient, puis qui ravageaient la ville à l'aide de gaz et de projectiles. L'épicier du coin, avec ses neuf enfants, le diacre boiteux qui l'avait secondé, les deux sœurs Ames, avec leurs hordes de chiens et de chats, avec leur sempiternelle croisade contre la jeunesse pécheresse. Il s'efforçait d'imaginer les humanoïdes à peau verte, par les rues de la ville, envahissant l'église et profanant l'autel ! Et il y avait aussi Anne Seyton, qui avait été la bien-aimée de Richard, bien qu'elle appartînt à une autre religion...

— « Et qu'est devenue la garnison voisine ? » cria un fermier lourdement charpenté. « J'y avais un fils, et il m'a dit qu'ils étaient

en mesure de neutraliser tout astronef qui se poserait ! En bombardant leurs tuyères pendant l'atterrissage... »

Doc hocha la tête. « Une demi-heure avant le débarquement, ils ont eu là-bas un cyclone qui a emporté le toit de la caserne et démoli toutes les installations. »

— « Jim ! » hurla le grand paysan, tout en entraînant sa frêle épouse vers leur voiture. « S'ils ont tué Jim... »

D'autres allaient se précipiter à sa suite, mais une nouvelle colonne de motocyclistes les en empêcha. Cette fois, ils roulaient plus lentement, suivis d'un groupe de blindés. Le dernier char arriva, ralentit et stoppa. Un homme au visage sali, portant un uniforme de major en assez mauvais état, passa la tête hors du panneau. « Vous tous, allez donc vous mettre à l'abri ! Vous n'avez pas appris les nouvelles ? Rentrez chez vous et restez à l'écoute de vos radios, avant qu'un avion serpent vous prenne en chasse et vous canarde tous pour le plaisir ! Les serpents vont rappliquer tout droit ici, s'ils en ont après Topeka, comme il semble bien ! » Il rentra la tête et se mit à vitupérer contre un de ses hommes à l'intérieur. Le blindé démarra brusquement en direction de Clyde.

Les journaux avaient suffisamment parlé du sport auquel se livraient les avions ennemis. La foule se dispersa autour de l'église. Amos tenta de les retenir pour une dernière prière, pour qu'ils prennent le temps de rassembler leurs idées, mais il abandonna la partie lorsque la première vague le refoula de côté. Une minute après, il était seul avec Doc Miller sur le parvis. « Vaut mieux que tu rentres, Amos, » suggéra Doc. « J'ai ma bagnole tout près d'ici. Si je te déposais ? »

Amos, découragé, fit un signe négatif. Il se sentait les os secs et cassants ; il avait dans la bouche une poussière plus épaisse que celle de l'atmosphère. Il se sentait vieux et, pour la première fois, à peu près inutile. Il suivit calmement le médecin, soulagé de pouvoir parcourir en voiture les quelques rues de distance jusqu'à la petite maison que lui fournissait la paroisse.

Ils arrivaient à l'auto de Doc quand un tacot vétuste et ferraillant vint stopper devant eux. Un homme en bleus souillés se pencha à la portière, le visage agité de tics. « Etes-vous prêts, mes frères ? Etes-vous sauvés ? Le jour d'Armageddon est arrivé, comme l'annonçait le Livre. Mettez-vous en règle avec Dieu, mes frères ! La fin du monde approche, comme prévu. Amen ! »

— « Où donc la Bible annonce-t-elle des races différentes autour d'autres soleils ? » lui lança Doc.

L'homme cligna les paupières, fronça les sourcils et hurla que les pécheurs brûleraient à jamais dans les flammes de l'enfer, avant de démarrer dans sa vieille bagnole. Amos poussa un soupir. Maintenant que les difficultés grandissaient, les fanatiques allaient surgir partout pour prédire la damnation et répandre de fausses paroles, plus que jamais, au grand dam de toutes les religions sincères. Il n'avait jamais pu conclure si ces êtres avaient pour la cause de Dieu une utilité quelconque ou s'ils n'étaient pas plutôt inspirés par les forces sataniques.

— « *Il y a bien des demeures dans la maison de mon Père,* » cita-t-il à Doc quand ils commencèrent à rouler. « Il se peut qu'il y ait là une allusion allégorique à d'autres mondes dans les cieux. »

Doc fit la grimace et haussa les épaules. Puis il soupira et abaissa une main sur le genou d'Amos. « On m'a mis au courant pour Dick, Amos. J'en suis désolé. Le premier bébé que j'aie aidé à mettre au monde ! Et le plus beau ! » Il poussa encore un soupir, le regard tourné dans la direction de Clyde, et Amos ne trouva rien à répondre. « Je ne comprends pas. Ne pourrions-nous lâcher sur eux des bombes atomiques ? Que sont devenus les engins de la base lunaire ? »

Amos descendit devant la maison dépourvue de peinture qu'il habitait, prit la main de Doc et inclina la tête en signe de remerciement, sans rien dire.

Il lui faudrait mettre de l'ordre dans ses pensées durant l'après-midi. Quand la nuit serait tombée, ce qui permettrait aux gens de circuler sans risquer de se faire canarder par quelque avion ennemi, la cloche de l'église les appellerait, et il leur faudrait un guide spirituel. S'il parvenait seulement à les empêcher de chercher à comprendre Dieu, à Le leur faire accepter simplement...

Il y avait eu cet instant dans l'église où Dieu avait paru les envelopper, lui-même et ses ouailles, dans une chaude étreinte, en lui apportant à nouveau ce sentiment de vraie plénitude. Peut-être qu'à présent, à l'heure de la plus pressante nécessité, il avait retrouvé une certaine mesure d'inspiration ?

Ruth était en train de mettre le couvert. Son corps menu et calme se déplaçait toujours avec la même efficacité, bien qu'elle eût le visage gonflé et les yeux rouges. « Je regrette de n'avoir pu assister à l'office, Amos. Mais juste après la dépêche, Anne Seyton est arrivée. Elle avait été informée, avant nous. Et... »

La télévision était en marche, montrant les grands titres du *Kansas City Star* ; il se rendit compte qu'il était inutile de lui communiquer les nouvelles. Il lui prit la main. « Dieu ne nous a pris que ce qu'il nous avait donné, Ruth. Nous avons eu le bonheur de conserver Richard durant trente ans. »

— « Ne te fais pas de souci pour moi. » Elle s'écarta en se tournant vers la cuisine, le dos raidi sous l'effet d'une profonde tristesse. « Tu n'as pas entendu ce que je t'ai dit ? Anne est ici. La femme de Dick ! Ils s'étaient mariés avant qu'il parte, en secret, juste après ta conversation avec lui au sujet de la différence de religion. Tu ferais bien de la voir, Amos. Elle est au courant pour sa famille, à Clyde. »

Il la suivit des yeux quand elle sortit. Le claquement de la porte extérieure souligna son départ. Il n'avait jamais interdit ce mariage ; il avait seulement averti son fils, qui ressemblait tant à Ruth. Il hésita puis finit par se diriger vers la minuscule chambre supplémentaire. Une voix étouffée répondit quand il eut frappé, puis la serrure verrouillée cliqueta. « Anne ? » fit-il. La pièce était sombre, mais il distinguait la blondeur des cheveux et le corps aux lignes peu féminines. Il tendit la main et sentit les doigts minces dans sa paume. Quand elle pivota vers la faible lumière, il ne vit pas trace de larmes, mais elle avait le corps secoué de sanglots secs. « Anne, Ruth vient juste de m'annoncer que Dieu nous a donné une fille... »

— « Dieu ! » Elle lança le mot avec dureté, et sa main se retira brusquement. « Dieu, Révérend Strong ? Le Dieu de qui ? Celui qui a envoyé des météorites contre la base de Dick, des légions dévastatrices d'insectes et la sécheresse contre nos cultures ? Le Dieu qui se sert des tornades pour favoriser l'atterrissage des serpents ? Ce Dieu-là, Révérend Strong ? Dick vous a donné une fille, et il est mort ! Mort ! »

Amos quitta la pièce à reculons. Il avait appris à supporter l'ombre de moquerie dans la voix de Doc quand il prononçait le nom du Seigneur, mais c'était autre chose, cette fois, cela lui donnait la chair de poule et lui serrait la gorge. Anne avait appartenu à une foi différente, mais elle avait jusqu'alors paru assez religieuse.

Ce n'était probablement que ses nerfs. Il se tourna vers la porte de la cuisine pour appeler Ruth et l'envoyer près de la jeune femme.

Au-dessus de sa tête, le gémissement saccadé d'un réacteur déchira l'air avec un son qu'il n'avait encore jamais entendu. Mais les descriptions de la radio étaient très exactes. Cela ne pouvait pas être un vaisseau terrestre.

Puis il en vint un second, puis un autre encore, et le bruit se fondit en un grondement régulier.

Alors il fut dominé par le tir soudain d'un canon de gros calibre, tandis qu'une rapide succession de déflagrations venait du jardin, derrière la maison.

Amos tituba jusqu'à la porte de derrière. « Ruth ! » cria-t-il.

Une seconde rafale de détonations. Ruth s'écroulait avant qu'il eût atteint le seuil de la porte.

2

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?... Je suis répandu comme de l'eau et tous mes os sont déboîtés ; mon cœur est comme cire et fond parmi mes entrailles. Ma force a séché comme terre cuite et ma langue colle au palais ; et tu m'as réduit à la poussière de la mort.

PSAUMES, XXII, 1, 14, 15.

LES détonations avaient cessé quand il courut la soulever dans ses bras. Le dernier des avions ennemis avait filé en direction de Topeka ou de toute autre ville à laquelle ils s'en prenaient.

Ruth vivait encore. Une des affreuses balles l'avait touchée à l'abdomen, lui déchirant une partie du flanc, et elle saignait abondamment. Toutefois le cœur battait encore et elle gémissait faiblement. Lorsqu'il la déposa sur le divan, elle ouvrit les yeux un bref instant, le reconnut et s'efforça de sourire. Elle remua les lèvres et il se pencha pour l'écouter. « Je suis désolée, Amos. Une sotte. Une gêne. Désolée. » Elle referma les yeux mais sourit de nouveau quand il se fut rapproché pour lui baiser les lèvres. « Heureuse, à présent. J'ai attendu si longtemps. »

Anne se tenait sur le seuil, les yeux écarquillés, se refusant à y croire. Lorsqu'Amos se redressa, elle sortit de sa stupeur pour se précipiter vers l'armoire à pharmacie, puis accourut pour

déchirer les lambeaux de la robe et tenter d'arrêter le flot de sang.

Amos, tel un aveugle, prit le combiné du téléphone. Il marmonna quelque chose à l'opératrice, puis au bout d'une minute eut Doc Miller au bout du fil. Il avait craint que le médecin ne fût sorti. Il eut l'impression que Doc lui avait promis de venir, mais il ne se souvenait pas des paroles prononcées. L'hémorragie était enfin arrêtée, mais Ruth était livide, ses lèvres mêmes avaient perdu toute couleur. Anne le conduisit de force jusqu'à un fauteuil, en le poussant de ses mains douces posées sur ses bras. « Je suis consternée, Père Strong. Je... je... »

Il se releva pour regagner sa place près de Ruth, lançant un coup d'œil vers la table à demi mise. Il y avait dans l'air une odeur de brûlé. Il alla au vieux poêle à bois pour retirer les casseroles et les plonger dans l'évier. Anne le suivait, mais il la voyait à peine, jusqu'au moment où il l'entendit se mettre à pleurer. Cette fois, les larmes coulaient.

— « Les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes, Anne, » dit-il, et les mots libéraient le courant de ses propres émotions. Fatigué, il se laissa tomber dans un fauteuil, les mains mollement reposées sur ses genoux. Sa tête s'affaissa contre la table, sous l'effet de la faiblesse et de l'incertitude propres à son âge. « Nous aimons l'enveloppe charnelle et nos cœurs se brisent quand elle disparaît. Dieu seul peut nous connaître tous et démêler l'écheveau complexe de toutes nos existences. Ce n'est pas bon de détester Dieu. »

Elle s'abattit près de lui. « Je ne le déteste pas, Père Strong. Jamais je n'ai eu de haine envers lui. » Il ne pouvait avoir la certitude qu'elle était sincère, mais il s'abstint de la questionner. Elle soupira. « Mère Ruth n'est pas encore morte ! »

La nécessité de répondre lui fut épargnée par la brusque ouverture de la porte quand Doc Miller arriva tout courant. Le petit homme grassouillet jeta un bref coup d'œil à Ruth, puis s'approcha vivement d'elle, tout en déballant son matériel et en y prenant une bouteille de plasma qu'il tendit à Anne. Il se mit alors méticuleusement au travail.

— « Il reste une chance, » finit-il par déclarer. « Si elle était plus jeune ou plus vigoureuse, je dirais qu'il y a de fortes chances. Mais dans le cas présent, et puisque vous y croyez, je pense que vous feriez bien de débiter quelques prières spéciales. »

— « Je n'ai pas cessé de prier, » répondit Amos, en se rendant

compte que c'était la vérité. Les prières s'étaient déroulées dans sa tête dès la première détonation et ne s'étaient plus interrompues.

Ils transportèrent avec précaution la blessée sur le divan, dans la chambre à coucher où il était possible de fermer les jalousies et où les divers bruits de la maison ne lui parviendraient pas. Doc fit à Anne une piqûre calmante et l'expédia dans l'autre chambre. Il se tourna vers Amos mais n'insista pas quand le pasteur fit un signe de refus.

— « Je vais rester ici, Amos, » déclara-t-il. « Avec elle. Jusqu'à ce que nous soyons fixés, ou qu'on m'appelle ailleurs. La fille du téléphone sait où me trouver. »

Il passa dans la chambre à coucher et en referma le battant. Amos resta planté au milieu du salon, la tête inclinée, durant de longues minutes.

Le son de la télévision le rappela à la réalité. Topeka avait cessé d'émettre, mais une autre station donnait des images de ravages.

Les hôpitaux et les écoles paraissaient être les objectifs de prédilection des êtres venus d'ailleurs. Les gaz avaient causé une quantité de morts, qui eussent pu être évitées si on avait suivi les instructions. Mais, à présent, c'étaient les bombes incendiaires qui faisaient les plus graves dommages.

Et en tout cas, les ennemis avaient encaissé des coups aussi durs que ceux qu'ils avaient portés. Sur les quarante avions ennemis qu'on avait comptés, vingt-neuf avaient été abattus en toute certitude. Au bruit de la télévision, Doc était revenu. « Je me demande s'ils adressent à Dieu des prières pour leurs morts, » avança-t-il. « Ou la compassion de ton Dieu ne s'étend-elle pas à d'autres races que la nôtre ? »

Amos secoua lentement la tête. La question était nouvelle pour lui. Mais il ne pouvait y avoir qu'une seule réponse. « C'est Dieu qui gouverne l'univers tout entier, Doc. Mais il est certain que ces êtres démoniaques ne lui consacrent pas leur adoration ! »

— « En es-tu sûr ? Ils ressemblent assez aux humains ! »

Amos reporta les yeux sur l'écran qui montrait un bref instant un des cadavres ennemis. Ils paraissaient en effet très proches des humains, bien que très trapus et lourdement musclés. Leur peau était verte et ils ne portaient pas de vêtements. Il n'y avait pas de nez, sinon deux orifices, sous leurs oreilles curieusement aplaties, qui frémissaient comme pour respirer. Mais ils étaient assez humains pour passer pour des hommes difformes, si de bons maquilleurs se chargeaient du travail.

C'étaient des créatures de Dieu, comme il l'était lui-même ! Et, en tant que telles, pouvait-il les renier ? Alors son esprit frémit d'horreur au souvenir des atrocités dont ils s'étaient rendus coupables, des tortures dont on parlait, et de leur sauvagerie inouïe et si peu conciliable avec le perfectionnement incroyable de leurs vaisseaux. C'étaient des êtres diaboliques qui avaient renié leur appartenance originelle au royaume de Dieu. Envers le mal, on ne saurait éprouver que de la haine. Et le mal pouvait-il avoir d'adoration pour quoi que ce fût en dehors des puissances des ténèbres ?

A cette pensée, son esprit se réveilla à la nécessité de préparer un sermon pour le soir même. Il faudrait que le sujet et le texte en soient simples ; lui-même et ses paroissiens n'étaient pas en humeur de ratiociner à perte de vue. Ce soir, c'est au moyen de leurs émotions qu'il devrait servir Dieu. Cette idée l'effrayait. Pour trouver des forces, il tentait de se raccrocher au bref instant d'exaltation qu'il avait connu dans la matinée, mais cela même lui semblait déjà bien lointain.

La plainte d'une sirène monta du dehors, en un crescendo à briser les tympans, suivie du son étouffé d'un haut-parleur poussé bien au-delà de son volume.

Finalement il se leva pour sortir sur le perron au moment où le véhicule blindé arrivait devant la maison. L'engin semblait boiter sur ses chenilles prêtes à tomber en morceaux. L'amplificateur et les haut-parleurs étaient grossièrement fixés au sommet de la tourelle. Il continuait d'avancer dans la rue, en répétant sans cesse le même avertissement. « Quittez la ville ! Que tout le monde s'en aille ! Nous vous donnons l'ordre d'évacuer les lieux ! Les serpents arrivent ! Les forces humaines ont été dans l'obligation d'effectuer un repli pour se regrouper. Les serpents se dirigent vers vous, en route pour Topeka. Ils pillent et tuent sur leur passage. Quittez la ville ! Que tout le monde se retire ! »

Il y eut un silence, puis une voix différente tonitrua ; elle ressemblait à celle du major qui s'était déjà arrêté une fois dans le bourg. « Foutez-moi le camp, vous tous ! Filez pendant que vous avez encore la peau intacte. Nous avons été vaincus ! Ta gueule, Blake ! On a encaissé une déculottée de première, alors on va se faire consoler par maman ! Filez, déguerpissez, foutez le camp ! Les serpents arrivent ! Débinez ! »

Le blindé oscillait dans la rue, grondant son message, et maintenant des fuyards de tout ordre le suivaient. Des hommes dans

des voitures, entassés comme du bétail, des hommes dans des guimbardes de toutes espèces, traînées par des chevaux. Puis un second haut-parleur se fit entendre, d'un des fourgons. « Restez à l'abri jusqu'à la nuit ! Ensuite, allez-vous en ! Les serpents ne seront pas ici avant un certain temps. Gardez votre calme. Procédez à l'évacuation en bon ordre, sous le couvert de la nuit. Nous allons nous-mêmes nous cacher dès que nous trouverons un endroit favorable. Ceci est notre dernier avertissement. Restez à l'abri pour le moment et évacuez dès qu'il fera nuit. »

Il y eut une vibration sonore dans le ciel et les avions ennemis commencèrent à piquer. Doc entraîna Amos à l'intérieur de la maison, mais il eut quand même le temps de voir des hommes déchiquetés par des projectiles qui donnaient l'impression de dégager de la fumée et de s'enflammer lors de l'impact. Certains des hommes qui battaient en retraite parvinrent à se mettre à couvert. Une fois les avions partis, ils ressortirent et entreprirent de se regrouper, laissant derrière eux les morts, mais emmenant les blessés.

— « Ces hommes ont besoin de moi ! » protesta Amos.

— « Et Ruth aussi, » lui répondit Doc. « De plus, nous sommes trop vieux, Amos. Nous ne ferions que les embarrasser. Ils ont sans doute leurs propres médecins et leurs aumôniers. Ils risquent leur peau pour nous, bon sang ! Ils ont empilé leurs grands blessés sur place et ils nous les laissent à titre d'avertissement, ainsi que pour attirer les avions sur eux et protéger les autres qui doivent être en train de se faufiler par les bois et les champs. J'ai écouté une de nos stations régionales, et la situation est plutôt mauvaise. »

Il pivota sur les talons pour retourner dans la chambre à coucher. Un peu trop tard, la télévision commençait à donner des ordres d'évacuation à tous les citoyens au long de la route de Clyde à Topeka, ainsi que des instructions détaillées. Pour quelque raison ignorée, il semblait que les extra-terrestres n'étaient pas en mesure de repérer de nuit de petits objets en mouvement. Tous les ordres répétaient d'attendre l'obscurité.

Doc ressortit et Amos leva les yeux sur lui, sentant son crâne prêt à éclater, mais conservant une idée claire et fixe. « On ne peut pas déplacer Ruth, n'est-ce pas Doc ? »

— « Non, Amos, » souffla le médecin. « Mais cela n'aura pas d'importance. Tu devrais aller près d'elle. J'ai l'impression qu'elle reprend connaissance. Je vais réveiller la jeune personne pour qu'elle se prépare. »

Amos entra dans la chambre le plus silencieusement qu'il put, mais il n'avait pas à prendre tant de précautions. Ruth avait déjà recouvré ses esprits, comme si quelque conscience de sa mort prochaine l'eût obligée à employer au mieux ses dernières minutes de vie. Elle tendit vers lui une main timide. Elle avait la voix faible mais nette. « Amos, je sais. Et maintenant, cela ne me fait plus rien, sauf pour toi. Mais il fallait que je te demande une chose. Amos, est-ce que tu... ? »

Il se laissa tomber près d'elle quand sa voix se fit hésitante, désireux qu'il était de blottir sa tête contre la sienne, mais n'osant pas sacrifier les quelques moments qui lui restaient pour la contempler. Il s'efforçait d'extraire les mots des profondeurs de son cerveau, mais il se rendait compte qu'il fallait plus que des paroles. Il se pencha sur elle pour l'embrasser comme il l'avait embrassée au début, tant d'années auparavant. « Je t'ai toujours aimée, Ruth, » dit-il, « et je t'aime encore. »

Elle se décontracta en exhalant un soupir. « Dans ce cas, Amos, je ne serai plus jalouse de Dieu. Il fallait que j'en aie la certitude. »

Elle tendit une main affaiblie pour lui passer les doigts dans la chevelure. Elle sourit et les rides de son visage s'atténuèrent. Elle avait maintenant la voix douce, presque jeune. « *Et d'abandonner tous les autres pour ne m'attacher plus qu'à toi...* » La dernière syllabe fut un souffle et la main retomba.

Amos laissa enfin aller sa tête et un unique sanglot étouffé lui échappa. Il lui joignit les mains avec tendresse, mettant en évidence l'alliance amincie, bon marché, puis il se redressa lentement, gardant la tête courbée. « *Alors la poussière retournera en poussière comme il était auparavant, et l'esprit retournera en Dieu qui l'avait donné.* Mon Père, je te remercie de cet instant passé avec elle. Bénis-la, Seigneur, et garde-la-moi. »

Il adressa un signe de tête à Doc et Anne. La jeune femme paraissait malade et restait assise, le fixant de ses yeux où se mêlaient le chagrin et la compassion.

— « Il va vous falloir de l'argent, Anne, » lui dit-il tandis que Doc rentrait dans la chambre. « Je n'en ai pas beaucoup, mais il y a... »

Elle se recula, secouant la tête. « J'en ai assez, Révérend Strong. Je me débrouillerai. Le docteur Miller m'a dit de prendre sa voiture. Mais vous-même ? »

— « Il y a encore du travail à accomplir, » répondit-il. « Je n'ai même pas rédigé mon sermon. Et il va falloir bien du récon-

fort à tous ceux qui doivent quitter leurs foyers. En de pareilles heures, nous avons tous besoin du secours divin. »

Elle se leva, la démarche incertaine, pour suivre Miller dans la chambre. Amos ouvrit son antique bureau pour y prendre un crayon et du papier.

3

Les méchants ont tiré l'épée et bandé leurs arcs pour abattre les malheureux et les pauvres et pour massacrer ceux qui oseraient leur tenir tête.

J'ai vu le méchant dans toute sa puissance s'étaler en tous sens comme un grand arbre vert.

PSAUMES, XXXVII, 14, 35.

LES ténèbres commençaient tout juste à tomber lorsqu'ils aidèrent Anne à monter dans la voiture du médecin, après s'être assurés que le réservoir était plein. Elle était calme et avait repris toute sa lucidité, mais elle évitait autant que possible d'approcher Amos. Elle finit par s'adresser au docteur Miller. « Que comptez-vous faire ? J'aurais dû vous le demander plus tôt, mais... »

— « Ne vous tourmentez pas pour moi, ma fille, » lui dit-il d'un ton aussi enjoué que s'il eût raconté à un vieillard qu'il en avait encore pour quarante ans à vivre. « Je me débrouillerai autrement. L'opératrice du téléphone sera une des dernières à s'en aller et je la conduirai dans sa propre voiture. Partez devant, selon les plans dont nous sommes convenus. Et recueillez ceux que vous rencontrerez en chemin. C'est sans danger ; il est encore trop tôt pour que les hommes s'adonnent au pillage, au viol ou au vol. Ils ne penseront à tout ça que plus tard. »

Elle lui tendit la main avant de s'installer. Au dernier instant, elle pressa brièvement les doigts d'Amos. Puis elle appuya sur l'accélérateur et la voiture fila au long de la rue à grande vitesse.

— « Elle me déteste, » constata Amos. « Elle aime trop les hommes et trop peu Dieu pour comprendre. »

— « Et peut-être aimes-tu trop ton Dieu pour comprendre que tu aimes les hommes, Amos. Ne t'en fais pas, elle finira bien par

s'en tirer. La prochaine fois que tu la verras, ses sentiments auront changé. Bon, à un peu plus tard ! »

Doc partit en direction du bureau des téléphones, portant sa sacoche. Amos le suivait des yeux, intrigué comme toujours devant qui pouvait nier avec tant de ferveur la Divinité et pourtant observer tous les commandements du Seigneur hormis l'adoration. Il y avait bien longtemps qu'ils étaient amis, si bien que la paroisse avait cessé de s'en étonner et acceptait cette amitié comme chose naturelle, et pourtant l'énigme n'était pas plus proche de sa solution.

Un son grandit : une vaste fusée atterrissait. Puis ce furent les balbutiements plus ténus des curieux réacteurs ennemis. Les avions passèrent droit au-dessus de lui, mais il n'y eut pas de mitraille cette fois.

Amos resta un temps face à la fenêtre de la chambre à coucher, puis il se mit en route pour l'église. Il en ouvrit les portes en grand. Le sacristain n'était nulle part en vue, mais Amos avait déjà bien souvent sonné la cloche. Il ôta son veston usé et empoigna la corde.

C'était un dur labeur, et il avait les mains molles. En une période, ç'avait été pour lui un plaisir, mais à présent son sang semblait trop appauvri pour absorber tout l'oxygène nécessaire. Sa chemise lui collait au dos et, quand il eut terminé, il se sentit tout étourdi.

Presque aussitôt le téléphone se mit à sonner impérativement dans son petit bureau. Il alla le prendre, tout chancelant et haletant. C'était la voix de Nellie, chargée de frayeur. « Révérend, que se passe-t-il ? Pourquoi la cloche sonne-t-elle ? »

— « Pour les oraisons, voyons ! » lui expliqua-t-il. « Que pourrait-il y avoir d'autre ? »

— « Ce soir ? Ça alors, j'en suis... » Elle raccrocha.

Il alluma quelques cierges et les disposa sur l'autel, de façon que la clarté en soit visible de la rue sombre, mais que nul rayon ne puisse les trahir aux yeux des ennemis qui les guettaient du ciel. Puis il s'assit et attendit, en se demandant ce qui pouvait bien retarder l'organiste.

De la rue lui parvenaient des appels étouffés et des cris d'inquiétude. Une voiture démarra, suivie d'une seconde. Puis tout un groupe partit à la fois. Il alla jusqu'à la porte, en partie pour jouir de la fraîcheur relative du dehors. Tout au long de la rue,

des hommes déménageaient leurs biens et les chargeaient, tandis que d'autres s'en allaient. Ils lui adressaient des signes de la main au passage, mais ils ne ralentissaient pas l'allure. Il entendit les téléphones qui sonnaient un peu partout, mais si Nellie était en train de communiquer des nouvelles urgentes, elle l'avait visiblement oublié.

Il retourna au pied de l'autel et s'agenouilla. Son esprit ne formulait pas de prière précise. Il se contentait de joindre étroitement ses doigts desséchés qui reposaient sur ses genoux et de lever les yeux sur le symbole apparent de sa vie. Au-dehors, les bruits continuaient, entremêlés. Peu importait que personne n'eût envie d'entrer à l'église, ce soir. Elle était ouverte comme doit l'être la maison de Dieu en période de difficulté. Il y avait longtemps qu'il ne tentait plus d'imposer la religion à ceux qui n'étaient pas prêts à l'adopter.

Et peu à peu les épreuves de la journée commencèrent à s'intégrer au canevas de son existence. Il avait appris à accepter : depuis la mort de sa fillette en bas âge, il n'avait découvert aucun moyen de mettre fin au chagrin qui paraissait avoir une si large part dans la vie. Mais il pouvait le repousser derrière le monde de sa dévotion et affronter son sort, quel qu'il fût, sans colère devant la volonté du Seigneur. Cette fois encore, il accueillait les événements comme ils venaient.

Un pas retentit derrière lui. Il tourna la tête sans se donner le mal de se relever. C'était la couturière, Angela Anduccini, qui hésitait sur le seuil de la porte. Elle n'avait jamais pénétré dans l'église bien qu'elle habitât Wesley depuis l'âge de dix-huit ans. Elle ébaucha un signe de croix maladroit et attendit.

Il se redressa. « Entrez, Angela. Vous êtes dans la maison de Dieu et toutes ses filles y sont les bienvenues. »

Elle avait dans les yeux une expression de sombre terreur, de tension, quand elle regarda derrière elle dans la rue. « Je pensais... peut-être que l'orgue... »

Il l'ouvrit à son intention et actionna l'interrupteur. Il se mit à lui en expliquer le mécanisme, mais le sourire qu'elle esquissa lui indiqua que c'était superflu. Elle promena ses doigts abîmés sur les touches, puis elle se mit à jouer, doucement, comme pour elle seule. Il gagna l'une des stalles, tout en écoutant. Depuis deux ans, il incriminait l'instrument, mais à présent il comprenait que la mécanique était sans reproches, mais non la personne qui

l'avait manipulée auparavant. Cette musique nouvelle était assez étrange dans son église, mais elle lui plaisait.

Un couple qui s'était installé dans la vieille ferme des Surrey, au-delà du bourg, entra en se tenant par la main, comme si les conjoints eussent souhaité se soutenir mutuellement. Et, une minute après, c'était Buzz Williams qui entrait en trébuchant et s'efforçait de gagner sur la pointe des pieds une stalle voisine de celle d'Amos. Depuis la mort de ses parents, Buzz était pour le bourg une charge difficile. Pour l'instant, il était à moitié ivre, bien qu'il n'eût pas son exubérance habituelle.

— « Je n'ai pas de bagnole et je me suis bourré, » murmura-t-il. « Est-ce que je peux rester ici jusqu'à ce que quelqu'un passe... ou qu'il arrive autre chose ? »

Amos soupira et désigna à Buzz le siège sur lequel ses yeux étaient fixés. Il devait bien y avoir quelque part un véhicule pour les quatre épaves qui s'étaient souvenues de Dieu quand tout le reste leur avait fait défaut. Si un des deux jeunes époux savait conduire et qu'on parvienne à découvrir une voiture, il était du devoir d'Amos de s'assurer qu'ils trouveraient la sécurité.

Brusquement le havre de l'église et de la musique cessa d'être, le rendant au monde des réalités... maintenant devenu curieusement irréel.

Il descendait les marches du perron en s'efforçant de se rappeler si le fils Jameson avait pris son tacot, quand une camionnette s'arrêta devant le temple. Doc Miller en descendit, soufflant et ahanant pour passer par la portière.

Il saisit la situation au premier coup d'œil. « Seulement quatre égarés, Amos ? Je croyais qu'il nous faudrait les entasser les uns sur les autres ! » Il se dirigea vers Buzz. « J'ai un véhicule devant la porte, Buzz ! Rassemble le reste du troupeau, et en route ! »

— « J'ai bu, » fit Buzz, le visage soudain empourpré.

— « Bon, tu as bu. Au moins, tu le sais, et il n'y aura pas de problèmes de circulation. Prends la direction de Salina, ne dépasse pas le soixante-dix et tout ira bien. » Doc cueillit la menue Angela Anduccini derrière l'orgue et la conduisit dehors, tandis que Buzz entraînait le couple. « Allons, filez, vous autres ! »

Ils partirent, Buzz trônant au volant et Angela assise près de lui. La ville était morte. Amos referma l'instrument et commença à pousser les portes de l'église.

— « J'ai un tracteur agricole un peu plus loin dans la rue,

pour nous, Amos, » dit finalement Doc. « J'ai craint un moment d'être à court d'idées. Il y avait plus d'imbéciles que tu ne le croirais à penser qu'ils pouvaient se planquer dans le patelin même. D'ailleurs, ils sont sans doute quelques-uns à m'avoir échappé. Bon. Le tracteur manque peut-être d'élégance, mais il sera pratique sur les petites routes. Il faut partir ! »

Amos secoua la tête. Il n'y avait jamais encore réfléchi, mais la décision était toute prête dans son cerveau, depuis le début. Ruth attendait toujours une sépulture décente. Il ne pouvait pas plus l'abandonner maintenant que lorsqu'elle était encore en vie. « Tu devras partir seul, Doc. »

— « Je le pensais bien. » Le médecin soupira en s'épongeant le front. « Jusqu'à mon dernier jour, je devrai me rappeler que les croyants sont plus courageux que les athées ! Rien à faire, Amos, je reste. Ce n'est pas très malin, mais tel est mon sentiment. J'imagine qu'on ferait mieux de souffler les chandelles ! »

Amos éteignit à regret les cierges en se demandant comment il parviendrait à persuader son ami de partir. Ses oreilles avaient déjà perçu de faibles bruits de mitraille ; les ennemis étaient en route.

Les explosions incertaines d'un moteur qui peinait se firent entendre dans la rue, puis la pétarade cessa. Il y eut une exclamation, un silence, et le moteur repartit. Il tourna une dizaine de secondes puis fit entendre des ratés et s'immobilisa.

Doc ouvrit un vantail. Au milieu de la chaussée, un homme poussait un véhicule antique pendant que sa femme tenait le volant. Mais l'engin refusait de démarrer. L'homme empoigna des outils, souleva le capot et entreprit une recherche désordonnée de la panne.

— « Si vous êtes capable de conduire un tracteur, il y en a un à une rue de distance ! » lui cria Doc.

L'autre leva la tête, jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule, puis attira en hâte sa femme hors de la voiture. En un rien de temps, le lourd grondement du tracteur s'éleva. L'homme le lança à plein régime et enfila la route, laissant Doc et Amos plantés là. Les bruits de l'ennemi qui approchait étaient clairs à présent et il y avait une lumière qui venait de derrière l'angle de la rue.

Il n'y avait pas d'endroit où se dissimuler. Ils trouvèrent une fenêtre dont le vitrail artificiel s'effeuillait. Ils en soulevèrent un coin de façon à surveiller la chaussée. Les éclaireurs ennemis étaient

déjà en vue. Ils fonçaient de maison en maison. Derrière eux, ils laissaient quelque chose qui formait des nuages de fumée brillante, sans toutefois qu'il y eût de flamme ou de feu apparent. En tout cas, il n'y avait pas de bâtiments incendiés.

A l'instant précis où le gros des ennemis faisait son apparition, la porte d'une maison s'ouvrit brusquement. Un homme maigre en jaillit, suivi de sa grosse femme et de sa fille encore plus grasse. Ils remontèrent la rue en courant, déchirant leurs vêtements et grattant avec frénésie leur peau rougie.

Des détonations retentirent. Les trois fuyards sursautèrent mais poursuivirent leur course. Une nouvelle volée de coups de feu. Tout d'abord, Amos pensa que c'étaient de bien mauvais tireurs. Incroyable ! Puis il se rendit compte que c'était d'une adresse bien plus incroyable encore. Les extra-terrestres visaient d'abord les mains, puis remontaient alors méthodiquement le long des bras, ne gaspillant pas un centimètre de lente torture.

Pour la première fois depuis des années, Amos sentit la peur et la colère s'amasser en une boule dure au creux de son ventre. Il se redressa, rejeta les épaules en arrière, le menton levé, et avança en direction de la porte. Ses lèvres remuaient en une prière dont il ne saisissait qu'à demi les mots : « Viens, Seigneur. O Dieu, lève ta main, n'oublie pas les humbles. Pourquoi donc les méchants condamnent-ils Dieu ? Il a dit dans son cœur : tu ne te vengeras pas. Tu as vu, puisque tu contemples le mal et la rancune pour les châtier de ta main. Les pauvres s'en remettent à toi ; tu es le secours de ceux qui n'ont pas de père. Brise le bras du méchant et du malfaisant ; purge leur méchanceté jusqu'à ce que tu n'en trouves plus... »

— « Tais-toi, Amos ! » grinça la voix dure de Doc à son oreille. « Ne fais pas l'idiot ! Et en plus tu commets une erreur de citation dans le dernier verset ! »

Cela réussit à percer le nuage de sa colère. Il savait que Doc lui avait sciemment rappelé son père, mais le truc avait marché, et le souvenir des colères paternelles quand il faisait des erreurs de texte remplaçait sa fureur froide. « Nous ne pouvons pas tolérer que ça continue ! »

Mais il constata que c'était fini. Ils avaient abattu toutes leurs cibles. Cependant une vision subsistait, celle d'une malheureuse créature, a demi écorchée...

La voix de Doc trahit l'écœurement qu'il éprouvait. « Nous n'y

pouvons absolument rien, Amos. Je n'arrive pas à comprendre qu'une race soit assez évoluée pour construire des vaisseaux interstellaires et pourtant s'adonne à de telles horreurs. Mais, à la longue, ça tournera à notre avantage. Tandis que nos forces armées s'organisent, les ennemis gaspillent ainsi leur temps. Et, de plus, cela durcit encore la volonté de résistance. »

Les ennemis ne bornaient pas leurs exercices sportifs à détruire les humains. Ils se donnèrent tout autant de mal pour tuer un vieux et gros chat qu'ils avaient découvert. Et tous les cadavres étaient entassés dans un vaste fourgon traîné par une vingtaine des êtres d'ailleurs.

Il était évident qu'ils avaient une certaine connaissance du comportement humain. Pour commencer, ils avaient négligé les magasins et concentré leurs efforts sur les habitations. Les éclaireurs étaient passés devant l'église sans lui accorder attention. Mais bientôt ils pénétrèrent dans une boucherie et en ressortirent, portant des quartiers de viande qu'ils déposèrent dans le fourgon, avec les cadavres.

Puis un groupe se rassembla devant l'église, montrant du doigt le clocher et sa cloche. Deux d'entre eux poussèrent une sorte de mortier, qui fut vite pointé. L'obus fut glissé dans le tube. Il y eut une sourde explosion et la cloche résonna sèchement, ses fragments retombant en crépitant sur le toit et dans la cour d'en bas.

Un des êtres déplaça le mortier, le braquant droit sur la porte de l'église. Doc entraîna Amos et le fit coucher entre deux stalles. « Ils n'ont pas l'air d'aimer les églises, bon sang ! On a vraiment choisi l'endroit idéal ! Fais attention aux éclats de bois ! »

La porte fut défoncée et un objet lourd alla heurter l'autel, le démolissant pour ricocher ensuite contre l'orgue. Amos laissa échapper un grognement en entendant le bruit.

Toute activité avait cessé quand ils regagnèrent leur poste d'observation à la fenêtre. Les ennemis s'étaient remis en route et progressaient lentement. S'ils avaient des avions, ils ne paraissaient pas posséder de véhicules motorisés au sol et le fourgon n'avançait que grâce aux efforts de ses vingt extra-terrestres à la peau verte. Il venait droit vers l'église.

Amos le contemplait à la lueur vacillante des grandes torches que tenaient allumées quelques-uns des ennemis. La plupart des cadavres lui étaient inconnus, mais il en reconnut plusieurs. Et

ses yeux aperçurent alors le haut du corps de Ruth, tordu, déformé, et son visage, vacant dans le repos de la mort.

Il se releva, épuisé, et cette fois Doc ne fit pas un geste pour le retenir. Il longea une rangée de sièges et contourna les débris d'une des portes. Hors de l'église, l'air était encore brûlant et sec ; il inspira profondément l'air dans ses poumons. La façade de l'église était dans l'ombre et il ne paraissait pas y avoir d'extra-terrestres pour l'observer.

Il descendit les degrés de pierres. Il était à présent ferme sur ses jambes. Son cœur battait très fort, mais parmi les sentiments multiples qui lui pesaient comme du plomb sur l'estomac, il ne subsistait pas la moindre crainte. Pas plus qu'il n'éprouvait de colère, qu'il n'avait de but précis.

Il remarqua que les ennemis s'arrêtaient pour le regarder fixement, tout en échangeant des propos animés.

Il avança du pas mesuré qui l'avait mené à son mariage, autrefois. Il parvint auprès du fourgon et tendit la main pour soulever un des bras ballants de Ruth et le lui reposer en travers de la poitrine. « C'est ma femme, » dit-il avec calme aux extra-terrestres qui écarquillaient les yeux. « Je la ramène avec moi à la maison. »

Il leva les bras et entreprit d'écarter les autres corps qui le gênaient. Ce fut sans surprise qu'il vit les bras de Doc qui se levaient pour l'aider, tandis que le médecin laissait échapper un chapelet ininterrompu de propos malsonnants.

Il n'avait pas eu l'espoir de réussir. Il n'avait eu aucun espoir.

Brusquement une douzaine d'ennemis se précipitèrent sur les deux hommes. Amos se laissa submerger sans résister. Doc se débattit une seconde, puis céda à son tour. Les extra-terrestres les ligotèrent et les jetèrent dans le fourgon.

4

Il a bandé son arc comme un ennemi ; il a gardé la main droite brandie comme un adversaire et il a massacré tous ceux qui plaisaient à l'œil du tabernacle de la fille de Sion : il a déversé sa fureur comme du feu.

Le Seigneur était comme un ennemi : il a englouti tout Israël,

il a englouti tous ses palais ; il a détruit ses forteresses et a encore accru les deuils et les lamentations chez la fille de Juda.

Le Seigneur a rejeté son autel, il a pris en horreur son sanctuaire, il a laissé tomber aux mains des ennemis les murs de ses palais ; ils ont fait du bruit dans la maison du Seigneur comme aux jours de fête solennelle.

LAMENTATIONS, II, 4, 5, 7.

LA première réaction d'Amos fut l'effarement en voyant abîmé son seul bon costume. Il s'agita un moment sur les cadavres entassés en s'efforçant de trouver une position plus confortable. Un pasteur peut arborer un vieux complet, mais il ne saurait jamais profaner l'autel avec des taches de cette nature. Puis une part du ridicule de ces soucis finit par s'imposer à son esprit. Il se détendit alors de son mieux.

Il avait accompli tout ce qu'il avait à faire et c'était maintenant trop tard pour les regrets. Il ne pouvait plus qu'accepter les conséquences de ses actes, tout comme il avait appris à accueillir tout ce que Dieu avait jugé bon de lui envoyer. Il n'avait jamais été homme de grand courage, mais la force divine l'avait soutenu dans la plupart des épreuves que les hommes ont à subir. Elle le soutiendrait encore.

Doc lui faisait face, après s'être retourné sur le ventre. Pour le moment, les lèvres du médecin étaient retroussées en un sourire torve. « J'imagine qu'on est bons à présent ! Mais ça ne durera pas éternellement et on est peut-être bien assez vieux pour mourir en vitesse. Au moins, une fois morts, nous ne le saurons même pas, par conséquent c'est idiot d'avoir peur de crever. »

S'il avait parlé dans le but d'amorcer une discussion, il avait échoué. Amos estimait que c'était là une philosophie totalement dépourvue d'espérance ; toutefois cela valait sans doute mieux que rien du tout. Sa propre foi en un autre monde laissait un tant soit peu à désirer : il avait la certitude de l'immortalité comme de l'existence d'un ciel et d'un enfer, et pourtant il n'avait jamais pu se faire une image satisfaisante de l'un ou de l'autre.

Le fourgon avait fait demi-tour et reprenait maintenant la rue en sens inverse, vers Clyde. Amos s'efforçait de ne plus penser à l'inconfort matériel de ce moyen de transport en regardant les

maisons pour compter combien il y en avait avant d'arriver à la sienne. Ils finirent par en approcher, mais ce fut Doc qui remarqua le fait important. Il grommela : « Ma bagnole ! »

Amos écarquilla les yeux pour scruter l'ombre à travers l'éclat incertain des torches. La voiture du médecin étant rangée contre le flanc de la maison, et la portière ouverte ! Quelqu'un avait dû avertir Anne qu'il n'était pas parti, et elle avait dû revenir en contournant la horde extra-terrestre !

Il commença à prier pour que le convoi puisse passer sans que le véhicule soit repéré, et au début il parut devoir être exaucé. Puis un cri lui parvint de la maison et il aperçut un bref instant le visage d'Anne derrière une fenêtre de devant. Elle avait dû les voir, Doc et lui, étendus dans le fourgon.

Il ouvrit la bouche pour tenter de lui donner l'alarme, mais il était trop tard. La porte de la maison s'ouvrit. Elle était déjà debout sur le seuil, levant à l'épaule le fusil de Richard. Le cœur d'Amos lui parut s'immobiliser, tant il avait les nerfs tendus. Les ennemis n'avaient encore rien remarqué. Si seulement elle attendait...

Le fusil cracha. Soit chance, soit adresse — qu'il n'aurait pas soupçonnée ! — un des extra-terrestres s'écroula. Elle se mit à courir vers eux, tout en rechargeant l'arme. Le fusil aboya une seconde fois et un second ennemi s'abattit en poussant d'affreux bêlements.

Du moins cette fois n'y eut-il pas la moindre tentative de torture. Le chef du groupe arracha d'un étui pendu à sa ceinture un instrument tubulaire et une seule détonation retentit sèchement. Anne fut rejetée en arrière quand le lourd projectile lui frappa le front et le fusil échappa à ses mains mortes.

L'ennemi blessé s'efforçait désespérément de s'éloigner en rampant. Deux de ses compagnons se mirent à l'œuvre contre lui, sans pitié, sans plus de retenue que si c'eût été un humain. Son corps suivit le cadavre d'Anne, vers l'avant du véhicule, juste hors de portée du regard d'Amos.

Elle n'avait pas paru souffrir d'une crise de nerfs, cette fois, songeait-il avec mélancolie. C'était parce qu'elle manifestait des tendances à l'hystérie qu'il avait conseillé à son fils Richard d'attendre, et non parce que leurs religions différaient. Maintenant, il était désolé de n'avoir jamais eu l'occasion de la connaître mieux.

Doc poussa un soupir, et quand il parla ce fut avec une fierté sous-jacente, malgré le ton rauque de sa voix. « L'homme a une vertu unique à laquelle ne peut atteindre une force toute-puissante comme ton Dieu, » dit-il. « Il peut être brave. Il peut pousser la bravoure au-delà de toute raison, pour un de ses semblables ou simplement pour une idée. Amos, je plains bien ton Dieu si jamais l'homme lui déclare la guerre ! »

Amos accusa le coup, mais le blasphème n'éveilla que l'ombre de ses réactions habituelles. Son esprit paraissait engourdi. Il était sur le dos, observant les nuages noirs qui passaient presque trop rapidement dans le ciel. Cela paraissait anormal et il se rappelait combien souvent les comptes rendus faisaient état de furieuses tempêtes qui avaient annihilé ou au moins entravé les opérations des troupes humaines. Peut-être qu'une contre-attaque était en cours, et que ceci faisait partie de la défense des extra-terrestres. S'ils disposaient de moyens de contrôle de la météorologie, c'était fort probable. Le clair de lune était déjà obscurci par les nuées.

Quelque huit cents mètres plus loin, les ennemis poussèrent une clameur. Un gros tracteur apparut, mal conduit par un des extra-terrestres qui visiblement n'avait que partiellement saisi le mécanisme de la machine. A grands coups d'erreurs et de rectifications, l'engin recula en position et le fourgon lui fut amarré. Le tracteur repartit alors à près de cinquante kilomètres-heure tandis que le fourgon sautait et brimbalait à sa suite. A partir de ce moment, le trajet devint un véritable enfer. Doc même ne pouvait se retenir de grogner lorsque les cahots étaient trop violents, bien qu'il eût sur les os trois fois plus de rembourrage qu'Amos.

Heureusement, la course se ralentit quand ils parvinrent à Clyde. Amos essuya le sang de sa lèvre qu'il avait mordue et réussit à se tortiller pour adopter une position où ses contusions ne le faisaient pas trop souffrir. Derrière le bourg, là où se dressaient les astronefs ennemis, une nappe de lumière émise par des projecteurs puissants lui permit de voir un ensemble de machines non terriennes qui s'affairaient au déchargement des grands vaisseaux. Toutefois les mécaniciens de ces engins étaient tout à fait différent des autres extra-terrestres.

Un des camions ennemis vira pour contourner le fourgon et Amos eut la révélation de l'être qui le pilotait. Il n'offrait aucune

ressemblance avec l'humanité. Il avait un tronc en forme de cône couvert d'un fin duvet blanc, qui se divisait en quatre branches épaisses servant de jambes. De la partie la plus élargie du cône, quatre autres membres tentaculaires s'étiraient pour manipuler les commandes du véhicule. Il n'y avait pas de tête apparente, mais seulement huit petits tentacules qui ondulaient au-dessus de l'ensemble.

Il en vit encore quelques autres, toujours au pilotage des machines, mais pas une de ces dernières n'était conduite par le peuple à la peau verte. Le fourgon traversait à présent la ville-fantôme qui avait été Clyde. Il semblait donc qu'il y eût deux races distinctes alliées contre l'humanité, ce qui expliquait que de tels barbares fussent arrivés à bord d'astronefs. Les verts n'étaient probablement que des combattants, alors que les cônes duvetés étaient les techniciens. Cependant, d'après leur comportement, les pilotes des avions serpents devaient se recruter parmi les combattants.

Clyde avait pris de l'extension depuis qu'Amos n'y était venu, comme la plupart des bourgs des environs. Il y avait un nouveau super-marché dans la rue même qui passait devant l'ancienne église d'Amos, et c'est devant ce magasin que le tracteur stoppa dans une secousse. Les extra-terrestres jaillirent de partout, pour transporter les dépouilles du fourgon dans les vastes placards d'alimentation du marché ; deux d'entre eux emportèrent Doc et Amos.

Cependant on ne les destinait pas à une mort relativement douce par la congélation dans les réfrigérateurs. Les extra-terrestres les jetèrent dans une petite cellule entourée de barreaux qui allaient du plancher au plafond, probablement le lieu de travail du caissier. Cela faisait une prison assez efficace et la serrure qui cliqueta quand on les enferma était trop solide pour qu'on espérât la briser.

Il y avait déjà un occupant dans le local, un homme jeune, de taille moyenne, en qui Amos finit par reconnaître Smithton, le dentiste de Clyde. Il avait les épaules secouées de sanglots sporadiques et se tenait tout tassé dans un coin. Il regarda les nouveaux arrivants sans les voir. « Mais je me suis livré, » marmonnait-il. « Je suis prisonnier de guerre. Ils ne peuvent pas me faire ça. Je me suis rendu... »

Un extra-terrestre, plus gras que la moyenne et portant les seuls vêtements qu'Amos eût encore vus sur l'un d'entre eux, arriva

en tanguant devant la cage et les regarda fixement. Le dentiste cessa sa plainte et resta silencieux. L'inconnu releva sa robe jusqu'à sa poitrine et se frotta le derrière contre un comptoir sans les quitter des yeux. « Les humains, » dit-il d'une voix rocailleuse, mais sans aucun accent, « sont des créatures bizarres. Pas de normalisation. »

— « Ça alors, je veux bien être pendu ! » mâchonna Doc. « Il parle notre langue ! »

L'extra-terrestre les examinait avec une expression qui pouvait être de la surprise, les oreilles dressées. « Le don des langues est-il donc si inusité ? La plupart des prêtres de Notre Seigneur Dieu Tout-Puissant parlent toutes les langues humaines. C'est un miracle des plus ordinaires, contrairement à la lévitation. »

— « Très bien. Dans ce cas, vous pourrez peut-être nous dire dans quel but on nous détient ? » suggéra Doc.

Le prêtre haussa les épaules. « Pour la nourriture, naturellement. Les *grethis* mangent des viandes de toutes sortes — même des êtres de mon propre peuple — mais il nous faut étudier les lois pour voir si vous comptez parmi les aliments autorisés. Dans l'affirmative, nous aurons besoin de spécimens fraîchement tués pour y goûter. Alors nous attendons que ce soit votre tour d'y passer. »

— « Vous prétendez que c'est pour vous *nourrir* que vous nous attaquez ? »

Le prêtre gronda durement : « Non ! Nous sommes en mission sacrée, pour vous exterminer. Le Seigneur nous a commandé de descendre sur la Terre où se perpètrent des choses abominables et de ne laisser aucune créature vivante sous votre soleil. »

Il fit demi-tour et sortit lourdement du magasin, emportant avec lui la dernière torche, ce qui ne laissait d'autre clarté que celle bien affaiblie de la lune et quelques reflets de lumières lointaines.

Amos se laissa choir sur un tabouret dans la cage. « Il a fallu qu'ils nous enferment dans un bâtiment nouveau et non dans un de ceux que je connais, » dit-il. « Si ç'avait été dans l'église, nous aurions pu avoir une chance. »

— « Comment ça ? » fit Doc, d'un ton sec.

Amos tenta de lui décrire un passage ménagé dans le vaste sous-sol inachevé de l'édifice, auquel on accédait par une trappe.

Des années auparavant, une bande de jeunes y avaient creusé un tunnel qu'ils avaient utilisé comme club privé jusqu'au jour où on avait découvert le passage et qu'on l'avait muré de l'extérieur. Néanmoins la terre devait être restée meuble autour des briques. Plus loin, l'autre extrémité du tunnel aboutissait à une zone boisée qui amenait à un fossé de drainage, lequel à son tour donnait sur une rivière. De l'église ils auraient eu la possibilité de gagner le cours d'eau et de s'y laisser glisser sans être vus, ce qui n'était pas le cas dans les autres parties de la ville.

Les doigts de Doc tremblaient sur la serrure quand Amos eut terminé son récit. « Si nous parvenions à franchir les soixante-quinze mètres jusqu'à l'église... Ils ne savent pas grand-chose de nous, Amos, pour nous enfermer dans un local où les vis de la serrure sont à l'intérieur ! En tout cas, nous sommes bien obligés de courir un risque ! »

Les doigts d'Amos tremblèrent aussi quand il toucha les têtes de vis. Il distinguait une porte qui devait donner sur l'arrière de la boutique. S'ils arrivaient à sortir dans la ruelle qui se trouvait là autrefois, ils la suivraient presque jusqu'à l'église... et ensuite les arbres qui entouraient le lieu saint empêcheraient toute lumière de pénétrer jusqu'à eux. C'était une mince possibilité. Mais n'était-ce que de la chance ? A ses yeux, c'était plutôt une intervention divine.

— « Et pour moi, c'est simplement une négligence des extra-terrestres ! » rétorqua Doc. « Ce serait probablement beaucoup moins compliqué dans la plupart des autres baraques, à voir leur façon d'éclairer le patelin ! Arrache le fond du tiroir-caisse et détache deux planchettes. J'ai une pièce de monnaie qui s'adapte à ces têtes de vis. »

Ce fut Smithton qui s'attaqua au tiroir, tout en priant qu'on lui envoie le sommeil, comme un enfant. Il réussit toutefois à arracher deux morceaux de bois entre lesquels Doc put tenir la piécette.

C'était un rude travail et la pièce glissait plus souvent qu'elle n'entraînait les vis, mais la serrure avait eu pour but d'empêcher les intrus de pénétrer dans la cage et non d'emprisonner les caissiers. Trois des vis se détachèrent. La serrure pivota autour de la quatrième et ils purent ouvrir leur cage, avec un petit effort.

Doc s'immobilisa et attira Smithton à lui. « Suivez-moi et faites

comme moi. Pas un mot. Pas de tentative individuelle d'évasion. Sinon je vous brise le cou. Allons-y ! »

La porte de derrière était bouclée, mais de l'intérieur. Ils l'ouvrirent sur une courette encombrée de détritus. La ruelle n'était pas aussi sombre qu'il eût fallu, car la lumière y parvenait par les creux que laissaient entre les bâtisses quelques terrains vagues. Ils se tassèrent de leur mieux dans la zone d'ombre, jusqu'au moment où ils se trouvèrent devant la haie de l'église. Là, ils se mirent à tâtonner contre le mur pour trouver la porte latérale. Pas un extra-terrestre n'était en vue.

Amos fila en avant des autres, car il connaissait mieux les lieux. Ce fut seulement en arrivant devant la porte qu'il se rendit compte qu'elle risquait d'être fermée à clef ! On la maintenait fermée la plupart du temps. Il empoigna la clenche et exerça une poussée... Elle était ouverte !

Il s'arrêta une seconde pour rendre grâce à Dieu de cette chance supplémentaire qu'il leur accordait. Puis ils se trouvèrent tous les trois dans la petite cuisine où l'on préparait les dîners lors des réunions amicales de la paroisse. Il avait toujours détesté ces festivités, mais à présent il les bénissait, car elles lui fournissaient une cachette qui leur permettrait de prendre tout le temps voulu pour découvrir leur issue.

Il y avait dans le bâtiment des bruits et des odeurs, mais rien qui parût familier à Amos. Quelque chose lui fit hérisser les cheveux sur la nuque. Il ôta ses chaussures et en noua les lacets pour se les accrocher au cou. Les autres firent de même.

La trappe ouvrait sur un petit couloir qui passait devant l'autel pour aboutir au bureau privé, de l'autre côté.

Ils étaient plus en sûreté en restant groupés, surtout avec un irresponsable comme Smithton. Amos s'adossa au mur de la cuisine pour reprendre haleine. Il sentait son cœur ceint d'un cordon de douleur cuisante et il avait la gorge si sèche qu'il devait faire effort pour ne pas étouffer. Il y avait de l'eau sur place, mais il ne pouvait courir le danger de trébucher contre un objet quelconque pour gagner l'évier.

Il priait que Dieu lui donne la force, moins pour lui-même que pour aider les autres. Il s'était de longue date résigné à la mort. Si Dieu voulait qu'il meure, il était prêt ; tout ce qui lui restait, c'étaient des morts. Encore leurs cadavres étaient-ils sans doute mutilés ! De plus, il n'avait abouti qu'à placer dans un péril

mortel ceux qui avaient cherché à le secourir. Il était vieux et son organisme courait déjà au trépas. Il aurait eu probablement une vingtaine d'années de plus à vivre, mais en dehors de son ministère il n'avait plus de raison réelle de vivre... Et, même là, il n'avait été qu'un médiocre, un raté. Cependant il était toujours responsable de Doc Miller, ainsi que de Smithton à présent.

Il ferma étroitement les paupières, puis les rouvrit pour jeter un coup d'œil par le coin de la porte. Il y avait un peu de clarté dans l'allée qui menait vers l'autel, mais il ne vit personne, et il y avait des tentures qui faisaient écran. Derrière cet abri précaire, ils seraient en mesure d'étudier le chemin qu'ils avaient à parcourir. Il s'en approcha sur la pointe des pieds et devina que ses compagnons le suivaient.

Il se pencha en avant pour écarter un peu les tentures. Ils étaient à environ six mètres de l'autel, du côté droit. Amos contempla les restes de ce qui avait été naguère un autel. Puis il fronça les sourcils en apercevant de la terre entassée en un monticule de forme bizarre.

Il écarta encore plus les tentures, surpris de la curiosité qui l'animait, tout comme il s'était déjà étonné des modifications incessantes de son attitude mentale.

Il y avait deux prêtres en robes très ornées, agenouillés au centre de la chapelle. Mais son œil les perçut à peine avant d'être attiré par ce qui se dressait devant le nouvel autel.

Une caisse de bois reposait sur une plate-forme de terre cuite. Elle portait quatre signes que ses yeux n'identifièrent pas, mais que son esprit traduisit en une suite de lettres puisées dans les alphabets qu'il avait appris, impossibles à prononcer et pourtant chargés de sens. Et au-dessus de la boîte se trouvait un voile derrière lequel Quelque Chose rayonnait sans émettre de lumière.

Dans son cerveau, une onde de force se propagea, formant des motifs qui auraient presque pu être des mots traversant ses pensées — des mots semblables aux mots entendus autrefois par Moïse — des mots qu'Amos, la mort dans l'âme, reconnaissait...

« JE SUIS CE QUE JE SUIS, moi qui les ai arrachés de l'esclavage en Egypte et qui ai écrit sur la muraille devant Balthazar MANE, THECEL, PHARÈS, comme il sera inscrit en grand sur la Terre, à compter de ce jour. Car j'ai dit à la descendance de Mikhtchah : vous êtes mon peuple élu et je vous élèverai au-dessus de toutes les races qui vivent sous les cieux ! »

5

Et il lui fut donné de faire la guerre contre les saints et de les vaincre ; et pouvoir lui fut donné sur tous ses semblables de toutes les langues et de toutes les nations.

Celui qui met autrui en captivité ira lui-même en captivité ; celui qui frappe avec l'épée périra par l'épée.

RÉVÉLATIONS, XIII, 7, 10.

LA descendance de Mikhtchah. La race des envahisseurs...

Amos se trouvait hors du temps, et le temps s'étirait autour de lui. Il sentait son cœur cesser de battre, mais le sang se pressait dans ses artères avec une vigueur qu'il n'avait plus connue depuis des dizaines d'années. Il sentait dans la sienne la main de Ruth qui remuait en revenant à la vie, et il savait qu'elle n'avait jamais existé. Près de lui, il voyait les cheveux de Doc Miller devenir d'un blanc de neige et il savait qu'il en était bien ainsi, bien qu'il lui fût absolument impossible d'apercevoir Doc de l'endroit où il se tenait.

Il sentait la colère de la Présence suspendue sur lui, pour peser sa moindre pensée depuis sa naissance jusqu'à sa mort certaine, quand il cesserait complètement d'être pour se continuer dans l'éternité, et pourtant il savait que la Lumière derrière le voile ignorait qu'il se tenait là, qu'elle ne recevait que les pensées des deux prêtres extra-terrestres agenouillés en prière.

Tout cela se passait dans une partie de son esprit si réduite qu'il ne pouvait la situer, bien que l'ensemble de son intellect englobât tout le temps et tout l'espace et aussi ce qui n'était ni l'un ni l'autre. Cependant chaque parcelle de ses perceptions lui occupait tout l'esprit, tout ce que son esprit avait contenu ou pourrait contenir dans la suite. Il percevait tout, sauf le présent, qui était en quelque sorte un concept dont l'Etre devant lui n'avait pas encore trouvé la solution.

Il vit un homme inconnu sur une montagne peu élevée, qui recevait des tablettes de pierre presque impondérables et gravées d'une écriture que tous étaient en mesure de lire. Et il connaissait cet homme mais se refusait à y croire, parce que les vêtements n'étaient pas ceux que portait son image mentale.

Il vit alignées toutes les prières qu'il avait formulées dans sa

vie. Mais nulle part ne se manifestait le manteau de chaleur divine qui l'avait enveloppé quand il était enfant et dont il avait de nouveau ressenti — ou presque — la présence le matin précédent. Et il y avait quelque malaise dans sa pensée, mêlé de colère ; néanmoins, tant que cette pensée était dans sa conscience, rien ne pouvait l'atteindre.

Chacun de ces aspects était faux, car il ne parvenait à formuler aucune estimation de ce qui était la vérité.

Cela prit fin aussi brusquement que cela avait commencé, soit une microseconde, soit un million d'années subjectives plus tard. Il en resta engourdi mais animé d'une vie nouvelle. Et cela le laissa mort, d'une mort plus désespérée que quiconque avant lui.

Il savait seulement que devant lui se trouvait le Seigneur Dieu Tout-Puissant, Celui qui avait conclu une alliance avec Abraham, Isaac, Jacob et leur descendance. Et il savait que l'alliance avait pris fin. L'humanité avait été rejetée ; Dieu était à présent passé du côté des ennemis de la descendance d'Abraham, du côté des ennemis de toutes les nations de la Terre.

Même ce concept était encore trop pour un esprit humain qui n'était plus au contact de la Présence, aussi n'en subsistait-il qu'une ombre.

Près de lui, Amos entendit de nouveau la respiration de Doc Miller qui repoussait de son front les mèches blanches, l'air étonné, tout en murmurant un seul mot : « Dieu ! »

Un des prêtres leva la tête, ses yeux jetant un regard circulaire ; son visage avait l'air figé, mais son expression changeait.

Ce fut alors que Smithton hurla. De sa bouche ouverte s'échappait un cri continu, sans modulations, et ses poumons se gonflaient, puis se détendaient. Il avait les yeux écarquillés, fixes, horribles. Telle une poupée de bois suspendue à des fils, il se dressa et s'avança. Il contourna les tentures et se dirigea vers la Lumière sous le voile. Brusquement, il n'y eut plus de Lumière, mais Smithton suivait toujours la même direction. Il s'immobilisa devant le voile et son hurlement fut coupé d'un coup.

Doc s'était redressé en silence, entraînant Amos derrière lui. Le pasteur se leva, mais il savait qu'il n'y avait nulle part où aller. Maintenant, tout dépendait de la seule volonté de Dieu... Ou bien...

Smithton pivota avec précision sur un talon. Il avait le visage sans expression et cependant donnait l'impression d'être complè-

tement fou. Il s'avança d'un pas d'automate vers les deux prêtres. Ceux-ci se jetèrent au sol de part et d'autre à la dernière seconde, braquant deux pistolets automatiques d'origine visiblement terrestre, mais sans prendre la peine de s'en servir. Smithton poursuivit son chemin vers la porte ouverte de l'église.

Il parvint au perron, toujours suivi des yeux par les deux prêtres. Il quitta la première marche pour poser le pied sur la seconde, puis il fut sur le trottoir.

Les deux prêtres tirèrent !

Smithton sursauta, s'arrêta et soudain se mit à crier, mais de la voix connue, normale, d'une personne qui souffre atrocement. Ses jambes battirent frénétiquement sous lui, il disparut hors de vue, et ses pas hésitants se firent de moins en moins sonores. Il était mort — l'adresse des Mikhtchahs restait aussi remarquable que toujours — mais il se mouvait encore, de plus en plus lentement, comme si une réserve de vie en lui s'amenuisait tel un accumulateur qui se décharge.

Les prêtres échangèrent un coup d'œil, puis ils se précipitèrent à sa poursuite, lançant des appels au moment où ils franchissaient la porte pour plonger dans la nuit. Soudain, une tête et une main réapparurent, une balle partit en direction des tentures d'où Smithton était sorti. Amos se força à l'immobilité, tandis que son imagination lui évoquait l'impact du plomb dans son ventre. Le projectile frappa les tentures et alla ricocher plus loin.

Le prêtre hésita, puis disparut de nouveau.

Amos se mit à courir pour traverser la chapelle et gagner le couloir de l'autre côté de l'autel. Il entendait le faible bruit des pas de Doc derrière lui.

La trappe était toujours en existence, bien que cachée sous un tapis laissé là par inadvertance. Il la souleva avec effort et se laissa choir par l'ouverture, le sous-sol inachevé n'étant qu'à un mètre vingt de profondeur. Il fit aussitôt place à Doc qui descendait à son tour. Accroupis côte à côte, ils rabattirent la trappe et se mirent à progresser dans le noir, à tâtons, vers l'autre bout du sous-sol. Il y avait cinq ans qu'Amos n'y avait mis les pieds, et ce n'avait été qu'une seule fois, pour une brève inspection du travail effectué par les jeunes garçons qui avaient percé le tunnel.

Il crut l'avoir manqué tout d'abord et entreprit d'en chercher la petite entrée, en tâtonnant de la main. D'ailleurs l'ensemble pouvait bien avoir croulé. Mais soudain, à deux pas de distance, sa main trouva l'ouverture. Il entraîna le médecin à sa suite.

C'était plutôt étroit et par endroits s'étaient détachées des plaques de terre qu'il fallait repousser pour passer. Ils durent parcourir une partie de la distance en rampant. Ils se heurtèrent enfin au mur de briques et entreprirent de creuser le sol tout autour, avec leurs mains nues. Cela leur prit encore une dizaine de minutes, durant lesquelles leur parvinrent les clameurs lointaines mais farouches des Mikhtchahs. Ils finirent par émerger à l'air libre, les paumes et les doigts ensanglantés, sans se donner la peine d'examiner les alentours pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'extra-terrestres dans le voisinage immédiat. Parvenus à assez bonne distance dans les bois, ils reprirent leur souffle, puis repartirent.

Le plus grave danger, c'était le fossé de drainage, qui par endroits n'était guère profond. Mais la chance était avec eux et les endroits les plus exposés se trouvaient plongés dans l'ombre.

Puis ils virent couler devant eux la rivière. Non loin d'eux était amarré un bateau à fond plat.

Quelques instants plus tard, ils flottaient, emportés par le courant, ce qui leur permettait de laisser reposer leurs poumons douloureux. Gouverner l'esquif n'exigeait qu'un effort minime. Il faisait encore nuit et la seule clarté était celle de la lune. Les probabilités d'une poursuite par les avions ennemis étaient assez faibles. Amos distingua à peine le visage de Doc quand ce dernier se fouilla pour prendre une cigarette.

Il l'alluma et souffla voluptueusement la fumée. « Très bien, Amos... Tu avais raison, Dieu existe. Mais bon sang ! Je ne me sens guère réconforté de l'avoir appris ! Je n'arrive pas à voir en quoi Dieu me secourt... pas même à savoir s'il fait tellement de bien aux Mikhtchahs ! Que retirent-ils de tout ça, hormis quelques petits miracles météorologiques ? Ils sont tout simplement en train de se taper le sale boulot de Dieu. »

— « Ils possèderont la Terre, j'imagine... s'ils en ont envie, » fit Amos, d'une voix incertaine. Il n'était pas sûr que les envahisseurs désiraient cet empire. Et il ne saisissait pas non plus le rôle tenu par la seconde race extra-terrestre. S'il avait un instant entrevu les réponses à ces questions, il n'en avait plus conscience. « Doc, tu restes athée, bien qu'étant maintenant convaincu de l'existence de Dieu ! »

L'homme grassouillet lâcha un gloussement chargé d'amertume. « Je crains que tu ne sois dans le vrai. Du moins, je reste identique à moi-même. Mais pas toi, Amos. Tu as fondé toute ta

vie sur l'hypothèse que Dieu avait raison et que tu devais le servir... alors que ta seule façon de servir était de venir en aide à l'humanité. Que vas-tu faire désormais ? Dieu est censé avoir raison, automatiquement... mais tout ce en quoi tu as jamais cru démontre qu'il est totalement dans l'erreur, et tu ne peux le servir qu'en trahissant ton peuple. Quelle sera donc la morale qui s'adaptera maintenant à ton idéal ? »

Amos, épuisé, secoua la tête et se cacha le visage dans les paumes. Le même problème s'était précisé peu à peu dans sa pensée. Sa première réaction avait été d'accepter son asservissement à Dieu, sans questions ; il y avait derrière cette tendance soixante années de pensée « conditionnée ». Pourtant il ne pouvait plus à présent se conformer à cette attitude. En tant qu'homme, il se refusait à s'incliner devant ce qu'il considérait comme le mal sous sa forme totale ; et les Mikhtchahs étaient mauvais, selon toutes les définitions du mal qu'il avait apprises.

Pouvait-il exposer aux gens la vérité et leur ôter la croyance qu'ils avaient dans les buts de la vie ? Pouvait-il passer à l'ennemi, qui n'avait nul besoin de lui, sinon à titre de nourriture expérimentale ? Ou pouvait-il encourager les hommes à combattre en leur répétant la vieille antienne « Dieu est avec vous »... alors qu'il savait que c'étaient de fausses paroles et que leur résistance pourrait amener leur condamnation à un enfer éternel pour s'être opposés à Dieu ?

L'idée le frappa qu'il ne se souvenait plus clairement de rien en ce qui concernait la vie future, l'autre monde. Ni les arguments pour, ni ceux contre. Qu'advenait-il d'un peuple quand Dieu l'abandonnait ? N'étaient-ils abandonnés que sous leur apparence physique et avaient-ils encore la liberté de gagner leur salut spirituel ? Ou étaient-ils complètement perdus ? Cessaient-ils de posséder des âmes capables de survie ? Ou ces âmes étaient-elles automatiquement destinées à l'enfer, si nobles qu'elles pussent être ?

Pour lui, il n'avait été répondu à aucune question. Il savait en toute certitude que Dieu existait, mais il l'avait déjà su auparavant. A présent, il ne savait rien de plus. Il ignorait même quand Dieu avait décidé de donner aux Mikhtchahs préséance sur l'humanité. Il paraissait peu probable que ce fût aussi récent que sa propre jeunesse. Et pourtant, s'il n'en était pas ainsi, comment expliquer l'étrange lueur spirituelle qui l'avait animé quand il était évangéliste ?

— « Il n'y a qu'une seule position rationnelle, » déclara-t-il

enfin. « Peu importe ce que je déciderai ! Je ne suis qu'un homme parmi les hommes ! »

— « Christophe Colomb n'était qu'un homme, lui aussi, quand il a juré que la Terre était ronde. Et son visage n'avait pas l'expression qu'a le tien depuis que tu as vu Dieu, Amos ! Je sais maintenant ce que veut dire la Bible quand elle raconte que le visage de Moïse rayonnait quand il descendit de la montagne, au point qu'il dut le couvrir d'un voile. Si je ne me trompe pas, Dieu vienne en aide à l'humanité si tu prends la mauvaise décision ! »

Doc jeta sa cigarette par-dessus bord et en alluma une seconde. Amos éprouva un choc en observant que les mains du médecin tremblaient. Ce dernier haussa les épaules et le ton de sa voix redevint normal. « Je souhaiterais que nous en sachions davantage. Tu as toujours pensé en fonction de l'Ancien Testament et de quelques passages des Révélations, presque exclusivement, comme tant d'autres qui sont devenus des évangélistes. Je n'ai jamais vraiment réfléchi à Dieu. Je me refusais à l'accepter, alors je l'ai chassé de ma pensée. Peut-être est-ce pour ça que nous avons eu cette vision de lui. Mais j'aimerais par exemple savoir la place exacte de Jésus dans tout ça. Il manque beaucoup trop d'éléments. Il y a trop d'impondérables et de hiatus. Nous ne disposons que de deux faits et nous sommes incapables de comprendre l'un ou l'autre. Il existe une manifestation de Dieu qui a touché à la fois les Mikhtchahs et l'humanité ; et maintenant Dieu a déclaré ses intentions d'anéantir l'humanité. Nous devons nous en tenir à ces données. »

Amos tenta encore une fois de nier le problème qui se posait à lui. « Supposons que Dieu soumette seulement l'homme à une nouvelle épreuve, comme il l'a fait si souvent dans le passé ? »

— « Une épreuve ? » Doc roulait le mot sous sa langue. Puis il parut le recracher. Ses insolites cheveux blancs lui conféraient un air de vieillard et l'absence de toute dérision dans sa voix en faisait presque un inconnu. « Amos, les Hébreux se sont donné un mal de chien pour parvenir à Chanaan ; après quarante années consacrées à errer autour de quelques kilomètres carrés, Dieu leur a soudain affirmé que c'était la Terre Promise. Et alors il leur a fallu s'en emparer par les moyens traditionnels qu'emploient régulièrement les hommes pour conquérir un pays. Ils sont sortis de Babylone parce que les anciens prophètes s'éreintaient jour et nuit à les maintenir en tant que peuple unique et parce qu'ils ont réussi à tenir le coup jusqu'au jour où leur chance s'est pré-

sentée. A notre propre époque, ils ont fait les mêmes choses pour obtenir Israël, mais sans miracles ! Apparemment, Dieu le leur avait retiré, et il leur a fallu le reprendre eux-mêmes ! Dans le cas présent, je n'ai pas très bonne opinion d'une épreuve de ce genre ! »

Amos sentait que toutes ses valeurs spirituelles lui échappaient en tourbillonnant. Il se rendait compte qu'il ne gardait sa connaissance qu'en raison de la présence de Doc ; autrement, son esprit aurait recherché la démence, comme toute intelligence qu'on veut forcer à résoudre l'insoluble. Il n'était plus en état de se comprendre lui-même, à plus forte raison Dieu ! Et le sentiment se glissait dans sa pensée que Dieu non plus ne pouvait se comprendre entièrement.

— « Une création peut-elle lancer un défi à ce qui a été assez grand pour la créer, Doc ? Et le devrait-elle, si elle le pouvait ? »

— « La plupart des enfants y sont forcés, » répondit Doc. Il secoua la tête. « Le problème te regarde. Tout ce que je peux faire, c'est te signaler quelques aspects intéressants. Et de toute façon, cela n'aura pas d'importance. Nous sommes encore très avant dans le territoire des Mikhtchahs et il ne tardera guère à faire jour. »

Le bateau poursuivait sa dérive tandis qu'Amos s'efforçait de remettre de l'ordre dans ses idées et s'empêtrait de plus en plus dans le filet de ses incohérences. Que pouvait devenir un homme qui avait passé sa vie en une adoration fervente quand il découvrait que son Dieu était l'opposé de tout ce que ce même homme avait estimé bon, avait cru sincèrement bon ?

Une interprétation de l'impératif catégorique de Kant se glissa dans sa pensée ; quelqu'un le lui avait une fois cité. Ce devait même être Doc. « Fais en sorte de traiter l'humanité dans tous les cas, que ce soit dans ta propre personne ou dans celle de tout autre, comme une fin en soi et non comme un simple moyen. » Dieu traitait-il en ce moment l'homme comme une fin ou seulement comme le moyen d'atteindre un but quelconque, entreprise dans laquelle l'homme avait échoué ? Et l'homme avait-il jamais considéré sérieusement Dieu comme une fin, plutôt que comme un moyen d'accéder à l'immortalité de l'esprit et un apaisement devant la peur de mourir ?

— « On nous poursuit ! » murmura Doc. Il pointa l'index derrière eux et Amos distingua une faible lueur derrière une courbe de la rivière. « Regarde... il y a là-bas une bâtisse. Dès que le bateau touchera le fond, filons à toute vitesse ! »

Il se courba sur les avirons et au bout d'un instant, ils râclèrent le fond. Ils franchirent le bordé et expédièrent de nouveau l'esquif dans le courant. La bâtisse était à une trentaine de mètres de la berge et ils galopèrent comme des fous. Même à la faible clarté lunaire, ils voyaient bien que la baraque n'était qu'une ruine, abandonnée depuis longtemps. Doc y pénétra par une des fenêtres défoncées, entraînant Amos à sa suite.

Par une fente de la paroi, ils virent un autre bateau qui descendait le courant, éclairé par une torche et manié par deux Mikhtchahs. L'un d'eux ramait alors que le second se tenait à l'avant, avec une arme, pour scruter les eaux. Ils passèrent devant la bâtisse.

— « On va être obligés de se planquer ici, » décida Doc. « Le jour se lèvera dans une demi-heure. Peut-être qu'ils n'auront pas l'idée de fouiller une ruine pareille. »

Ils découvrirent un escalier délabré et montèrent s'étendre sur le plancher nu d'un grand placard, à l'étage. Amos gémissait en cherchant une position qui ne le fît pas trop souffrir. Et puis, d'un seul coup, il s'endormit.

Il s'éveilla alors que des filets de jour s'infiltraient dans le placard. Il entendit aussitôt des bruits de canonnade assez rapprochés. Il commençait à se rendormir quand une chute de grêle se mit à crépiter furieusement sur le toit. Lorsque ce fut fini, la canonnade avait cessé.

Doc le réveilla à l'approche de la nuit. Ils n'avaient rien à manger et l'estomac d'Amos était tourmenté de faim. Il avait mal dans toutes les articulations et le seul fait de marcher lui était une torture. Doc leva les yeux pour examiner les étoiles, parut choisir une direction et partit à grands pas. Ses halètements et ses grognements indiquaient qu'il partageait les souffrances d'Amos.

Cependant il retrouva assez d'énergie pour reprendre la discussion de la veille. « Je n'arrête pas de me demander ce que Smithton a vu, Amos. Ce n'était pas la même chose que nous. Et que penses-tu des légendes de guerre dans les cieux ? N'y a-t-il pas eu là-haut une grande bataille, une fois, que Lucifer a failli gagner ? Peut-être que Lucifer représente seulement quelque autre race que Dieu a rejetée ? »

— « Lucifer était Satan, l'esprit du mal. Il s'était efforcé de s'emparer du royaume de Dieu. »

— « Hum... J'ai lu quelque part que nous ne connaissons que le récit du vainqueur, ce qui tend à donner naturellement une certaine partialité à l'histoire. Que savons-nous des vrais différends ? Ou du véritable résultat ? En tout cas, Lucifer a pensé avoir sa chance et il semble bien qu'il ait su à qui il s'attaquait. »

Les efforts nécessités par la marche rendaient la conversation difficile. Amos haussa les épaules et abandonna l'entretien. Toutefois il continuait à réfléchir en silence.

Si Dieu était tout-puissant et omniscient, pourquoi leur avait-il permis de l'espionner ? Ou bien n'était-il plus tout-puissant devant une race qu'il avait rejetée ? Qu'est-ce que cela pouvait changer pour Dieu, ce que l'homme tenterait, à présent qu'il l'avait condamné ? Est-ce que la Présence qu'ils avaient vue était la totalité de Dieu... ou n'en était-elle qu'une forme de manifestation ?

Ses jambes se mouvaient avec raideur, engourdies de fatigue et ralenties par la faim, tandis que ce problème fondamental tournait dans son esprit. Quel était son devoir maintenant ? Etait-il avec Dieu ou contre lui ?

Ils trouvèrent de la nourriture dans une maison déserte et entreprirent de la préparer à la lumière camouflée d'une lanterne, tout en écoutant les nouvelles grâce à un transistor abandonné par les habitants. C'était le récit désespéré de débarquements d'extra-terrestres et de replis des hommes, et pourtant le commentateur n'avait pas le ton aussi morne qu'on l'aurait cru. Il en étaient à la moitié de leur repas quand ils en apprirent la raison.

— « Flash ! » annonça la radio. « La nouvelle nous parvient à l'instant de la région de Denver. Un second missile atomique, piloté par un équipage-suicide, est tombé avec succès ! La base ennemie est anéantie, chacun des vaisseaux détruit ! Il est maintenant évident que l'échec des tentatives antérieures de bombardement atomique était dû au mauvais fonctionnement des détonateurs. Ce point fait l'objet d'une enquête, tandis que de nouveaux volontaires subissent l'entraînement nécessaire pour remplacer cet élément de la bombe sur lequel on ne saurait compter. Les deux engins porteurs d'équipages-suicides ont réussi leurs bombardements. Des prisonniers des deux races extra-terrestres sont actuellement interrogés à Denver, mais le même fanatisme religieux auquel on s'est heurtés à Portland paraît rendre toute communication difficile. »

Le commentateur se remit à énumérer les points d'atterrissage des envahisseurs tandis que Doc et Amos s'entre-regardaient. C'en était trop à digérer en une seule fois.

Amos cherchait à préciser quelque chose dans sa pensée ; quelque chose qui avait trait au succès des bombardiers humains là où les mécanismes automatiques étaient bloqués par miracle, ainsi qu'à la réaction de Dieu devant son souvenir de la chaleur qu'il avait ressentie dans sa jeunesse. Quelque chose qui avait trait à l'homme...

— « On peut les vaincre, » murmura durement Doc.

Amos poussa un soupir quand ils durent se relever pour reprendre leur impossible voyage. « Peut-être. Nous savons que Dieu était à Clyde. Pouvons-nous avoir la certitude qu'il était aussi aux autres endroits pour arrêter les bombes par ses miracles ? »

Ils progressaient lentement dans la nuit, coupant à travers champs dans la faible clarté, ce qui rendait chacun de leurs pas encore plus pénible. Amos retournait le problème en tous sens, en s'efforçant de se servir des nouvelles récentes pour aboutir à une décision quelconque. Si les hommes pouvaient vaincre leurs adversaires, même pour un temps...

La réponse n'en était en rien plus précise.

Les premières lueurs de l'aube les trouvèrent dans un bois. Doc réussit à hisser Amos dans un arbre d'où il avait la possibilité d'examiner les alentours. Il y avait une maison non loin de la lisière des bois, mais il faudrait des minutes de danger constant pour s'y rendre. Ils en discutèrent avant de repartir.

Ils sortaient juste du bois quand un avion ennemi fit entendre son hurlement saccadé. Doc fit demi-tour pour regagner l'endroit où s'était arrêté Amos. Puis il s'immobilisa. « Trop tard ! Il a vu quelque chose ! Il lui faut une cible, maintenant ! »

Ses bras se détendirent, expédiant violemment Amos sous l'arbre le plus voisin. Il vira et se mit à foncer à travers la clairière, ses grosses jambes battant follement pour le propulser par bonds successifs. Amos voulut se sauver de l'endroit où il était tombé, mais il était trop tard.

La mitraille tambourina la terre, qui se souleva en gerbes autour de Doc. Il plongea et s'abattit à terre. Quelques secousses, puis il resta immobile.

L'avion passa rapidement tandis qu'Amos se dégageait d'une

racine qui le retenait. Quand il se libéra, l'engin avait disparu. Doc lui avait fourni un objectif et, apparemment, le pilote s'estimait satisfait.

Le médecin était encore en vie quand Amos s'agenouilla près de lui. Deux des projectiles l'avaient atteint, mais il parvint à sourire en se redressant partiellement sur un coude. Cependant, ce n'était plus qu'une affaire de minutes, et il n'y avait aucun moyen de lui venir en aide. Amos trouva une des cigarettes de Doc et l'alluma de ses mains tremblantes.

— « Merci, » souffla Doc après avoir tiré une profonde bouffée. Il se mit à tousser mais se contint, le visage convulsé par la souffrance. Ses paroles sortaient sur un rythme irrégulier, et pourtant sa voix restait calme. « J'imagine que me voilà en route pour l'enfer, Amos, puisque je ne me suis jamais repenti... S'il y a un enfer ! Et j'espère bien qu'il existe ! J'espère qu'il est rempli des âmes de tous les pauvres foutus bougres qui ne sont pas morts en état de grâce. Parce que je trouverai bien le moyen... »

Il s'assit soudain en toussant et en luttant pour reprendre haleine. Puis il se découvrit une dernière réserve de force pour croiser le regard d'Amos, avec aux lèvres une ébauche de son habituel sourire cynique. « ... le moyen d'organiser un bureau de recrutement ! » acheva-t-il. Il retomba de tout son long, laissant son corps se vider de toute énergie. Quelques secondes plus tard, il était mort.

6

...Tu ne placeras pas d'autres peuples avant moi... tu ne leur consentiras aucune alliance contre moi... tu ne t'engageras pas envers eux et tu ne les serviras point... car je suis un Dieu jaloux...

EXULTATIONS, XIII, 2-4.

AMOS resta toute la journée dans la maison où il avait traîné le corps de Doc. Il ne chercha même pas de nourriture. Pour la première fois de sa vie depuis la mort de sa mère, survenue quand il avait cinq ans, il n'avait plus de palliatif à sa peine. Il n'acceptait plus l'idée que la volonté de Dieu était qu'il se dissimule la perte subie en la personne de Doc. Et, quand il

s'en rendit clairement compte, toutes ses pertes précédentes l'assaillirent à la fois, comme si elles n'eussent pas été plus anciennes que la mort de Doc.

Il restait assis, plongé dans son chagrin et dans la haine nouvellement éveillée en lui, à regarder fixement dans la direction de Clyde. Une fois, durant la journée, il s'endormit. Il s'éveilla sous une impression de vacarme fantastique et de tremblement de terre, mais quand il eut repris entièrement conscience, tout était tranquille. C'était presque la nuit, le moment de repartir.

Il hésita un moment. Il eût été si facile de se tasser là, avec le souvenir de ses morts, et de laisser les événements, quels qu'ils fussent, venir à lui. Mais il avait en son for intérieur un sens du devoir qui le poussait de l'avant. Au fond de son esprit, un scrupule pointait, lui affirmait qu'il avait encore une œuvre à accomplir.

Il découvrit un reste de pain rassis et un peu de fromage sec. Il prit la route, en mâchonnant cette pauvre nourriture. Il faisait encore trop clair pour se déplacer en toute sécurité, mais il allait de nouveau à travers bois et il n'entendait pas d'avions ennemis. Quand l'obscurité vint, il s'aventura sur les routes secondaires en direction de Wesley.

Il savait en son âme secrète qu'il devait y retourner. C'était là que se dressait son église ; si les combattants humains avaient repoussé les extra-terrestres, sa congrégation était peut-être revenue au gîte. Sinon, il lui faudrait repêcher ses ouailles à partir de ce point de ralliement.

Ses pensées étaient trop intimes pour qu'il pût les exprimer sciemment, et de plus l'épuisement lui engourdissait le cerveau. Ses jambes le portaient avec constance. Une de ses chaussures était à présent trouée et il avait les pieds couverts d'ampoules, mais il allait son chemin, avec une sombre détermination. C'était son devoir que de mener sa paroisse, maintenant que l'ennemi était sur les lieux, comme il l'avait guidée en des temps plus paisibles. Ses idées n'avaient pas progressé au-delà de ce point.

Il se cacha dans une grange, au matin ; il préférait ne pas entrer dans la maison attenante en raison des corps mutilés qui gisaient sur le seuil où il semblait que les ennemis les eussent abandonnés. Cette fois, il dormit d'un sommeil profond causé par une fatigue totale, mais quand il s'éveilla, il observa qu'il avait le poing serré, brandi en direction de Clyde. Il avait rêvé qu'il était Job et que

Dieu l'avait laissé mourir avec ses plaies, sans lui répondre, alors que des cadavres déchiquetés gémissaient autour de lui, l'implorant d'être leur chef, et qu'il s'y refusait.

C'était presque l'aube quand il comprit qu'il aurait dû se procurer un véhicule quelconque. Il n'en avait pas vu, mais il devait bien y en avoir quelques-uns, laissés çà et là. Doc en aurait sans doute trouvé un. Mais il était trop tard pour s'en soucier à présent. Il était parvenu aux abords d'un village et il se disposait à le contourner pour poursuivre sa route, quand il réfléchit que toutes les agglomérations avaient déjà dû être consciencieusement fouillées. Il s'engagea dans la petite rue, cherchant des yeux un magasin où s'approvisionner.

Il y avait une petite épicerie dont la porte était entrouverte. Amos poussa le battant, éveillant un son de clochette. Presque aussitôt, un chien se mit à aboyer et une voix humaine jaillit sèchement de l'arrière-boutique. « La paix, Shep ! Un instant ! J'arrive ! » La porte du fond s'ouvrit et un vieillard courbé en sortit, porteur d'une lampe à pétrole. « Cette foutue électricité est encore détraquée ! Une bonne chose que je sois resté. Je leur ai bien dit que je devais m'occuper de la boutique, mais ils voulaient absolument m'emmener. J'ai été obligé de me planquer dans le vieux puits ! Toutes ces foutues idioties à propos... »

Il se tut, clignant les paupières derrière ses verres épais et sa bouche resta ouverte. Il avala sa salive et sa voix soudain aiguë laissa percer sa surprise. « *Qui êtes-vous donc, monsieur ?* »

— « Un homme qui vient tout juste d'échapper aux ennemis, » lui expliqua Amos. Il ne s'était pas rendu compte de l'état lamentable de son apparence. « Un homme qui a besoin de manger et qui aimerait bien pouvoir se reposer jusqu'à la nuit. Toutefois, je crains bien de n'avoir pas d'argent sur moi. »

Le vieillard détourna les yeux lentement ; il paraissait frissonner. Puis il fit un signe d'acquiescement et désigna l'arrière-boutique. « Je n'ai jamais encore rejeté quelqu'un d'affamé, » dit-il, mais cette affirmation avait quelque chose d'automatique.

Un vieux chien se faufila à reculons sous un divan, à l'entrée d'Amos. L'homme posa sa lampe et passa dans une petite cuisine pour préparer à manger. Amos prit la lampe et en souffla la flamme. « Ce sont vraiment des extra-terrestres... et pires que ce qu'on a pu vous raconter, » dit-il.

Le vieil homme se hérissa, croisa le regard d'Amos, puis hocha

doucement la tête. « Du moment que *vous* le dites... Seulement ça ne me semble pas logique que Dieu permette qu'il se passe des choses pareilles dans un état aussi bien-pensant que le Kansas. »

Il glissa sur la table une assiettée d'œufs qu'Amos attira à lui. Il avala une bouchée avec impatience. Il allait en prendre une seconde quand il s'interrompit. Il se passait soudain quelque chose de violemment insolite. Son estomac se souleva, la pièce se mit à tourbillonner. Il avait le front couvert d'une sueur froide. Il s'agrippa au bord de la table pour se retenir de tomber. Ensuite il sentit qu'on le traînait sur un lit de camp. Il voulut protester, mais son corps était parcouru de secousses douloureuses et les mots qu'il débitait n'étaient que charabia. Il eut connaissance du matelas sous lui, puis des vagues de ténèbres l'engloutirent.

Ce fut une odeur de cuisine qui le ramena enfin à la réalité. Il s'assit avec le sentiment que bien du temps avait passé. Le vieillard sortit de la cuisine et l'examina. « Pas de doute, vous étiez bien malade, monsieur. Vous ne devez pas être habitué à vous passer de nourriture convenable et de repos. Ça va mieux ? »

Amos fit un signe affirmatif. Il était un rien étourdi, mais cela se dissipait. Il remit ses vêtements, qui avaient été nettoyés pendant son sommeil, et réussit à gagner la table. « Quel jour sommes-nous ? » s'enquit-il.

— « Samedi soir, » répondit son hôte. « Du moins selon mes calculs. Tenez, mangez ça et buvez un peu de café. » Il attendit qu'Amos se fût attaqué à la nourriture, puis il se laissa choir sur un tabouret et entreprit de nettoyer un antique fusil et de le charger. « Vous avez raconté des tas de choses. C'était la vérité ? »

Amos demeura incertain un instant. Puis il se décida, incapable de mentir à son bienfaiteur. « Je le crains. »

— « Ouais, je le pensais quand même bien, à voir votre état. » Le vieillard poussa un soupir. « Eh bien, je souhaite que vous arriviez à bon port. »

— « Et vous-même ? » fit Amos.

Le vieux soupira de nouveau, en caressant son fusil de la paume. « Je n'abandonnerai pas ma boutique à une bande quelconque d'extra-terrestres. Et si le Seigneur envers qui j'ai fait mon devoir toute ma vie décide de se mettre du mauvais côté, eh bien, peut-être qu'il sera vainqueur, mais je serai mort avant ! »

Rien de ce que lui dit Amos ne put le faire changer d'avis. Il était sur le seuil de l'épicerie, le fusil en travers des genoux et

son chien à son côté, quand Amos partit dans la rue à la clarté des étoiles.

Après le premier kilomètre, le pasteur fut étonné de se sentir tellement mieux. Le repos et la nourriture ainsi que les soins élémentaires donnés à ses écorchures et à ses ampoules l'avaient fort soulagé. Mais la voix intérieure le poussait avec une insistance croissante maintenant, et l'image du vieillard paraissait lui donner une force nouvelle. Il prit l'allure la plus rapide qu'il crut pouvoir maintenir, laissant derrière lui le village et prenant la route que le vieux lui avait indiquée comme menant à Wesley.

Il était à peine plus de minuit quand il distingua les feux d'un groupe de voitures ou de camions qui roulaient sur une autre route. Il ne savait nullement s'ils étaient conduits par des hommes ou par des ennemis, mais il continua de marcher. Il entendit encore une fois des bruits de circulation sur une route qui croisait le chemin qu'il suivait. Mais il savait qu'il approchait de Wesley, aussi hâta-t-il le pas.

Quand les premières lueurs de l'aube éclaircirent le ciel, il ne fit pas le moindre effort pour trouver un abri. Il contemplait le paysage alentour, dévasté par des sauterelles qu'on aurait pu exterminer si les hommes avaient mis autant d'ardeur à tuer les insectes qu'à leurs discussions et à leurs conflits. Il vit la terre aride et desséchée qui se dispersait en poussière et transformait en pays de cauchemar une terre fertile. Les hommes avaient la possibilité d'y mettre un terme.

Ce n'était pas un acte de Dieu qui avait semé cette désolation, mais bien les propres folies de l'homme. Et, sans l'aide de Dieu, l'homme pourrait néanmoins y remédier avec le temps.

Dieu avait abandonné les hommes. Mais l'humanité n'était pas restée inactive. C'était de lui-même que l'homme avait ouvert la route de l'atome et déchaîné l'atome. A force de pur courage, il avait trouvé le moyen d'utiliser ses bombes contre les extra-terrestres, alors même qu'on recourait aux miracles contre lui. Il avait tout fait, sauf se conquérir lui-même... et il y parviendrait, si on lui en accordait le temps.

Amos vit un camion qui s'arrêtait au croisement, devant lui. Il se figea. Mais le chauffeur était un humain. Amos remarqua la porte ouverte et hâta le pas pour rejoindre le véhicule. « Je me rends à Wesley ! »

— « D'accord. » Le chauffeur l'aida à grimper sur le siège.

« J'y retourne moi aussi pour prendre des approvisionnements. Vous me paraissez avoir grand besoin des soins du service médical qui s'y est installé. Je croyais bien qu'on avait regroupé tous les isolés ! La plupart d'entre eux sont revenus tout de suite après qu'on a diffusé les nouvelles de Clyde. »

— « Vous l'avez repris ? » fit Amos.

L'autre hocha la tête avec une certaine fatigue. « Oui, on l'a repris. On les a démolis avec une bombe, comme des canards posés. Et depuis on procède au nettoyage. Il ne reste plus beaucoup d'extra-terrestres. »

Ils approchaient des faubourgs de Wesley, et Amos désigna sa propre maison. « Si vous voulez bien me laisser ici... »

— « Ecoutez, j'ai ordre de ramener tous les égarés au poste de secours, » commença le chauffeur, d'un ton ferme. Puis il fit face à Amos. Il hésita une seconde, mais il finit par acquiescer du menton. « C'est bon. Heureux d'avoir pu vous rendre service. »

Amos constata que l'eau coulait encore. Il prit un bain, tout à loisir. Une part de son esprit sentait que sa décision était prise, bien qu'il ne la connût pas encore au juste. Il sortit enfin de la baignoire et entreprit de se vêtir. Il n'avait plus un seul costume approprié, mais il découvrit des vêtements nets. Dans le miroir, son visage hagard et barbu le contemplait, quand il prit son rasoir.

Il resta stupéfait en croisant le reflet de son regard. Il en éprouva un choc dans tout le corps et recula d'un pas. C'étaient des yeux étrangers à tout ce dont il était pétri. Il avait une fois déjà vu l'ombre de ce qui y transparaissait, dans les yeux d'un fameux évangéliste ; et ce qu'il voyait dans les siens, cette fois, était cent fois plus puissant. Il détourna les yeux avec brusquerie, pris d'un tremblement, et évita d'en regarder le reflet tout le temps qu'il mit à se raser. Mais, chose curieuse, il ressentait une satisfaction insolite de ce qu'il avait aperçu. Il commençait à comprendre pourquoi le vieillard avait eu foi en ses paroles et pourquoi le chauffeur du camion lui avait obéi.

La plupart des habitants de Wesley étaient rentrés et il y avait des soldats dans les rues. En approchant de l'église, il vit le premier poste de secours, où tous s'affairaient avec frénésie. Et il y avait à proximité une équipe de télévision qui prenait des vues de ceux qui avaient réussi à s'échapper du territoire occupé par les extra-terrestres après le bombardement.

Quelques personnes l'interpellèrent, mais il ne s'arrêta pas avant d'être parvenu sur les marches de l'église. La porte était toujours démantelée et la cloche avait disparu. Amos resta en attente, calmement, et son esprit s'adaptait lentement tandis qu'il contemplait les gens qui commençaient tout juste à le reconnaître et se communiquaient la nouvelle de bouche à oreille, en toute hâte. Puis il aperçut la petite Angela Anduccini et il lui fit signe de venir près de lui. Elle marqua une brève hésitation avant de le suivre à l'intérieur et de s'installer à l'orgue.

Le petit instrument électrique fonctionnait encore. Amos monta en chaire, en reconnaissant les grincements familiers des marches. Il posa les mains sur le lutrin, observant ses lourdes jointures et les veines bleues de la vieillesse, puis il ouvrit la Bible et se prépara à accueillir ses ouailles du dimanche matin. Il redressa les épaules et se tourna face aux rangées de sièges, tandis que les gens entraient.

Tout d'abord, il furent peu nombreux. Puis il en vint davantage et davantage, les uns par habitude, d'autres par curiosité, et beaucoup seulement parce qu'on leur avait sans doute raconté qu'il avait été prisonnier. L'équipe de la télévision vint installer ses appareils au fond de l'église, le baignant lui-même dans la clarté des projecteurs et ajustant les téléobjectifs. Il sourit aux opérateurs en approuvant de la tête.

Il connaissait enfin sa décision. Il y avait abouti par bribes et par fragments. Elle lui venait de Kant, qui avait consacré toute sa vie à chercher un principe moral fondamental et qui avait conclu que les hommes doivent être considérés comme des fins et non comme des moyens. Elle avait été distillée à partir du défi final lancé par Doc, et aussi à partir de la vision du vieillard assis sur son seuil.

Il ne pouvait pas exister de mots pour communiquer son message à ceux qui l'attendaient. Aucun prédicateur n'avait jamais possédé la science du langage qu'il y aurait fallu. Mais des hommes à la parole fruste, limités dans l'usage de leurs facultés, avaient précédemment enflammé le monde. Moïse était descendu d'une montagne avec un visage qui brillait, et il avait triomphé des objections d'un peuple orgueilleux. Pierre l'Ermite avait prêché à toute l'Europe une impitoyable croisade sans l'aide de la radio ou de la télévision. Cela dépassait les mots et la voix.

Il les regarda quand l'église fut pleine et que l'orgue se tut. « Voici ce que j'ai choisi pour texte aujourd'hui... » commença-t-il, et les murmures s'éteignirent au-dessous de lui quand sa voix parvint aux stalles. « *Vous connaîtrez la vérité, et la vérité donnera aux hommes la liberté !* »

Il s'interrompit un moment, pour les étudier, pour bien peser sa décision dans sa pensée et pour se confirmer qu'il ne pouvait en prendre aucune autre. On avait besoin de lui parmi tous ces gens qu'il s'était toujours efforcé de servir en croyant ainsi servir Dieu par leur intermédiaire. Il les regardait comme une fin et non comme un moyen, et il trouvait cela bon.

Et il ne pouvait plus désormais leur mentir et les bercer de fausses espérances. Ils auraient besoin d'être informés de tous les faits, pour mettre fin à leurs discussions et pour s'unir en vue de la lutte finale qui développerait complètement leur potentiel d'épanouissement.

« Je suis revenu de la captivité parmi les extra-terrestres, » commença-t-il. « J'ai vu les hordes qui n'ont d'autre désir que d'effacer tout souvenir de l'homme dans la poussière de la terre qui l'a porté. Je me suis tenu devant l'autel de leur Dieu. J'ai entendu la voix de ce Dieu proclamer qu'il était aussi notre Dieu et qu'il nous a abandonnés. Je l'ai cru, comme je le crois encore à présent. »

Il sentait cette émanation étrange, intangible, plus envoûtante que les mots ou l'éloquence, qui s'échappait de lui en un flot qu'il n'avait jamais connu dans sa jeunesse. Il observa la montée du doute parmi son auditoire et le vit disparaître à mesure qu'il parlait, leur exposant les réalités, sans leur taire les incertitudes qu'il éprouvait encore. Il ignorerait toujours bien des choses, il ne saurait même pas si le Dieu qu'on adorait sur l'autel des envahisseurs était tout à fait le même Dieu qui avait occupé le cœur des hommes depuis cent générations. Aucun homme n'était doué d'une compréhension suffisante. Ils avaient le droit d'être informés de tous ses doutes, aussi bien que de toutes ses certitudes.

Il finit par marquer une pause, dans le silence total de la nef. Il se redressa pour leur sourire, puisant ce sourire dans quelque réserve inemployée depuis le temps de son enfance où il avait pour la première fois goûté les joies de l'inspiration. Il vit quelques sourires lui répondre, puis d'autres encore... des sourires hésitants, évasifs, mais qui s'affirmaient de plus en plus largement.

« Dieu a mis fin aux anciennes alliances et s'est déclaré l'ennemi de toute l'humanité, » conclut Amos, et l'église renvoya sa voix en un roulement sonore. « Et moi, je vous déclare ceci : ıl s'est trouvé un adversaire à sa taille ! »

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : For I am a jealous people !

JACK

WILLIAMSON

Les simulacres

Pour beaucoup d'amateurs récents de SF, Jack Williamson est un auteur à la renommée presque mythique. On sait qu'il a beaucoup écrit, mais on ignore souvent qu'il est l'un des plus anciens écrivains en exercice dans le domaine, ainsi que l'un des fondateurs de ce genre qui eut son heure de gloire : le space-opera. L'ouvrage le plus célèbre de Jack Williamson en France est aussi l'un des romans qui marquèrent l'avènement de la science-fiction dans notre pays, puisqu'il y fut traduit il y a plus de vingt ans. Son titre : Les humanoïdes. *Récemment réédité dans la série Stock/évasion, il pourra ainsi être abordé par toute une nouvelle génération de lecteurs, qui découvriront avec un ravissement rétrospectif le thème des hommes artificiels, tel que Jack Williamson l'exposait en plein âge d'or de la SF. Ce sont d'ailleurs des humanoïdes d'un autre genre que l'on retrouve dans la nouvelle que voici, écrite spécialement par Williamson en 1954 pour l'une des fameuses anthologies « Star SF » de Frederik Pohl. Une seule caractéristique suffit à les décrire : leur sexe (et leur comportement) sont féminins...*

P. H.

LA jeune fille se tenait debout, immobile et enchaînée, sur le plateau d'exposition de la machine distributrice.

— « Hé, là-bas ! » Son appel plaintif et désenchanté se répercuta en échos contre les murs de la salle d'attente déserte. « Personne ne veut m'acheter ? »

La plupart des voyageurs ensommeillés qui débarquaient du *jet* en provenance du Kansas la regardèrent en bâillant et, avec un certain malaise, comme s'il s'agissait d'une tigresse insuffisamment encagée, et continuèrent d'avancer dans la nuit chaude. Mais Pip Chimberley qui, lui, était parfaitement éveillé, la regarda avec un sursaut et s'immobilisa.

« Hé, monsieur ! » La jeune fille posa sur lui le regard troublant de ses yeux bleus et lui sourit. Ses chaînes cliquetèrent tandis qu'elle élevait les bras avec grâce pour ébouriffer ses cheveux de cuivre pâle. Son long corps bronzé ondula et prit une pose qui tendit son licol à la limite de l'étranglement. « Je vous plais, hein ? »

Chimberley avala sa salive. C'était un jeune homme passablement anguleux, avec un nez en lame de couteau, une moustache gris souris sous-alimentée et un titre d'ingénieur en cybernétique du troisième degré. Le regard de ses yeux brun foncé s'écarta de la jeune fille puis revint se poser sur elle, fasciné.

« Vous ne voulez pas m'acheter ? » Elle le caressait avec le ton cajolant de sa voix un peu traînante. « Vous ferez une bonne affaire. Je sais que je vous plais et vous me plaisez aussi. »

Il reprit son souffle et émit un son étranglé. « Non ! » Une panique naissante rendait sa voix croassante. « Je ne suis pas un client. Mon intérêt est... heu... professionnel. »

Il s'écarta précipitamment du stand où elle se tenait, nimbée de lumière, et tourna résolument son regard pour le poser sur la machine distributrice. Il aimait les machines et celle-là lui plaisait, avec la majesté séductrice de ses lignes élégantes et la splendeur excitante de son émail rouge étincelant. Il recula et admira avec ravissement sa séduisante enseigne en relief qui annonçait :

GUINEVERE
LE SIMULACRE VIVANT
CE N'EST PAS UN ROBOT — QU'EST-CE QUE C'EST ?

Les lettres explosèrent en galaxies de lumière dansante, puis se recondensèrent en mots incandescents. Guinevère, le simulacre

dernier cri, était brevetée et garantie par la *Solar Chemistics, Inc.* Son corps exquis, fabriqué par des machines automatiques, n'avait jamais subi le contact de mains humaines. Eduquée par des procédés psioniques, elle était garantie de caractère doux et non querelleuse. Son prix spécial de lancement, pour une durée strictement limitée, était seulement de quatre dollars quatre-vingt quinze.

— « Quelle que soit votre profession, je suis certaine que vous avez besoin de moi. » Elle se pencha hors de l'étroit espace du plateau d'exposition et ajouta de sa douce voix mélodieuse : « J'ai tout ce qu'il faut, pour tous. »

Chimberley fit un nouveau pas en arrière et la regarda avec incertitude. « C'est possible, » dit-il avec mauvaise grâce, « mais tout ce que je désire, c'est quelques informations. Voyez-vous, je suis ingénieur cybernéticien. » Il lui dit son nom.

— « Moi, je suis Guinevère. » Elle sourit et ses dents parfaites étincelèrent. « Type 1, numéro de série 1997-A-456. Je serais heureuse de vous aider, mais je crains que vous ne soyez obligé de m'acheter au préalable. Vous me voulez, n'est-ce pas ? »

Le long visage chevalin de Chimberley vira au rouge brique. La vérité était qu'il n'avait jamais vraiment désiré la moindre femme. Ses meilleurs amis étaient les ordinateurs. Les êtres humains l'avaient toujours ennuyé. Il ne pouvait comprendre pourquoi ses poings noueux étaient serrés de cette manière, pourquoi ce soudain martellement résonnait dans ses oreilles. « Je suis ici pour affaires, » dit-il avec raideur. « C'est pourquoi je me suis arrêté. Je suis un spécialiste en dépannage de la *General Cybernetics.* »

— « Dépannage ? » Les méthodes éducationnelles psioniques avaient manifestement leurs limites, mais le haussement intrigué de ses sourcils était quelque chose de fascinant. « Qu'est-ce qu'un spécialiste en dépannage ? »

— « Ma compagnie fabrique les ordinateurs directoriaux qui se sont substitués aux cadres supérieurs humains dans la plupart des grosses entreprises, » expliqua-t-il patiemment. « Je suis chargé de veiller à leur bon fonctionnement. En fait, ces machines sont conçues pour se régler et se réparer elles-mêmes, et elles n'ont jamais que des défaillances mineures. L'ennui habituel, c'est tout simplement que les gens n'essaient pas de les comprendre. » Il fit claquer ses doigts maigres à l'intention de la stupidité humaine. « Quoi qu'il en soit, lorsque je suis rentré à mon hôtel hier soir, il

y avait un câble en provenance de Schenectady qui m'y attendait. C'était la première fois que j'entendais parler d'ennuis ici, au pays du soleil. Je ne comprends toujours pas. » Il lui cligna de l'œil avec espoir. « Peut-être pourrez-vous m'expliquer ce qui se passe ? »

— « Peut-être, » dit-elle de sa voix douce. « Si vous m'achetez. »

— « C'est *vous* qui êtes l'ennui, » répondit-il d'une voix accusatrice. « C'est ce que je conclus, car le câble était un peu trop concis. Notre direction est naturellement mécanisée, et parfois elle omet de tenir compte des tolérances d'usage en ce qui concerne les limitations de l'entendement des employés humains. »

— « Mais je ne suis pas un ennui ! » répliqua-t-elle gaiement. « Essayez-moi, et vous verrez. »

Une sueur froide humecta soudain les paumes du jeune homme, et des points dansèrent devant ses yeux. Il jeta un regard renfrogné à l'énorme machine distributrice, essayant coléreusement de se libérer du trouble que Guinevère provoquait en lui. « Il y a tout juste quatre heures que j'ai pris connaissance du câble. J'ai laissé tout tomber. J'ai volé jusqu'ici pour dépanner Athena Sue — c'est l'installation que nous avons réalisée pour diriger la *Solar Chemistics*. J'ai sauté dans le premier *jet* et me voici. Maintenant, il faut que je découvre où est le pépin. »

— « Un pépin ? » Elle eut un nouveau charmant froncement de sourcils. « Il y a des fruits dans cette affaire ? »

Il haussa les épaules avec impatience. « Il semblerait que les directeurs de la *Solar Chemistics* s'inquiètent du fait qu'Athena Sue fabrique et commercialise des êtres humains. Ils menacent d'abandonner notre système directorial mécanisé si nous ne découvrons pas et ne réparons pas immédiatement l'avarie. » Il regarda la jeune fille enchaînée d'un air menaçant. « Mais le câble n'explique pas la raison du mécontentement des directeurs. Athena Sue a été réalisée dans le but d'obtenir le plus gros profit financier possible de la production et de la vente de produits synthétiques fabriqués à partir des rayons solaires — il ne s'agit donc pas d'une question de rapport. Apparemment, il n'est pas question non plus de quelque difficulté d'ordre juridique. Je ne vois vraiment pas ce qui pousse les gros pontes à monter sur leurs grands chevaux. »

Guinevère était à nouveau occupée à réarranger sa chevelure, et elle lui adressa un sourire éclatant qu'il ne put tout à fait ignorer.

Il lui rendit son sourire, puis en adressa un autre, passagèrement admiratif, à la splendide machine distributrice. « En fait, le

projet tout entier me paraît tout ce qu'il y a de merveilleux. Une direction humaine n'aurait jamais eu l'idée d'une pareille réalisation. Cela a dû prendre une heure à un ordinateur comme Athena Sue pour en entrevoir la possibilité, puis pour résoudre tous les problèmes techniques et commerciaux qui en découlent. »

— « Alors, je vous plais ? »

— « Pas aux directeurs, de toute évidence. » Il essaya de ne pas voir son expression blessée. « Je ne comprends pas, mais mon premier travail ici consistera à découvrir la raison de cette création. Si vous pouvez m'aider... » Il se tut et la regarda avec espoir.

— « Je ne coûte que quatre dollars quatre-vingt-quinze, » lui rappela Guinevère. « Il vous suffit de placer l'argent ici dans la fente et... »

— « Je ne veux pas de vous, » coupa-t-il d'un ton bourru. « Tout ce que je désire, c'est connaître les faits qui ont conduit à votre existence. Pour commencer, quelle différence y a-t-il entre un simulacre vivant et un être humain ordinaire ? » Il essaya de ne pas entendre son sanglot étouffé. « Quel est le programme d'investissements ? » Il éleva la voix et marqua les questions en dépliant un à un ses doigts osseux. « Quel est le taux de production ? La marge bénéficiaire ? En quelles circonstances la production de... heu... simulacres vivants fut-elle envisagée la première fois par Athena Sue ? Quand avez-vous été lancées sur le marché ? Quelle sorte d'accueil le consommateur vous fait-il actuellement ? Est-ce que vous savez tout cela ou l'ignorez-vous ? »

Guinevère hocha la tête et ses cheveux couleur de feu pâle dansèrent autour de son visage. « Ne pourrions-nous aller ailleurs pour parler de ça ? » Elle le regarda bravement à travers ses larmes. « Dans votre chambre, peut-être ? » Chimberley se tortilla avec embarras. « Si vous ne me prenez pas, » dit-elle avec innocence, « je ne pourrai rien vous dire. »

Il recula, fâché contre lui-même à la pensée que ses genoux tremblaient. Il pourrait probablement découvrir tout ce qu'il cherchait en consultant les bandes d'enregistrement, là-bas dans l'installation. De toute manière, il ne pouvait pas se laisser troubler par elle. Après tout, elle n'était rien de plus qu'un intéressant produit de l'industrie chimique.

Un petit homme corpulent, au visage rond et rose, s'approcha de la machine distributrice. Il se soulagea d'une lourde valise

contre laquelle il appuya son parapluie, ôta ses lunettes et se pencha pour scruter Guinevère avec ses petits yeux couleur de mastic. « Mais c'est de l'esclavage ! » Il se redressa avec indignation. « Ma chère jeune dame, vous avez besoin d'aide. » Il remit ses lunettes, fouilla dans une de ses poches et lui tendit une carte de visite professionnelle. « Comme vous pouvez le voir, je suis un avocat. Si vous avez été contrainte à une servitude involontaire de quelque nature que ce soit, mon cabinet pourra certainement obtenir votre libération. »

— « Mais je ne suis pas une esclave, » protesta Guinevère. « Notre direction a obtenu de l'attorney général un jugement officiel selon lequel nous ne devons pas être considérées comme des êtres humains — pas dans le sens légal du terme — mais comme des objets mobiliers. »

— « Hein ? » Le petit homme la regarda avec incrédulité, puis il se pencha et pinça son bras doré. « Que... »

— « Alfred ! »

Il frissonna en entendant ce cri pénétrant et retira vivement sa main, comme si la chair de Guinevère était soudain devenue incandescente.

— « Oh ! » La jeune fille se fit toute petite dans son étroite prison et frotta son bras meurtri. « Vous êtes prié de ne pas me toucher tant que vous n'avez pas payé pour m'avoir. »

— « Shhhhhhh ! »

Les yeux écarquillés de l'avocat suivaient avec appréhension une petite femme sèche, au visage d'écureuil, coiffée d'un chapeau noir à voilette, qui venait de sortir des toilettes des dames et qui se précipitait vers lui comme une furie. « Alfred, qu'est-ce que tu es en train de faire ? »

— « Mais rien, ma chérie. Rien du tout. » Il se baissa en hâte pour ramasser sa valise et son parapluie. « Il est temps d'aller nous renseigner sur l'heure de départ de notre... »

— « Ainsi, tu fais les vitrines dans l'intention d'acheter une de ces domestiques synthétiques ? » Elle lui prit le parapluie des mains et fit des moulinets dans sa direction. « Eh bien, je ne veux pas de ça chez moi, tu m'entends ? »

— « Mais Martha, ma chérie... »

— « Je vais t'en donner, moi, de la Martha chérie ! » Il évita en se baissant un dangereux coup d'estoc et recula. « Quant à vous... » (la petite femme se fendit sauvagement en direction de Guinevère)

« espèce de... machin synthétique, je vais vous apprendre à laisser mon homme tranquille ! »

— « Hé là ! » Chimberley n'avait pas envisagé d'intervenir, mais quand il vit Guinevère suffoquer et reculer, une impulsion irraisonnée le jeta en avant et lui fit dévier en partie le coup de parapluie.

La femme bouillonnante se tourna vers lui. « Espèce de nabot morveux ! » siffla-t-elle. « Achetez-la vous-même et... grand bien vous fasse ! » Elle fit demi-tour et se lança à la poursuite d'Alfred.

— « Oh ! merci, Pip ! » La voix de Guinevère était altérée par la douleur, et il vit la longue estafilade qui marquait son épaule bronzée. « Je savais bien que je vous plaisais. »

A sa propre surprise, Chimberley s'aperçut qu'il fouillait dans son portefeuille. Il jeta autour de lui un regard gêné. Martha remorquait Alfred le long des guichets déserts, et un portier nonchalant promenait un balai sur le sol. Hormis eux, la salle d'attente était vide. Il glissa un billet de cinq dollars dans la fente et attendit ses cinq *cents* de monnaie.

Un gong résonna doucement quelque part à l'intérieur de la machine distributrice, puis quelque chose se mit à ronfler. Comme par enchantement, les chaînes qui maintenaient Guinevère se détachèrent et cessèrent d'être visibles.

VENDUE ! Un panonceau en relief s'alluma derrière elle. DEMAIN, ACHETEZ LA *VOTRE* !

— « Chéri ! » Elle avait jeté ses bras autour du cou de Chimberley avant même qu'il eût récupéré sa monnaie. « Je finissais par croire que vous ne me prendriez jamais ! »

Il essaya d'échapper à son baiser mais se sentit soudain comme paralysé. Un fourmillement chaud l'envahit, et l'odeur de son parfum tissa un voile de feu autour de lui. Des bombes explosèrent dans son cerveau. « Arrêtez ! » Il la repoussa faiblement, essayant de se rappeler qu'elle n'était qu'un simulacre. « J'ai du travail à faire, rappelez-vous. Et rappelez-vous également que vous êtes d'accord pour me fournir quelques informations. »

— « Certainement, chéri. » Avec soumission, elle s'écarta de lui. « Mais, avant que nous partions d'ici, ne voudriez-vous pas acheter ma valise d'accessoires ? » Sa voix prit un ton traînant. « Elle contient des dessous neufs, une trousse à maquillage et une chemise de nuit légère en tissu chimique. La valise elle-même, en chemyl, est très solide. Le tout ne coûte que dix-neuf dollars quatre-vingt-quinze. »

— « Pas si vite ! Ce n'était pas prévu au programme ! » Il se tut, avec une grimace d'admiration pour ce qui était évidemment une astucieuse opération commerciale et pour Athena Sue qui avait su si bien la mener. « D'accord, » dit-il à Guinevère. « A condition que vous répondiez à toutes mes questions. »

— « Je suis à vous, chéri ! » Elle tendit la main pour prendre son billet de vingt dollars. « Avec tout ce que je sais. » Elle glissa le billet dans la fente du distributeur d'accessoires. La machine tinta et ronfla, puis cracha une valise en chemyl, d'aspect pas si solide que ça. Guinevère la prit et étreignit Chimberley avec gratitude, pendant qu'il attendait le bruit de sa monnaie.

— « Ça va, ça va, » dit-il. « Pas tant de simagrées. » Il sentit son inquiétude et essaya d'adoucir sa voix. « Je veux dire, nous n'avons pas de temps à perdre. Je veux commencer à travailler sur Athena Sue dès que je pourrai pénétrer dans l'installation. Nous allons prendre un taxi et nous parlerons en chemin. »

— « Très bien, Pip, mon chéri. » Elle hocha la tête avec soumission. « Mais, avant de commencer, est-ce que je pourrais avoir quelque chose à manger ? J'attends ici depuis hier quatre heures, et je suis littéralement affamée. »

Il eut une grimace d'ennui en pensant au retard que cela allait provoquer, puis il haussa les épaules et l'emmena jusqu'au café-restaurant de l'aérogare.

La salle était presque vide. Deux vieilles filles regardèrent Guinevère, se chuchotèrent quelque chose à l'oreille puis sortirent avec dignité. Deux marins ricanèrent. L'unique garçon du comptoir regarda Chimberley avec froideur, essayant d'ignorer Guinevère.

Chimberley étudia le menu avec un air malheureux et commanda deux steaks, après avoir pris la décision de les mettre sur sa note de frais. Le garçon n'avait plus de steaks, mais il ne parut pas désolé pour autant. Ce serait des chemburgers ou rien.

— « Des chemburgers ! » Guinevère battit des mains. « Ils sont fabriqués par la *Solar Chemistics* à partir de l'or du soleil et de pure eau de mer. Ils sont vraiment au-dessus de tout, et tout le monde les adore ! »

— « Deux chemburgers, » dit Chimberley. « Et ne les laissez pas brûler, surtout. » Il emmena Guinevère jusqu'à un box

écarté. « Maintenant, commençons, » dit-il. « Je veux tout savoir sur la situation. Dites-moi tout sur votre compte. »

— « Je suis un simulacre vivant. Exactement comme les autres. »

— « Alors, je veux tout savoir sur les simulacres vivants. »

— « Il y a certaines choses que j'ignore. » Elle fronça les sourcils d'une manière adorable. « S'il vous plaît, Pip, pourrais-je avoir un verre d'eau ? J'ai attendu là-bas toute la nuit, et je suis littéralement déshydratée. »

Le box se trouvait hors du domaine du garçon du comptoir. Celui-ci donna l'eau à contrecœur, et Chimberley l'apporta à Guinevère. « Maintenant, que savez-vous ? »

— « Nos secrets commerciaux. » Elle eut un sourire plein de mystère. « La *Solar Chemistics* est le pionnier audacieux de ce nouveau champ excitant de la chimie qui consiste à fabriquer en série des organismes vitaux remodelés. Notre direction mécanisée est beaucoup trop intelligente pour divulguer l'unique raison qui nous rend utilisables par tous. Pour ce motif, des lacunes volontaires ont été laissées dans notre éducation psionique. »

Chimberley regarda son innocence rayonnante, soupçonnant de s'être fait avoir. « De toute façon, » pressa-t-il anxieusement, « dites-moi ce que vous savez. Qu'est-ce qui a poussé la compagnie à fabriquer... heu... des organismes vitaux remodelés ? »

— « La bande d'enregistrement de Miss Chemistics. »

— « Bon. Il semblerait que nous avançons. » Il se pencha vivement au-dessus de l'étroite table. « Qui est Miss Chemistics ? »

— « La femme la plus désirée du monde. » Guinevère sirota son eau avec grâce. « Elle a obtenu le premier prix d'un concours de beauté qui était destiné à découvrir la femme que chaque homme désire. Un truc stupide, imaginé par la vieille direction humaine avant que les ordinateurs prennent les rênes. Chacun de nos produits synthétiques était vendu avec un bon de participation, et quarante millions de femmes se présentèrent au concours. Celle qui l'emporta était une fille de ferme nommée Gussie Schlepps — dont les découvreurs de talents firent ultérieurement Guinevère Golden. »

— « Qu'a-t-elle à voir avec vous ? »

— « Nous sommes ses duplicatas. » Guinevère minauda complaisamment. « Les copies de la plus belle femme qui soit au monde. »

— « Comment peut-on copier une femme ? »

— « Aucun être humain n'en est capable, car cela exige trop de connaissances. Mais notre ordinateur était en mesure de tout créer. » Elle sourit avec fierté. « Et le prix que gagna Miss Chemistics, ce fut l'immortalité. »

— « Ah oui ? » Il regarda bouche bée son air d'assurance tranquille. « Comment cela ? »

— « On préleva dans nos laboratoires quelques cellules du tissu de son corps, puis on les réfrigéra. Voyez-vous, chaque cellule du corps contient un jeu de chromosomes — un échantillon génétique complet permettant la duplication du corps entier. Le département légal de la compagnie obtint d'elle l'autorisation de conserver ses cellules vivantes jusqu'au jour où, un procédé convenable ayant été découvert, on pourrait les utiliser pour réaliser des duplicatas de sa personne. »

— « Peut-être est-ce cela l'immortalité. » Chimberley fronça les sourcils. « Mais c'est loin de ressembler à un prix. »

— « Elle fut naturellement déçue lorsqu'ils lui apprirent la chose. » Guinevère hocha calmement la tête. « En fait, elle fit opposition. Elle ne voulait pas qu'on taille dans son précieux corps. Elle craignait que cela ne lui fît mal et que la cicatrice ne se voie — mais elle était assoiffée de publicité. Tout ce dont le laboratoire avait besoin, c'était de quelques cellules. Elle consentit finalement à ce qu'un médecin de la compagnie les lui prélève, à un endroit où la cicatrice ne se verrait pas. Et la publicité paya. C'est une véritable actrice maintenant, avec un contrat d'un million de dollars. »

— « C'est une manière d'accéder au sommet. » Chimberley grimaça. « Mais que pense-t-elle des simulacres vivants ? »

— « Elle pense que nous sommes merveilleuses, » dit Guinevère, rayonnante. « Voyez-vous, on lui verse des royalties pour chaque copie vendue. Et son agent affirme que nous constituons une publicité sensationnelle. »

— « Je pense que ça doit être vrai. » Il ne put empêcher ses yeux sombres d'exprimer leur admiration. « Mais poursuivons. Parlez-moi donc de cette bande d'enregistrement de Miss Chemistics. »

— « Lorsque le concours fut clos, notre direction n'était pas encore mécanisée. C'était le vieux Matt Skane qui était directeur général. Mais lorsque l'ordinateur prit les choses en main, il enregistra tous les dossiers de la compagnie sur bandes magnétiques et les classa dans ses banques mémorielles. »

Chimberley demeura immobile un moment, les sourcils froncés. Ses yeux fixaient Guinevère, mais il ne la voyait pas. Il était en train de fouiller dans sa mémoire, essayant de visualiser les nets alignements de caissons émaillés qui hébergeaient Athena Sue, et essayant de retrouver la sensation provoquée par l'incroyable rapidité de ses réponses. L'idée d'ordinateurs assumant une responsabilité directoriale était difficile à assimiler, même pour un ingénieur cybernéticien et même lorsqu'il n'était pas question de circuits défectueux.

Il eut soudain conscience que Guinevère se tortillait sur son siège d'un air gêné. « Il y a quelque chose qui ne va pas avec mon visage ? » demanda-t-elle.

— « Rien du tout, » assura-t-il avec sérieux. Il se gratta le menton. « Je vous ai entendu dire à votre ami l'avocat, là-bas à la machine distributrice, que vous n'étiez pas un être humain au sens légal du terme. Quelle est la différence ? »

— « Les cellules originales sont toutes humaines. » Elle tapota ses yeux avec une serviette en papier et lui fit face courageusement. « Les différences viennent plus tard, dans les circuits de production. Nous sommes reliées à des placentas mécaniques et nous grandissons sous contrôle hormonal dans de vastes cuves contenant une solution chimique. Nous sommes éduquées pendant notre croissance, au moyen d'impulsions psioniques transmises par des bandes éducatrices à grande vitesse. Tout cela est à l'origine des différences, naturellement. La plus grande de toutes est que nous sommes supérieures. » Elle fronça pensivement les sourcils. « Pensez-vous que les femmes soient jalouses de nous ? »

— « C'est possible. » Chimberley secoua la tête d'un air incertain. « Je n'ai jamais prétendu connaître les femmes. On dirait qu'elles ont toutes une partie de leurs circuits hors d'usage. Bon, revenons à Athena Sue. Nous allons aller jusqu'à l'usine... »

Guinevère renifla. « Oh ! Pip, » soupira-t-elle. « Nos chemburgers ! »

Le serveur regardait Guinevère avec une désapprobation fascinée, tout en se frottant les mains à un torchon graisseux. Derrière lui, les chemburgers oubliés fumaient sur le gril. Le gémissement de Guinevère le réveilla. Il se retourna et les râcla avec un couteau, puis il les fit claquer avec défi sur deux assiettes.

Chimberley alla les chercher et les rapporta silencieusement jusqu'à leur table. Il ne se souciait en aucune manière des chemburgers, quelle que fût leur condition, mais elle les dévora l'un

après l'autre avec extase avant de quémander une portion de tarte au chemburry. « C'est terriblement bon, » dit-elle avec sentiment. « C'est fait avec les meilleurs parfums synthétiques, grâce à nos procédés chimiques exclusifs. Vous ne voulez pas en goûter un morceau ? »

Lorsqu'ils s'approchèrent d'un des taxis qui attendaient à l'extérieur, le chauffeur se raidit et les regarda avec hostilité. Néanmoins il leur fit signe de monter. « Mettez-la à l'arrière, » grommela-t-il. « Hors de vue. Hier, la foule a démoli deux taxis pour s'emparer d'une paire de ses semblables. »

Guinevère s'installa sur la banquette arrière et se fit toute petite contre Chimberley afin de se dissimuler aux regards. Elle ne dit rien, mais il la sentit frissonner. Le taxi fonça le long des rues désertes et, à un certain moment, alors que les pneus crissaient dans un virage pris à toute allure, elle se saisit de sa main et la serra avec appréhension.

— « Regardez ça, monsieur. » Le chauffeur ralentit alors qu'ils longeaient un pâté d'immeubles dont le rez-de-chaussée n'était plus qu'un amas de décombres carbonisés. « C'était un de ces supermarchés mécanisés. La foule y a mis le feu hier. Les machines qui étaient à l'intérieur en vendaient. Vous voyez de quoi je veux parler ? »

Chimberley hocha la tête. Il sentit que la main de Guinevère, qui serrait toujours la sienne, devenait froide. Il mit soudain un bras autour de ses épaules. Elle se laissa aller contre lui et murmura d'une voix craintive : « Qu'est-ce qu'il veut dire ? »

— « Je n'en sais trop rien, » mentit Chimberley.

L'usine de la *Solar Chemistics* baignait dans une obscurité inquiétante. Quelques palmiers en piteux état se profilaient le long du mur d'enceinte. Une senteur âcre et pénétrante dérivait de la mer sombre des bacs à réaction solaire. De rares projecteurs éclaboussaient de lumière bleue quelques îlots clairsemés où d'énormes cylindres de métal brillant se dressaient au milieu de jungles entrelacées de tuyauteries et de vannes automatiques.

Chimberley renifla l'odeur aigre, tandis que sa poitrine étroite se gonflait avec fierté. Ce qu'il avait devant les yeux, c'était le

merveilleux corps que commandait le cerveau complexe d'Athena Sue. Un corps qui respirait de l'air, buvait de l'eau de mer et se nourrissait de la lumière du soleil, pour donner naissance à des choses aussi merveilleuses que Guinevère.

Le chauffeur arrêta son taxi devant une immense grille d'acier, et Chimberley en descendit. Les émeutiers étaient passés par là. Des palmiers qui longeaient le mur d'enceinte, il ne subsistait plus que des moignons calcinés. Des jets de pierres avaient creusé des trous noirs dans la grande enseigne fixée au frontispice du building de béton qui s'élevait au-delà de la clôture, et du verre brisé craqua sous ses semelles tandis qu'il marchait vers la grille.

Il trouva la sonnerie, appuya sur le bouton, mais rien ne se passa. Rien ni personne ne bougea dans l'enceinte. Les réacteurs solaires qui s'étendaient sur des kilomètres avaient été conçus pour fonctionner sans intervention humaine et pour s'entretenir eux-mêmes, sous le contrôle d'Athena Sue. Un millier de fluides coulaient en permanence à travers un millier d'appareillages pour former un millier de nouveaux produits de synthèse.

— « Votre toute puissante machine n'a pas l'air de vous connaître ! » railla le chauffeur derrière lui.

Chimberley appuya à nouveau sur le bouton de la sonnerie ; cette fois, un géant porteur d'une pendule de pointage sortit du bâtiment et se dirigea nonchalamment vers le portail. Chimberley lui tendit sa carte d'identification à travers les grilles et demanda à voir quelqu'un de l'état-major.

— « Il n'y a personne ici. » Le veilleur émit un gloussement de bonne humeur. « A moins qu'on ne considère comme quelqu'un cette machine qui pense. »

— « C'est précisément l'ordinateur que je voudrais voir. Si vous voulez bien me laisser entrer... »

— « Désolé, monsieur, mais je ne peux pas. »

— « Ecoutez. » Le ton de Chimberley s'éleva et sa voix trembla de frustration naissante. « Il y a urgence. Il faut que je vérifie sans délai les circuits de l'ordinateur. »

— « Ce n'est pas si urgent que ça. » Le veilleur lui adressa une grimace qui fit se plisser son visage bronzé. « Après les émeutes d'hier, les directeurs ont décidé de couper le courant pour stopper votre gadget. »

— « Mais ils ne peuvent pas... » La crainte s'empara de Chimberley, comme si son propre cerveau avait été menacé d'un

manque d'oxygène. « Sans alimentation électrique, ses circuits mémoriels vont se décharger. Elle va... mourir. »

— « Et après ? » Le veilleur haussa les épaules. « Les directeurs vont se réunir dans la matinée, avec l'ancienne équipe d'hommes de loi, afin de se débarrasser d'elle. »

— « Mais il faut que je la vérifie et que je la remette en état ! » s'exclama Chimberley avec désespoir. « Il faut que vous me laissiez entrer ! »

— « Désolé, monsieur. Après tout ce qui s'est passé hier, ils m'ont donné l'ordre de ne laisser entrer personne. »

— « Je vois. » Chimberley prit une profonde inspiration et essaya de maîtriser sa colère. « Voulez-vous m'expliquer ce qui s'est passé exactement ? »

— « Comme si vous ne le saviez pas ! » Le veilleur cligna impudemment de l'œil vers le taxi dans lequel Guinevère attendait. « Votre gros cerveau en fer-blanc a créé ces charmantes jeunes personnes secrètement. Il les a mises sur le marché hier matin. J'imagine que, comme gadget, il est difficile de trouver mieux : l'article que chaque homme désire le plus, à un prix de braderie. Votre pauvre vieille machine pensante ne comprendra sans doute jamais pourquoi la foule a essayé de les détruire. »

Chimberley se raidit. « Appelez les responsables. Tout de suite. J'insiste. »

— « Insistez si ça vous chante. » Le géant bronzé haussa les épaules. « Il n'y a plus de responsables depuis que l'ordinateur a pris les choses en main. Dans ces conditions, qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? »

— « Vous pouvez toujours essayer de réprimer votre insolence, » dit sèchement Chimberley. « Donnez-moi donc votre nom. Je ferai un rapport sur votre compte demain matin. »

— « Matt Skane, » répondit le veilleur d'une voix traînante, parfaitement à l'aise. « Avant, j'étais le directeur général de cette boîte. »

— « Je vois, » murmura Chimberley qui ajouta d'une voix accusatrice : « Vous haïssez les ordinateurs ! »

— « Pourquoi pas ? » Matt Skane grimaça à travers la grille. « Je les ai combattus pendant des années, avant qu'ils prennent la direction des grandes entreprises. J'ai perdu ma santé dans la bataille, ainsi que la majeure partie de mon argent. C'est dur d'admettre qu'on est quelque chose de suranné. »

Chimberley fit demi-tour, revint au taxi et dit au chauffeur de le conduire à l'hôtel *Gran Desierto*. Dans le hall de l'hôtel, l'employé de la réception, après avoir adressé à Guinevère un regard glacial, s'excusa de ne trouver aucune trace de réservation au nom de Chimberley. Un autre chauffeur de taxi lui suggéra de se simplifier l'existence en demandant à la police de le débarrasser de Guinevère, mais à ce moment-là sa perplexité ennuyée se muait en une colère froide.

— « Je n'arrive pas à comprendre les gens, » dit-il à Guinevère. « Ils ne sont pas comme les machines. Je me demande parfois comment ils ont pu réusssir à inventer des choses comme Athena Sue. Mais, quoi qu'ils fassent, je n'ai pas l'intention de vous abandonner. »

Le jour était levé lorsqu'il réussit à trouver une chambre dans un petit motel sordide, à un prix exhorbitant. Le directeur endormi demanda son argent d'avance et ne posa aucune question. Il était trop tard pour dormir, mais Chimberley prit le temps de se doucher et de se raser.

Son portefeuille devenait de plus en plus plat, et l'idée le frappa soudain que les machines comptables pourraient rechigner s'il demandait le remboursement de certaines dépenses qu'il avait faites pour Guinevère. Prudemment, il prit un autobus à proximité du motel. Quelques minutes avant huit heures, il se retrouva en face des implantations de la *Solar Chemistics*. La grille était maintenant ouverte, mais un garde armé sortit et vint à sa rencontre.

— « Je suis envoyé par la *General Cybernetics* et... » Il se fouilla nerveusement, à la recherche de sa carte d'identification, mais le garde massif l'arrêta d'un geste.

— « Mr. Chimberley ? »

— « C'est moi. Je désire inspecter votre ordinateur avant la réunion des directeurs prévue pour ce matin. »

— « Matt Skane m'a annoncé votre venue, mais je crains qu'il ne soit trop tard. » Le garde eut un geste indolent vers un alignement de longues limousines parquées le long de l'allée conduisant au building. « Les directeurs se sont réunis il y a une heure. Mais venez. »

Une vague de découragement l'envahit tandis que le garde l'escortait à travers un hall de réception désert, puis tout au long de la section administrative mécanisée qui baignait dans le silence

du désœuvrement. Une brune onctueuse et féline, qui devait avoir été classée non loin de la gagnante du concours de Miss Chemistics, était assise derrière la balustrade chromée entourant le programmateur mort, occupée à passer avec une extrême attention du vernis cramoisi sur ses ongles démesurés. Elle leva les yeux vers eux. Dans son regard naquit une étincelle d'intérêt qui s'éteignit aussitôt.

— « C'est le dépanneur de la *General Cybernetics,* » dit le garde. « Il est ici pour réviser le cerveau de la grosse marmite. »

— « Vous auriez dû vous y prendre plus tôt. » Elle fléchit les doigts, fronça les sourcils et regarda d'un œil critique l'émail frais de ses griffes. « Ces messieurs qui sont réunis dans la salle du conseil viennent à l'instant de prendre la décision de supprimer l'ordinateur. Si vous voulez ma pensée, il était grand temps qu'ils le fassent. »

— « Pourquoi ? »

— « Vous ne les avez pas vues ? » Elle souffla sur ses ongles. « Ces horribles monstres synthétiques qu'on était en train de répandre partout ? »

Il se rappela qu'elle avait dû être une des demoiselles d'honneur de Miss Chemistics. « De toute façon, » murmura-t-il avec obstination, « je veux vérifier l'ordinateur. »

Avec un hochement de tête ennuyé, elle se leva et ouvrit une petite porte. Elle donnait sur un couloir qui le conduisit jusqu'au labyrinthe à air conditionné, garni de cloisons de métal émaillé, qui avait été le cerveau d'Athena Sue. Il s'immobilisa entre deux alignements de caissons de teinte pastel, attristé par le silence qui régnait autour de lui.

Le bruissement excitant de pensées mécaniques aurait dû l'envelopper. Les pentodes au germanium, cellules de l'esprit cybernétique, étaient naturellement aussi silencieuses que celles de son propre cerveau, mais des cartes perforées auraient dû bruire dans les trieuses, indiquant qu'Athena Sue se souvenait. Les perforateurs auraient dû mâchonner des bandes magnétiques, montrant qu'elle enregistrait de nouvelles données. Des relais auraient dû cliqueter tandis qu'elle prenait ses rapides décisions, et des machines à écrire automatiques auraient dû murmurer avec ses nombreuses voix.

Mais Athena Sue était morte.

Elle pourrait ressusciter, se dit-il avec espoir. Ses mémoires

permanentes étaient toujours intactes, gravées sur des films chimiques résistants. Il pourrait l'inciter à reprendre ses rapides pulsations électroniques, s'il pouvait réussir à découvrir l'impossible défaut qui avait conduit à sa mort.

Il se mit au travail.

Trois heures plus tard, alors que, penché sur un sondeur à grande vitesse, il lisait la bande d'une bobine, un appel cordial le fit sursauter. « Eh bien, Chimberley ! Vous avez trouvé quelque chose ? »

Il retira vivement la bobine du sondeur et, mal à l'aise, regarda le colosse qui avançait le long d'un pupitre de programmation. Il lui fallut un moment pour reconnaître Matt Skane sans sa pendule de pointage. Etreignant la bobine, il hocha la tête avec raideur. « Oui. » Il jeta un regard autour de lui. La brune féline et le garde avaient disparu. Il humecta ses lèvres et avala sa salive. « J'ai... j'ai découvert ce qui est arrivé à l'ordinateur. »

— « Ah oui ? » Skane attendit, le surplombant, massif et hâlé, avec des mains calleuses faites pour tenir le marteau ou les mancherons d'une charrue — pesant laissé pour compte dans ce monde nouveau où les machines avaient remplacé à la fois ses muscles et son cerveau. Il était périmé... mais dangereux.

— « C'était du sabotage. » Les poings osseux de Chimberley se serrèrent sur la bobine, dans un geste de défi transpirant.

— « Comment le savez-vous ? »

— « Toute l'histoire est inscrite là-dessus. » Il brandit la bobine. « Quelqu'un a programmé Athena Sue pour qu'elle recherche un projet dont l'exécution entraînerait sa destruction. Etant un ordinateur obéissant, elle a fait ce pour quoi elle avait été programmée. Elle a inventé les simulacres vivants, en prédisant correctement que la réaction défavorable des consommateurs qui s'ensuivrait amènerait un discrédit total sur les équipements mécanisés. Mais le saboteur l'a programmée à nouveau de manière qu'elle ignore les conséquences et les lance sur le marché. »

— « Je vois. » Les yeux bleus brillants de Skane se rétrécirent d'une manière inquiétante. « Et qui était cet astucieux saboteur ? »

Chimberley émit une sorte de grincement en aspirant l'air. « Je sais qu'il s'agit de quelqu'un qui avait accès au pupitre de programmation à certains moments — et cela doit être enregistré sur le cahier de service. Autant que j'aie pu le déterminer, le seul employé de la compagnie qui était susceptible de se trouver ici à ces moments-là était un gardien nommé Matt Skane. »

Le géant émit un grognement. « Vous appelez ça une preuve ? »

— « Elle me suffit. Après quelques recherches supplémentaires, je pense être en mesure de réunir suffisamment d'éléments pour intéresser les directeurs. »

Les lèvres dures de Skane se contractèrent et il se déplaça rapidement, tandis que Chimberley reculait. « Les directeurs sont partis, » dit-il d'une voix douce et traînante. « Et il n'y aura pas d'autres recherches. Parce que nous sommes déjà revenus à la direction humaine. Nous allons débiter en tranches votre gros cerveau en fer-blanc. Je suis à nouveau directeur général de la compagnie. Et je veux cette bande magnétique. » Il tendit la main pour s'emparer de la bobine.

— « Prenez-la. » Chimberley s'humilia jusqu'à s'approcher du long bras bronzé de Skane et ignominieusement tendit la bande. « Voyez le bien que ça vous fait ! Peut-être ne pourrai-je plus prouver grand-chose sans elle. Mais, de toute façon, vous aurez des ennuis. »

Skane grogna d'un air méprisant.

« Vous ne pouvez pas revenir en arrière, » lui dit durement Chimberley. « Vos concurrents n'accepteront jamais cette rétrogression. Vous aurez toujours tous leurs ordinateurs à combattre. Ils vous ont tenu une fois le dos au mur, et ils recommenceront. »

— « Ne pariez pas là-dessus. » Skane grimaça. « Figurez-vous que nous avons appris une chose ou deux. Nous allons nous servir des machines au lieu d'essayer de les combattre. Nous sommes en train d'installer une nouvelle batterie d'ordinateurs auxiliaires du modèle le plus petit, une catégorie qui nous permettra de garder un homme au sommet. Je pense que nous nous en sortirons fort bien nous-mêmes et que nous nous passerons aisément de votre aide. »

Chimberley battit vivement en retraite, sous le regard des yeux bleus brûlants. Il se sentait malade d'humiliation. Son propre avenir n'était pas un sérieux problème ; un bon ingénieur cybernéticien peut toujours trouver une situation. Ce qui le blessait, c'était la manière dont il avait déçu Athena Sue.

Mais il y avait Guinevère qui attendait dans la chambre d'hôtel.

Ses épaules étroites se soulevèrent lorsqu'il pensa à elle. La plupart des femmes l'impatientaient et l'ennuyaient, avec leur incroyable déraison et leur stupidité intolérable, mais Guinevère était différente. Elle était comme Athena Sue — froide et com-

préhensive, exempte de tous les défauts humains qu'il détestait.

Il courut depuis l'arrêt de l'autobus jusqu'au motel minable, et son cœur battait lorsqu'il frappa à la porte de leur chambre. « Guinevère ! »

Il écouta, en retenant son souffle. Le loquet grinça, puis la porte. Il entendit une voix enrouée qui disait : « Oh ! Pip, je pensais que vous ne reviendriez jamais. »

— « Guin... » Il eut l'impression de recevoir un coup lorsqu'il vit la femme dans l'entrée. C'était une hideuse vieille. Elle tendit faiblement vers lui ses mains ridées, regardant dans sa direction avec des yeux d'aveugle.

— « Pip ? » Sa voix ressemblait vaguement à celle de Guinevère. « Ce n'est pas vous ? »

— « Où est... » La peur le prit à la gorge. Son regard plongea dans la pièce vide, puis revint se poser sur le vieil épouvantail voûté au visage flétri. Il discerna une vague ressemblance dans cet être de cauchemar, mais son esprit la rejeta. « Où est Guinevère ? »

— « Chéri, vous ne me connaissez même plus ? »

— « Vous ne pouvez pas être... » Il frissonna. « Mais pourtant... votre voix... »

— « Oui, chéri, je suis votre Guinevère. » La tête blanche bougea lentement de haut en bas. « Le simulacre vivant que vous avez acheté hier. Guinevère type 1, numéro de série 1997-A-456. »

Il s'agrippa faiblement au chambranle de la porte.

« La différence que vous venez de découvrir, c'est celle qui résulte de notre décrépitude ultra-rapide. » Une étrange fierté fit se dresser sa tête décharnée. « C'est quelque chose dont nous ne sommes pas supposées parler, mais vous êtes ingénieur. Vous pouvez imaginer à quel point c'est essentiel si l'on veut assurer une demande continuelle. C'est une merveilleuse caractéristique, n'est-ce pas, chéri ? »

Il secoua la tête, avec une grimace de chagrin.

« Je suppose que je ne vous parais plus adorable maintenant, mais c'est très bien comme ça. » Un sourire éclaira son vieux visage desséché. « C'est ainsi que l'ordinateur l'a planifié. Il vous suffit de me ramener à la machine distributrice à qui vous m'avez achetée. Si vous prenez le modèle du jour, on vous fera bénéficier d'une avantageuse reprise. »

— « Non, » dit-il d'une voix rauque. « C'est impossible. L'ordinateur est mort. Skane est revenu, et je ne pense pas qu'il poursuive la fabrication des simulacres vivants. »

— « Oh ! Pip... » Elle se laissa tomber sur le lit avachi, le regardant de ses yeux troubles. « Je suis si désolée pour vous ! »

Il s'assit près d'elle, essayant de retenir ses larmes. Pendant quelques minutes amères, il haït tous les ordinateurs, et la foule, et aussi Matt Skane...

Mais il recouvra bientôt la maîtrise de soi.

Après tout, Athena Sue n'était pas à blâmer. On ne pouvait rien lui reprocher. Elle avait simplement été trahie. Les machines ne sont jamais mauvaises. Ce sont les hommes qui s'en servent qui le sont parfois.

Il se tourna lentement vers Guinevère et embrassa ses lèvres fanées. « Je réussirai, » dit-il. « Maintenant, il faut que je téléphone à Schenectady. »

Traduit par Marcel Battin.
Titre original : Guinevere for everybody.

FRITZ

LEIBER

La fille aux yeux avides

Ecrite il y a vingt-deux ans, cette nouvelle de Fritz Leiber pourrait aussi bien dater d'hier, tant le concept qui s'y trouve développé est de nature moderne. Mais ce n'est pas la première fois que le grand Fritz, l'un des seuls auteurs de SF qui n'ait jamais obéi à la mode, démontrer sa faculté d'être en avance sur son époque. A une période qui était encore marquée aux U.S.A., en matière de fantastique et d'épouvante, par une esthétique héritée de Weird Tales, *par toute une tradition d'effets efficaces et répertoriés, il a composé ici une histoire qu'il faut bien qualifier de surnaturelle, faute de terme plus adéquat, mais qui se différencie hautement de tout ce qu'on a l'habitude de lire sous cette étiquette. Le monstre évoqué dans ces pages par Leiber n'est pas un vampire assoiffé de sang ; l'horreur qui en émane est de nature psychique. Ce monstre est un produit de notre civilisation ; il a ses racines, non pas dans le fonds commun des légendes, mais au cœur de notre inconscient collectif. Il est fait de la substance même de nos fantasmes, et c'est peut-être pourquoi, le rencontrant face à face, nous le trouvons aussi effrayant et fascinant, comme notre double en négatif aperçu dans un miroir.*

A. D.

Bon, je vais vous dire pourquoi la Fille me donne la chair de poule. Pourquoi je ne peux pas supporter, quand je vais en ville, de voir la foule baver devant les affiches où elle est représentée tenant à la main un appareil photographique de pacotille, un paquet de cigarettes ou toute autre camelote. Pourquoi je ne veux plus feuilleter un magazine, sachant trop bien qu'elle ne va pas manquer de m'apparaître, sur une page ou une autre, en soutien-gorge ou au milieu d'une grosse bulle servant de réclame à des sels pour le bain. Pourquoi je déteste penser que des millions d'Américains se grisent de son petit sourire empoisonné... C'est toute une histoire, plus longue que vous ne pourriez le croire.

Non, je ne suis pas pris d'une soudaine et vertueuse indignation envers les méfaits de la publicité et le complexe national de la fille idéale. Ce serait assez drôlatique de la part d'un homme de ma profession, n'est-ce pas ? Bien que, vous me l'accorderez, il y ait quelque chose d'un peu pervers à vouloir tirer ainsi de l'argent de la sexualité. Mais ça ne me dérange pas. Nous avons bien eu le Visage, le Corps, le Regard et autres symboles incarnés (1) ; alors, pourquoi ne se trouverait-il pas quelqu'un qui réunisse tout cela de façon si parfaite qu'on ne puisse l'appeler autrement que la Fille et qu'on éprouve le besoin de coller sa photo sur tous les panneaux, de Times Square à Telegraph Hill ?

Mais la Fille ne ressemble à aucune autre fille. Elle est dépravée. Elle est morbide. Elle est malsaine.

Vous allez me dire que nous sommes en 1948 et que le genre de chose auquel je fais allusion a disparu avec la sorcellerie. Mais justement je ne suis pas très sûr moi-même de savoir à quoi je fais allusion... du moins pas au-delà d'un certain point. Il existe diverses espèces de vampires, et tous ne sucent pas le sang.

Et puis, il y a eu les meurtres... s'il s'agissait bien de meurtres.

D'ailleurs, laissez-moi vous poser une question : pourquoi, alors que toute l'Amérique est obsédée par la Fille, ne cherche-t-on pas à en apprendre davantage à son sujet ? Pourquoi n'a-t-elle pas les honneurs de la couverture de *Time* avec une biographie pittoresque à l'intérieur ? Pourquoi n'a-t-on jamais publié un seul article sur elle dans *Life* ou dans une autre revue ? Ou un entrefilet dans le *New Yorker* ? Pourquoi *Charm* ou *Mademoiselle* n'ont-

(1) Le Visage *(the Face)* : Greta Garbo ; le Corps *(the Body)* : Jane Russell ; le Regard *(the Look)* : Lauren Bacall. Surnoms donnés à ces stars à l'époque de leur magnificence. (N.D.T.)

ils pas consacré un reportage à sa carrière ? Vous me direz peut-être qu'elle n'était pas prête pour cela ? Allons donc !

Pourquoi le cinéma ne s'est-il pas emparé d'elle ? Pourquoi ne la voit-on jamais embrasser les candidats dans les réunions électorales ? Pourquoi n'a-t-elle jamais été élue reine de quelque association bidon ?

Pourquoi n'entend-on jamais parler de ses goûts, de ses passe-temps, de son opinion sur la situation avec la Russie ? Pourquoi les journalistes ne l'ont-ils jamais interviewée en kimono, au dernier étage de l'hôtel le plus élevé de Manhattan, afin de nous documenter sur ses petits amis ?

Enfin — et c'est là le plus ahurissant — pourquoi n'a-t-on jamais fait d'elle de croquis ou de portrait d'après nature ?

Car on n'en a jamais fait. Si vous vous y connaissiez un tant soit peu en publicité, vous sauriez ça. Chacune de ces affiches a été faite d'après une photo. Vous me direz que c'est du bon travail ? Naturellement, car on en a chargé les meilleurs dessinateurs. Mais c'est comme ça que les affiches ont été faites.

Et maintenant, je vais vous dire le *pourquoi* de tout ça. C'est parce que, du haut en bas de l'échelle, dans le monde de la publicité, du journalisme et des affaires, il ne se trouve pas une seule personne qui sache d'où vient la Fille, où elle habite, ce qu'elle fait, qui elle est, ni même comment elle s'appelle.

Oui, vous avez bien lu ! Et, qui plus est, il n'y a pas une seule personne au monde qui l'ait jamais *vue* — à part un pauvre bougre de photographe qui se fait plus de revenus grâce à elle qu'il n'avait espéré en avoir toute sa vie, et qui est malheureux comme les pierres et en proie à une frayeur de tous les diables à chaque instant de la journée.

Non, ne me demandez pas qui il est ni où se trouve son studio : je n'en ai pas la moindre idée. Mais je sais que ce type doit exister, et je suis moralement certain qu'il éprouve exactement ce que j'ai dit.

Oui, je pourrais peut-être la retrouver si j'essayais. Mais ce n'est pas sûr, car elle a dû prendre ses précautions. Et puis je n'ai pas envie d'essayer.

Oh ! vous pensez que je suis cinglé, n'est-ce pas ? Que ce genre de choses ne peut pas se produire de nos jours ? Que les gens ne se tiennent pas ainsi à l'écart de la circulation, pas même Greta Garbo ?

Mais justement je sais que c'est possible, car il se trouve que, l'année dernière, j'étais ce pauvre bougre de photographe dont je vous ai parlé. Oui, l'année dernière, en 1947, quand la Fille a fait sa première et sensationnelle apparition ici même, dans notre bonne petite ville.

Je sais : vous n'étiez pas ici l'année dernière et vous n'êtes pas au courant. Mais il a bien fallu que la Fille elle-même commence à zéro. Si vous consultiez les archives des journaux locaux, vous y trouveriez certaines annonces qui disent bien ce qu'elles veulent dire, et je pourrais vous montrer d'anciennes affiches publicitaires — je crois que Lovelybelt en utilise encore une. Moi-même, j'avais des tas de photos, mais je les ai brûlées.

Oui, j'ai fait mon beurre grâce à elle. Rien de comparable avec ce que cet autre photographe a dû se faire, mais assez pour vivre à mon aise. La Fille avait des idées bien à elle à propos de l'argent. Je vous en reparlerai.

Mais d'abord, il faut que vous sachiez ce que j'étais en 1947. J'avais loué un studio au quatrième étage d'une espèce de cage à mouches, au coin de Ardleigh Park.

Je travaillais aux studios Marsh-Mason depuis assez longtemps pour en avoir ras le bol et j'avais décidé de m'installer à mon compte. Le bâtiment dans lequel je logeais était miteux — jamais je n'oublierai le sinistre craquement de l'escalier sous mes pas — mais le loyer n'était pas élevé et le studio avait une baie vitrée.

Les affaires étaient exécrables. J'avais fait le tour des agences de publicité et des annonceurs ; la plupart d'entre eux n'avaient rien contre moi personnellement, mais les photos que je leur présentais ne faisaient jamais l'affaire. J'étais pratiquement fauché. Je n'avais pas pu payer mon dernier terme et, bon sang, il ne me restait même pas de quoi m'offrir une fille.

Il faisait un temps gris et morne. L'immeuble était affreusement silencieux (malgré la crise du logement, ils n'arrivent jamais à louer la moitié de leur baraque). Je finissais de tirer quelques épreuves que j'avais prises, sans engagement de leur part, pour les gaines Lovelybelt et les fabricants de piscines et installateurs de terrains de jeux Bufords — ces dernières représentant une scène de plage truquée. Mon modèle — une certaine miss Leon — venait de partir. Elle était professeur d'instruction civique dans un collège et posait pour moi, sans engagement de ma part non plus, dans l'espoir de se faire de petits à-côtés.

Après avoir jeté un coup d'œil sur les épreuves, je me suis dit que miss Leon n'était sans doute pas précisément ce que recherchait Lovelybelt ; ma photo non plus, d'ailleurs. J'étais sur le point de tout laisser tomber pour aujourd'hui.

C'est alors que la porte donnant sur la rue a claqué, quatre étages plus bas. J'ai entendu des pas dans l'escalier, et elle est entrée.

Elle portait une robe noire de quatre sous. Des souliers noirs. Pas de bas. Exception faite du manteau de drap gris qu'elle tenait sur l'un d'eux, ses bras maigres étaient nus. Car ses bras sont plutôt maigres, vous le savez... à moins que vous ne soyez plus capables de remarquer ce genre de choses ?

Et puis, il y avait ce cou mince, ce visage aux joues un peu creuses, à l'expression presque pincée, cette masse de cheveux noirs tombant sur le front, et, vous regardant de là-dessous, les yeux les plus affamés du monde.

Car voilà bien la raison pour laquelle elle est affichée maintenant sur tous les murs du pays : ses yeux. Ils n'ont rien de vulgaire, mais ils vous regardent avec un appétit fait de sensualité et d'autre chose encore. Ce que chacun recherche depuis que le monde est monde : ce petit quelque chose qui est un peu plus que de la sensualité.

Voilà, les amis, j'étais là, seul avec la Fille dans un studio où l'obscurité commençait à tomber, au quatrième étage d'un immeuble à peu près vide. Une situation dans laquelle un bon million d'Américains du sexe mâle ont dû rêver, avec pas mal de détails savoureux, de se trouver un jour. Et qu'est-ce que je ressentais ? J'avais les jetons.

Je sais que la sensualité fait parfois peur ; que la violence avec laquelle on sent son cœur battre quand on est seul avec une fille et qu'on s'apprête à la caresser est souvent effrayante. Mais, s'il s'agissait de sensualité cette fois-ci, il y avait autre chose à l'arrière-plan.

En tout cas, je ne pensais pas au plaisir sexuel.

Je me rappelle que j'ai reculé d'un pas, en faisant de la main un mouvement maladroit qui a projeté par terre les photos que je regardais.

J'éprouvais une légère sensation d'étourdissement, comme si on était en train d'arracher de moi quelque chose. Un simple lambeau.

C'était tout.

Et puis elle a ouvert la bouche, et tout est redevenu normal pour un moment.

— « Je vois que vous êtes photographe, monsieur, » disait-elle. « Vous n'avez pas besoin d'un modèle ? »

Sa voix n'était pas très distinguée.

— « Je ne crois pas, » ai-je répondu en ramassant les photos. Je n'étais pas du tout impressionné. Les possibilités commerciales de ses yeux ne m'avaient pas encore frappé, comprenez-vous ? « Qu'est-ce que vous avez fait jusqu'ici ? » lui ai-je demandé.

Elle m'a débité une histoire vaseuse et je me suis mis à lui poser des questions pour voir ce qu'elle connaissait du métier de modèle, des studios, des tarifs et ainsi de suite. Puis, au bout d'un moment, je lui ai fait remarquer :

— « Dites-moi, vous n'avez jamais de votre vie posé pour un photographe. Vous êtes venue ici au culot. »

Elle a reconnu que c'était plus ou moins vrai.

Pendant que nous parlions, j'avais eu l'impression qu'elle tâtait le terrain, comme quelqu'un qui se trouve dans un lieu inconnu. Non qu'elle doutât d'elle-même ni de moi, mais simplement de la situation en général.

— « Et vous croyez que n'importe qui peut poser comme modèle ? » lui ai-je demandé d'un ton de commisération.

— « Certainement, » a-t-elle répondu.

— « Ecoutez, » ai-je repris, « vous savez qu'un photographe doit gâcher une bonne douzaine de pellicules avant d'obtenir une photo à peine potable d'une femme pas trop moche ? Combien pensez-vous qu'il doit en gâcher pour réussir à prendre d'elle une photo vraiment chouette ? »

— « Je crois qu'avec moi ça peut marcher, » a-t-elle dit.

Je sais, j'aurais dû la flanquer à la porte à ce moment-là. Mais j'admirais peut-être la constance avec laquelle elle s'en tenait à ses petites idées idiotes. Ou bien peut-être étais-je apitoyé par son aspect de gosse mal nourrie. Ou encore — ce qui est plus probable — j'étais de mauvais poil à cause de la désinvolture avec laquelle chacun avait refusé mes photos, et je voulais en profiter pour lui faire un peu d'épate.

— « Très bien, » ai-je dit, « faisons un essai. Je vais prendre quelques instantanés de vous. Mais dites-vous bien que je ne m'engage absolument à rien. Si jamais quelqu'un voulait utiliser une de ces photos — il y a à peu près une chance sur deux millions pour que ça se produise — je vous paierais vos heures de pose au tarif normal. Sinon, rien du tout. »

Elle m'a fait un sourire. Le premier. « C'est d'accord, » a-t-elle dit.

J'ai donc pris trois ou quatre instantanés — des premiers plans de son visage, parce que je ne tenais pas à montrer sa robe de quatre sous — et je dois reconnaître qu'elle ne s'est pas laissée démonter par mes sarcasmes. Et puis je me suis rappelé que j'avais encore chez moi tout l'attirail de Lovelybelt, et sans doute l'envie d'être désagréable me tenait-elle encore, car j'ai tendu une gaine à la fille en lui disant d'aller derrière le paravent pour l'enfiler. Elle a obéi, sans faire d'histoires, comme je m'y était attendu, et au point où nous en étions, je me suis dit que je ferais aussi bien de photographier la scène de la plage pour finir, ce que j'ai fait sans tarder.

Pendant tout ce temps, je ne ressentais rien de particulier ni dans un sens ni dans l'autre, sauf que par moments il me prenait de drôles d'étourdissements, au point que je me demandais si je n'avais pas l'estomac détraqué et si je n'y étais pas allé un peu fort sur les médicaments. Mais, en fait, je crois que ce malaise était en moi depuis le début.

J'ai lancé à la fille un bout de papier et un crayon en lui disant : « Inscrivez votre nom et votre adresse là-dessus. » Et je me suis dirigé vers la chambre noire.

Un petit moment après, elle est partie. Je ne lui ai même pas crié au revoir. J'étais de mauvais poil parce qu'elle n'avait pas fait de comédies pour poser, et aussi parce qu'elle ne m'avait même pas remercié, sinon par cet unique sourire.

Après avoir fini de tirer mes épreuves, j'y ai jeté un coup d'œil en me disant qu'après tout ces photos n'étaient pas tellement plus mauvaises que celles de miss Leon. Pris d'une impulsion subite, je les ai glissées dans la liasse que je devais emporter le lendemain dans ma tournée.

J'avais travaillé assez longtemps et j'étais sur les nerfs et sur les genoux, mais je n'avais pas les moyens de m'offrir assez

de verres pour me remonter. Je n'avais pas tellement faim. Je crois que je suis allé voir un film dans un cinéma bon marché.

Je ne pensais pas du tout à la Fille, sauf peut-être pour me demander vaguement pourquoi, privé de femme comme je l'étais en ce moment, je n'avais pas cherché à l'entreprendre. Elle m'avait paru appartenir à une couche sociale beaucoup plus accessible, dirons-nous, que celle de miss Leon. Mais, naturellement, il y avait toutes sortes de raisons plus ou moins défendables pour expliquer que je ne l'aie pas fait.

Le lendemain matin, je suis parti faire ma tournée. Ma première étape était la Brasserie Munsch, qui recherchait une « Miss Munsch » pour sa publicité. Papa Munsch avait une sorte d'affection pour moi, tout en mettant en boîte mon talent de photographe. Il avait d'ailleurs un bon jugement là-dessus. Cinquante ans plus tôt, il aurait pu faire partie de ces petits spéculateurs qui avaient lancé Hollywood.

Je l'ai trouvé dans sa fabrique, en train de se livrer à son occupation favorite. Il a reposé sa chope sur la table en se léchant les babines, puis il a essuyé ses grosses pattes sur son tablier et a saisi la liasse de photos que je lui présentais.

Il en avait regardé à peu près la moitié, en faisant bruyamment claquer sa langue contre son palais, quand il est arrivé à celles de la Fille. Je me serais volontiers battu pour avoir eu l'idée saugrenue de les joindre aux autres.

— « C'est elle, » dit-il. « La photo n'est pas terrible, mais c'est bien la fille que je veux. »

C'était net. Je me demande maintenant comment Papa Munsch a pu sentir tout de suite ce que la Fille avait de spécial, et moi pas. Je crois que c'est parce que je l'avais vue d'abord en chair et en os — si c'est bien le terme à employer.

Sur le moment, je me suis senti faiblir.

« Qui est-ce ? » a demandé Papa Munsch.

— « Un de mes modèles, » ai-je répondu en m'efforçant de prendre un ton désinvolte.

— « Amène-la demain matin, » m'a-t-il dit. « Avec tout ton attirail. Tu la photographieras ici. Je te montrerai ce qu'il faut faire.

» Mais tu as l'air mal en point, mon garçon, » a-t-il ajouté. « Tiens, bois donc une bière. »

J'ai pris congé en me disant que c'était un coup de veine sans suite, et que le lendemain elle ficherait tout par terre avec son inexpérience.

Toutefois, quand j'ai posé respectueusement ma liasse de photos sur le buvard rose de Mr. Fitch, le patron de la Lovelybelt, j'avais placé les siennes sur le dessus.

Mr. Fitch s'est offert le luxe de jouer au critique d'art. Se renversant contre le dossier de son fauteuil, il a louché sur les photos, puis il a fait un geste en l'air avec ses longs doigts pour appeler sa secrétaire, en lui disant : « Hum... Qu'en pensez-vous, Miss Willow ? Tenez, regardez à la lumière. Naturellement, la photo ne montre pas la coupe en biais de la gaine, et peut-être devrions-nous utiliser le modèle *Diablotin* plutôt que l'*Ange*. Mais la fille... Venez donc un moment, Binns, » a-t-il ajouté avec un nouveau geste du doigt. « Je veux connaître la réaction d'un homme marié. »

Impossible de cacher qu'il était pris à l'hameçon.

Il s'est passé exactement la même chose chez Bufords, fabricants de piscines et installateurs de terrains de jeux, sauf que Da Costa n'a pas eu besoin de l'avis d'un homme marié.

— « Epatante ! » s'est-il écrié en se mordillant la lèvre. « Ce que vous êtes forts, vous les photographes ! »

Je suis retourné en vitesse au studio et j'ai saisi le bout de papier que j'avais donné à la Fille pour qu'elle inscrive son nom et son adresse.

Il n'y avait rien d'écrit dessus.

Je ne vous cacherai pas que les cinq jours suivants ont sans doute été les pires que j'ai connus de ma vie. Quand le sixième est arrivé sans que j'aie encore réussi à remettre la main sur elle, il m'a fallu trouver des faux-fuyants.

— « Elle est malade, » ai-je annoncé à Papa Munsch au bout du fil.

— « A l'hôpital ? » a-t-il demandé.

— « Non, ce n'est pas grave à ce point. »

— « Alors, amène-la ici. Un petit mal de tête de rien du tout ne doit pas l'empêcher de sortir. »

— « Désolé, » ai-je dit, « c'est impossible. »

Papa Munsch est devenu méfiant. « Tu as vraiment photographié cette fille ? »

— « Naturellement. »

— « En la voyant, j'aurais plutôt cru que c'était un modèle de New York... sauf que j'ai reconnu ta technique minable. »

Je me suis mis à rire.

« Alors, » a repris Papa Munsch, « tu l'amènes ici demain matin. Compris ? »

— « J'essayerai. »

— « Il ne s'agit pas d'essayer : je te dis de l'amener. »

Il ne se doutait pas de toutes les démarches que j'avais entreprises. J'avais fait le tour de tous les bureaux de placement et ateliers de modèles. Je m'étais livré à un véritable travail de détective dans les studios d'art et de photographie. J'avais employé mes derniers sous à faire passer des annonces dans les trois journaux locaux. J'avais cherché parmi les serveuses de restaurants et des drugstores, parmi les vendeuses des boutiques et des grands magasins. J'avais observé les femmes qui sortaient du cinéma ou du théâtre. J'avais parcouru toutes les rues de la ville.

Le soir, je passais pas mal de temps dans le quartier des prostituées : sans savoir pourquoi, j'avais l'impression que c'était le bon endroit où chercher.

A la fin, j'ai dû m'avouer battu. Le délai de rigueur fixé par Papa Munsch — il m'en avait déjà donné plusieurs, mais cette fois c'était bien le dernier — expirait ce jour-là à six heures. Mr. Fitch, lui, avait déjà annulé sa commande.

Debout à la fenêtre du studio, je regardais le parc.

Elle est entrée.

J'avais si souvent vécu ce moment en esprit que je n'eus pas de mal à jouer la comédie. Même la légère impression d'étourdissement que j'éprouvais ne réussissait pas à me faire perdre mon sang-froid.

— « Salut, » ai-je dit, sans même la regarder.

— « Salut ! » a-t-elle répondu.

— « Pas encore découragée ? »

— « Non. » Cette réponse n'était ni gênée ni provocante : c'était simplement une constatation.

Après avoir jeté un coup d'œil à ma montre, je me suis levé en disant d'un ton péremptoire. « Ecoutez, je veux vous donner votre chance. Un de mes clients cherche une fille un peu dans votre genre. Si vous faites l'affaire, vous réussirez peut-être à devenir modèle.

» Nous pouvons le voir cet après-midi si nous nous dépêchons, » ai-je ajouté en prenant mon attirail. « Venez. Et la prochaine fois que vous demanderez un service, n'oubliez pas de laisser votre nom et votre numéro de téléphone. »

— « Hmm... hmm... » a-t-elle fait, sans bouger.

— « Qu'est-ce que ça veut dire ? »

— « Que je n'irai voir aucun de vos clients. »

— « Du diable si vous n'irez pas ! Espèce de petite dingue ! Vous ne vous rendez donc pas compte que c'est une aubaine pour vous ! »

Elle a secoué lentement la tête. « Ça ne prend pas, mon joli. Ça ne prend pas du tout. Ils me *veulent*, voilà la vérité. » Et elle m'a adressé son deuxième sourire.

Sur le moment, je me suis dit qu'elle avait dû lire les annonces que j'avais fait passer dans les journaux. Maintenant je n'en suis plus tellement sûr.

« Et maintenant, » a-t-elle repris, « je vais vous expliquer comment on va travailler. Vous n'aurez ni mon nom, ni mon adresse, ni mon numéro de téléphone. Personne ne les aura. Et on va faire ces photos ici même. Tous les deux : rien que vous et moi. »

Vous pouvez imaginer le pétard que j'ai fait en entendant ça. Je me suis montré tour à tour furieux, sarcastique, patient, compréhensif, menaçant, implorant...

Je lui aurais volontiers décollé la tête d'une gifle, si cette tête n'avait pas représenté un capital photographique.

En fin de compte, il ne me restait plus qu'à donner un coup de fil à Papa Munsch pour lui faire connaître les conditions de la Fille. Je savais bien que je n'avais aucune chance, mais il fallait bien essayer quand même.

Il m'a engueulé un bon coup et a répété « non ! » à plusieurs reprises avant de raccrocher.

Ça n'a pas paru troubler la Fille le moins du monde. « Nous commencerons les prises de vues demain à dix heures, » a-t-elle déclaré.

C'était bien d'elle d'utiliser cette expression bateau employée dans les magazines de cinéma.

Vers minuit, Papa Munsch m'a rappelé.

— « Je ne sais pas dans quel asile de dingues tu as dégoté cette fille, » a-t-il dit, « mais je la prends. Viens me voir demain matin et j'essaierai de te faire entrer dans le crâne la façon dont

je veux que ces photos soient prises. Et je suis ravi de t'avoir tiré du lit ! »

Après ça, le reste a été du billard. Mr. Fitch lui-même a reconsidéré la question et, après m'avoir déclaré pendant deux jours que c'était tout à fait impossible, il a lui aussi accepté les conditions indiquées.

Je sais bien que vous êtes tous sous le charme de la Fille, aussi ne pouvez-vous comprendre quel sacrifice cela représentait pour Mr. Fitch de renoncer à superviser les prises de vues de mon modèle portant l'une des gaines Lovelybelt — je ne sais plus au juste laquelle.

Le lendemain matin, elle est arrivée à l'heure qu'elle avait fixée et nous nous sommes mis au travail. Je dois dire en sa faveur qu'elle ne se plaignait jamais d'être fatiguée et qu'elle supportait sans protester mes petites manies de photographe. Tout allait bien... sauf que j'avais toujours cette sensation qu'on m'enlevait doucement quelque chose de l'intérieur. Peut-être avez-vous éprouvé un peu cette sensation en regardant les photos de la Fille ?

Quand la séance de pose a été terminée, je me suis aperçu qu'elle avait encore d'autres principes bien arrêtés. Je me préparais à descendre avec elle pour prendre un sandwich et un café, mais elle m'a dit : « Non, je descends toute seule. Et dites-vous bien, mon joli, que si jamais vous essayez de me suivre, si seulement vous mettez le nez à la fenêtre quand je sortirai, vous pourrez vous trouver un autre modèle. »

Vous pouvez vous imaginer à quel point ces idioties me tapaient sur le système et excitaient ma curiosité. Je me rappelle que j'ai ouvert la fenêtre après son départ — au bout de quelques minutes d'attente — et que je suis resté là à prendre un peu d'air frais en essayant de deviner ce qu'il pouvait y avoir derrière tout ça. Je me demandais si elle voulait se soustraire à la police ; si c'était la fille d'un gros ponte ruiné ; si elle trouvait que cela faisait distingué de se montrer capricieuse ; ou tout simplement — et c'était le plus probable — si Papa Munsch n'avait pas raison de penser qu'elle était un peu cinglée.

Mais j'avais mes photos à développer.

Avec le recul du temps, il me paraît extraordinaire de constater à quelle allure sa magie s'est exercée sur les foules à partir

de ce moment-là. Je suis effrayé de ce qui arrive à notre pays — peut-être même au monde entier. J'ai lu hier dans *Time* qu'on commençait à voir le portrait de la Fille sur des affiches en Egypte.

Le reste de mon histoire est destiné à vous montrer pourquoi j'ai peur, d'une façon générale. Mais j'ai aussi une théorie qui peut aider à expliquer la chose — même si c'est aller un peu loin. Cette théorie concerne la Fille. Je vais vous l'exposer en quelques mots.

Vous savez que la publicité moderne a pour effet d'orienter l'esprit des gens dans la même direction, de les amener à désirer les mêmes choses, à imaginer les mêmes choses. Et vous savez aussi que les psychologues ne sont plus aussi sceptiques qu'autrefois au sujet de la télépathie.

Bon, réunissez ces deux idées. Supposez que les désirs identiques de millions de gens se concentrent par télépathie sur une même personne... une fille par exemple. Supposez qu'ils la façonnent à l'image de leurs désirs.

Imaginez qu'elle connaisse les appétits les plus secrets de millions d'hommes. Imaginez qu'elle voie au fond du cœur de ces hommes mieux qu'ils n'y voient eux-mêmes, qu'elle découvre la haine et le souhait de mort derrière la convoitise. Imaginez qu'elle se façonne elle-même d'après cette image, tout en restant distante et aussi froide que le marbre. Et représentez-vous la faim, l'avidité qu'elle doit éprouver, cependant, en réponse à leur avidité.

Mais je m'éloigne des faits, et certains de ces faits sont rudement tangibles. Celui d'avoir gagné de l'argent par exemple. Car nous en avons gagné.

C'est là, justement, la chose curieuse que j'allais vous raconter. J'avais peur que la Fille ne cherche à m'exploiter. C'est que j'étais vraiment dans le pétrin et elle me tenait dans sa main.

Mais elle ne m'a rien demandé de plus que le tarif normal. Par la suite, j'ai insisté pour lui donner plus d'argent. Mais elle le prenait toujours avec ce même air méprisant, comme si elle avait l'intention de le jeter dans le premier égout qu'elle rencontrerait. Et c'est peut-être bien ce qu'elle faisait.

En tout cas, j'étais en fonds. Pour la première fois depuis des mois, j'avais de quoi me saouler, acheter des vêtements, prendre des taxis. Je pouvais m'offrir toutes les filles dont j'avais envie. Je n'avais que l'embarras du choix.

Et naturellement il a fallu que j'aille choisir...
Mais d'abord laissez-moi vous raconter l'histoire de Papa Munsch.

Papa Munsch n'a pas été le premier type à vouloir faire la connaissance de mon modèle, mais je crois qu'il a été le premier à s'en enticher pour de bon. J'ai pu observer le changement qui se produisait dans son regard pendant qu'il examinait les photos. Ce regard devenait tendre, sentimental. Il faut dire aussi que Mama Munsch était morte depuis deux ans.

Il avait combiné son coup de façon astucieuse, s'arrangeant pour soutirer de moi des renseignements sur les jours et heures où la Fille venait travailler. Et, un beau matin, j'ai entendu son pas lourd dans l'escalier quelques minutes avant l'heure à laquelle elle devait arriver. « Il faut que je la voie, Dave, » m'a-t-il dit.

J'ai discuté avec lui, je l'ai mis en boîte, je lui ai déclaré qu'il ne savait pas à quel point elle tenait à ses idées saugrenues, je lui ai dit qu'il allait nous faire du tort à tous les deux. A mon propre étonnement, j'ai même été jusqu'à l'engueuler.

Contrairement à son habitude, il a tout encaissé, se bornant à répéter : « Mais, Dave, il faut que je la voie. »

La porte d'en bas a claqué. « C'est elle, » ai-je dit en baissant la voix. « Il faut vous en aller. »

Il a refusé de m'écouter et j'ai dû le faire entrer de force dans la chambre noire, en murmurant : « Tenez-vous tranquille. Je vais lui dire que je ne peux pas travailler aujourd'hui. »

Je savais bien qu'il essayerait de la voir et probablement d'entrer dans la pièce, mais il n'y avait rien d'autre à faire.

Les pas de la Fille avaient atteint le quatrième étage, mais elle ne s'est pas montrée sur le seuil. Je me sentais mal à l'aise.

— « Faites sortir ce ballot de là ! » a-t-elle crié tout à coup derrière la porte. Pas très fort, mais de sa voix la plus vulgaire. « Je monte à l'étage au-dessus, » a-t-elle ajouté, « et si ce minable au gros bide ne fiche pas le camp immédiatement, il ne me verra plus jamais en photo autrement qu'en train de cracher dans sa sale bière ! »

Papa Munsch est sorti de la chambre noire. Il était tout pâle. Il a quitté le studio sans me jeter le moindre coup d'œil, et jamais plus il n'a regardé les photos de la Fille devant moi.

***

Voilà pour Papa Munsch. Maintenant, c'est de moi que je vais parler. J'ai discuté avec elle, en essayant de lui expliquer les choses ; j'ai même voulu lui faire un peu de plat.

Elle a enlevé ma main posée sur son épaule comme si c'était un chiffon mouillé, en disant : « Pas de ça, bébé : c'est l'heure du boulot. »

— « Mais, après... » insistai-je.

— « Nos conventions tiennent toujours, » a-t-elle répliqué. Et j'ai eu droit à ce qui était, je crois, son cinquième sourire.

Cela paraît difficile à croire, mais elle ne s'est pas écartée d'un pouce de cette stupide ligne de conduite. Je n'avais pas le droit de lui faire des avances au studio, parce que le travail que nous faisions était très important, qu'il lui plaisait beaucoup et que nous ne devions pas nous en laisser distraire. Et je ne pouvais la voir nulle part ailleurs, car, si j'essayais, jamais plus elle ne me permettrait de prendre une seule photo d'elle. Pendant ce temps, l'argent affluait de plus belle... mais je n'étais pas assez bête pour m'imaginer que mes talents de photographe y étaient pour quelque chose.

Naturellement, je n'aurais pas été un homme si je n'avais pas de nouveau cherché à lui faire des avances. Mais celles-ci étaient toujours repoussées, ma main retirée comme un chiffon mouillé et il n'y avait même plus de sourires.

Je changeais. Je devenais un peu dingue... délirant, pour ainsi dire. A certains moments, j'avais l'impression que ma tête allait éclater. Et je me mettais à lui parler tout le temps. De moi.

J'étais en quelque sorte dans un état de délire constant, qui cependant ne troublait jamais le travail. Je ne faisais plus du tout attention à l'impression d'étourdissement que je continuais à ressentir : cela me paraissait naturel.

Parfois, quand je faisais le tour de la pièce, le réflecteur me semblait être une lame d'acier chauffée à blanc, ou bien les ombres m'apparaissaient comme des armées de mites, et la caméra comme un gros camion chargé de charbon. Mais, la minute d'après, tout redevenait normal.

Je crois que, par moments, j'avais une peur bleue de la Fille. Elle me semblait l'être le plus étrange et le plus horrible du monde. Mais, d'autres fois...

Et je parlais. Peu importaient ce que j'étais en train de faire — régler l'éclairage, installer la Fille pour la pose, prendre des

photos — et l'endroit où elle se trouvait — sur l'estrade, derrière le paravent, sur un fauteuil en train de feuilleter un magazine — je jacassais sans arrêt.

Je lui racontais tout ce que je savais de moi-même. Je lui parlais de la première fille que j'avais connue. Je lui parlais de la bicyclette de mon frère Bob. Je lui parlais de la fugue que j'avais faite à bord d'un cargo et de la raclée que mon père m'avait infligée quand j'étais rentré à la maison. Je lui parlais d'un voyage en Amérique du Sud et lui décrivais le ciel bleu de la nuit. Je lui parlais de Betty. Je lui disais que ma mère était morte d'un cancer. Je lui racontais comment j'avais été rossé au cours d'une bagarre dans une ruelle, derrière un bar. Je lui parlais de Mildred. Je lui parlais de la première photo que j'avais vendue. Je lui décrivais Chicago vu d'un voilier. Je lui racontais la plus longue de mes cuites. Je lui parlais de March-Mason. Je lui parlais de Gwen. Je lui racontais comment j'avais fait la connaissance de Papa Munsch. Je lui racontais à quelle chasse je m'étais livré pour la retrouver. Je lui décrivais ce que je ressentais maintenant.

Jamais elle ne prêtait la moindre attention à ce que je lui disais. C'était à se demander si elle m'entendait.

J'ai décidé un jour de la suivre quand elle rentrerait chez elle.

Je peux situer ce moment de façon précise. Vous vous souvenez sans doute de ces meurtres présumés dont on a parlé dans les journaux et auxquels j'ai déjà fait allusion ? Je crois qu'il y en a eu six.

Je dis ces meurtres « présumés » parce que la police n'a jamais pu affirmer avec certitude qu'il ne s'agissait pas de crises cardiaques. Mais on ne peut manquer d'avoir la puce à l'oreille quand les victimes de crises cardiaques sont des gens dont le cœur a toujours été en parfait état, et que la chose se produit de nuit, alors que ces gens sont loin de chez eux et qu'on se demande ce qu'ils pouvaient bien faire à l'endroit où on les a retrouvés.

Ces six morts avaient créé une de ces paniques du genre « mystérieux empoisonneur ». Et même longtemps après, on avait l'impression que ce n'était pas vraiment terminé... que cela continuait, au contraire, bien que d'une façon moins suspecte.

C'est une des choses qui me font peur maintenant.

Mais, sur le moment, je me sentais seulement soulagé d'avoir pris la décision de suivre la Fille.

Un après-midi, je l'avais fait travailler jusqu'à la tombée de la nuit. Je n'avais pas besoin de prétexte pour ça, car nous étions submergés de commandes. Après son départ, j'ai attendu que claque la porte de la rue, puis j'ai descendu l'escalier en courant. Je portais des souliers à semelles de caoutchouc. J'avais mis un veston noir qu'elle ne me connaissait pas et un chapeau noir.

Je suis resté debout sur le seuil de la porte pour la chercher du regard. Je n'ai pas tardé à la repérer. Elle se dirigeait vers le centre de la ville en longeant le parc, sans doute pour trouver un peu de fraîcheur, car il faisait encore chaud en cette soirée d'automne. J'ai pris l'autre trottoir pour la suivre. Mon seul but, ce soir-là, était de découvrir où elle habitait, car je pensais que cela me donnerait barre sur elle.

Elle s'est arrêtée devant la vitrine d'un grand magasin, s'écartant un peu de la lumière, et elle est restée là, à regarder à l'intérieur.

Je me rappelais que j'avais pris une grande photo d'elle pour ce magasin, en vue d'une exposition de lingerie. C'était cette photo qu'elle regardait dans la vitrine.

Sur le moment, cela me paraissait tout à fait naturel de la voir s'admirer elle-même... si c'était bien ce qu'elle faisait.

Quand des gens passaient, elle se détournait légèrement ou se reculait un peu dans l'ombre.

Puis un homme seul est arrivé. Je ne distinguais pas très bien son visage, mais il me paraissait d'âge mûr. Il s'est arrêté pour regarder la vitrine.

Elle est sortie de l'ombre et s'est avancée vers lui.

Qu'est-ce que vous ressentiriez, vous, si vous étiez en train de regarder une photo de la Fille et que, tout à coup, vous la trouviez là à côté de vous, un bras passé sous le vôtre ?

La réaction de ce type était claire comme le jour : son rêve le plus fou devenait réalité.

Ils ont parlé pendant un moment, tous les deux. Puis le type a fait signe à un taxi. Ils y sont montés et le taxi a démarré aussitôt.

Ce soir-là, j'ai pris une cuite. On aurait dit que la Fille savait que je la suivais et qu'elle avait saisi cette occasion pour me faire du mal. C'était peut-être le cas, d'ailleurs, et je me demandais si cette soirée ne marquerait pas la fin de nos relations.

Mais, le lendemain matin, elle est arrivée à l'heure habituelle

et je suis retombé dans mon délire. Seulement, maintenant, je voyais les choses sous un angle nouveau.

Quand je l'ai suivie, le soir, je l'ai vue se poster sous un réverbère, en face d'une des réclames de la Bière Munsch pour lesquelles elle avait posé.

Je me sens rempli de terreur quand je repense à elle, guettant ainsi sa proie.

Au bout d'une vingtaine de minutes, une voiture décapotable a ralenti en passant devant elle, puis a reculé et est venue se ranger au bord du trottoir.

J'étais plus près, cette fois-là, et je pouvais voir distinctement le visage de l'homme. Il était un peu plus jeune que l'autre — à peu près de mon âge.

Le lendemain matin, j'ai revu ce même visage en première page du journal. On avait retrouvé la voiture garée dans une rue déserte, avec l'homme à l'intérieur. Comme dans les cas précédents, il était impossible de déterminer avec certitude la cause de la mort.

Toutes sortes de pensées tourbillonnaient dans ma tête ce jour-là, mais je n'étais certain que de deux choses : d'abord, je venais de recevoir la première commande d'une agence de publicité officielle ; ensuite, j'étais décidé à prendre la Fille par le bras et à descendre avec elle dès que nous aurions terminé le travail.

Elle n'a pas semblé surprise lorsque j'ai mis ce projet à exécution. « Vous savez ce que vous faites ? » m'a-t-elle demandé simplement.

— « Je le sais parfaitement, » ai-je répondu.

Elle a eu un petit sourire. « Je me demandais quand vous alliez vous décider. »

Je me sentais tout guilleret : j'étais en train de dire adieu à tout, mais j'avais glissé mon bras sous le sien.

C'était encore une chaude soirée d'automne. Nous avons traversé Ardleigh Park. L'obscurité était tombée, mais les enseignes lumineuses éclairaient le ciel d'une lueur rose jaunâtre.

Nous nous sommes promenés longtemps dans le parc. La Fille ne disait rien et ne me regardait même pas, mais je voyais ses

lèvres trembler et, au bout d'un moment, sa main s'est crispée sur mon bras.

Nous marchions sur la pelouse. Elle s'y est laissée tomber et m'a attiré à elle, en mettant ses mains sur mes épaules. J'ai regardé son visage, d'un rose jaunâtre comme le ciel, où les yeux avides faisaient deux taches sombres.

J'essayais maladroitement de déboutonner son chemisier. Elle m'a repoussé la main — pas comme elle l'avait fait dans le studio — et elle a dit simplement : « Pas ça. »

Je vais d'abord vous raconter ce que j'ai fait après. Ensuite je vous expliquerai pourquoi j'ai agi ainsi. Et enfin je vous répéterai ce qu'elle m'a dit.

Ce que j'ai fait, ce fut de m'enfuir à toutes jambes. Je ne me rappelle pas exactement ce qui s'est passé, parce que j'étais tout étourdi et que le ciel rose semblait tournoyer autour des arbres noirs. Mais je sais qu'au bout d'un moment j'ai regagné en titubant la rue et ses lumières. Le lendemain, je fermais le studio pour de bon. Le téléphone sonnait quand j'ai donné un dernier tour de clef à la porte, et il y avait sous le paillasson des lettres encore non décachetées. Je n'ai jamais revu la Fille en chair et en os... si c'est bien le terme à employer.

J'ai agi ainsi parce que je ne voulais pas mourir. Je ne voulais pas sentir ma vie s'écouler de moi. Il existe diverses sortes de vampires, et ceux qui sucent le sang ne sont pas les plus redoutables. Si je n'avais pas été alerté par ces étourdissements qui me prenaient de temps à autre, par l'histoire de Papa Munsch et par ce visage que j'avais vu dans le journal du matin, j'aurais été liquidé de la même manière que les autres. Mais j'avais compris ce qui m'attendait pendant qu'il était encore temps de m'en sortir. J'avais compris que, quel que soit le lieu d'où elle vient, quelle que soit l'image que s'en font les gens, la Fille est l'essence même de l'horreur cachée sous une ravissante apparence. Elle est le sourire qui vous incite à gaspiller votre argent et à gâcher votre vie. Elle est le regard qui vous aguiche et vous entraîne à la mort. Elle est la créature pour laquelle vous donnez tout et que vous ne possédez jamais réellement. Elle est l'être qui vous prend tout ce que vous avez sans rien vous donner en retour. Quand vous contemplez, béats d'admiration, son visage sur les affiches, souvenez-vous de ce que je vous dis. Elle n'est qu'un leurre. Elle n'est qu'un appât. Elle est la Fille.

Et voici ce qu'elle m'a dit :

— « Je te veux. Je veux tous les événements marquants de ton existence. Je veux tout ce qui t'a rendu heureux et tout ce qui t'a fait du mal. Je veux la première fille que tu as connue. Je veux cette bicyclette toute neuve. Je veux cette raclée que ton père t'a donnée. Je veux ton premier appareil photo. Je veux les jambes de Betty. Je veux le ciel bleu semé d'étoiles. Je veux la mort de ta mère. Je veux ton sang ruisselant sur le pavé. Je veux la bouche de Mildred. Je veux la première photo que tu as vendue. Je veux les lumières de Chicago. Je veux le gin. Je veux les mains de Gwen. Je veux ton désir de moi. Je veux ta vie. Nourris-moi : je veux me repaître de toi. »

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : The girl with hungry eyes.



titres disponibles :

8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor
19 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
20 - GORDON R. DICKSON - Dorsai

titres à paraître :

21 - ROGER ZELAZNY - L'île des morts
22 - L. SPRAGUE DE CAMP - Zeï
23 - KEITH LAUMER - Les Mondes de l'Imperium
24 - GORDON R. DICKSON - Pour quelle guerre...
25 - H. BEAM PIPER - Kalvan d'Outre-temps
26 - JACK VANCE - La Planète géante

Pour commander les précédents titres
ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

galaxie/bis

bulletin d'abonnement :

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom..

prénom..

adresse..

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 37,50 F (Etranger : 40,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro ....

Je règle par (cocher la case correspondante)

☐ mandat-poste ☐ chèque bancaire joint ☐ virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

Pour la Suisse : FS 31,40 M. Vuilleumier, 56 bd de St-Georges GENEVE - C.C.P. 12.6112.

Pour la Belgique : FB 362 M. Duchâteau, 196 Av. de Messidor BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41.

galaxie/bis

bon de commande

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom..

prénom..

adresse..

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ **8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3**
☐ **9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga**
☐ **10 — PHILIP JOSE FARMER - Le faiseur d'univers**
☐ **11 — PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure**
☐ **12 — JACK VANCE - La machine à tuer**
☐ **13 — HENRY KUTTNER - Les mutants**
☐ **14 — JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga**
☐ **15 — PHILIP JOSE FARMER : Les portes de la création**
☐ **16 — WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres**
☐ **17 — PHILIP JOSE FARMER : Cosmos privé**
☐ **18 — SARBAN - Le son du cor**
☐ **19 — EDMOND HAMILTON : La vallée magique**
☐ **20 — GORDON R. DIKSON - Dorsai**

Chaque volume : 7 F. (Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

RICHARD

MATHESON

La voix du sang

Après le vampire psychique de Fritz Leiber, c'est un autre type de vampire que Richard Matheson nous convie à rencontrer, dans cette histoire qui remonte à la première année de sa carrière. A ce sujet, on peut s'interroger sur les intentions de Matheson et les motivations qui l'ont poussé à écrire une telle nouvelle. A-t-il voulu écrire une histoire de psychologie morbide dans une veine qu'il affectionne, en nous montrant les ravages exercés par une obsession pathologique dans l'imagination détraquée d'un enfant ? A-t-il voulu au contraire élaborer un discret canular, en démystifiant sur un ton pince-sans-rire le thème du vampirisme ? De même la fin de son récit peut s'interpréter de deux manières : a-t-elle lieu réellement ou ne se produit-elle que dans le cerveau enfiévré de l'enfant ? A chaque lecteur, selon sa propre inclination, d'en décider.

A. D.

Les habitants du pâté de maisons déclarèrent catégoriquement que Jules était fou le jour où ils entendirent parler de sa rédaction.

Depuis longtemps déjà, ils avaient des soupçons à cet égard.

Le regard fixe et inexpressif de Jules faisait frissonner les gens. Sa voix rauque et gutturale formait un étrange contraste avec son corps frêle. La pâleur de sa peau, qui semblait pendre mollement autour de sa chair, inspirait aux enfants une vive répugnance.

Jules détestait la lumière du soleil, et ses idées paraissaient un peu déplacées à ceux qui l'entouraient.

Jules voulait être vampire.

La rumeur publique affirmait qu'il était né par une nuit de tempête, alors que des vents violents déracinaient les arbres. On disait qu'à sa naissance il avait déjà trois dents. On disait aussi qu'il s'en servait pour s'accrocher au sein de sa mère et en tirer du sang en même temps que du lait.

On disait qu'il ricanait et glapissait dans son berceau quand tombait la nuit. On disait qu'il savait marcher à deux mois. On disait qu'il aimait à s'asseoir pour contempler fixement la lune quand elle brillait.

Telles étaient les choses qu'on disait de lui.

Ses parents ne cessaient de se faire du souci à son sujet. Jules était fils unique, et ils avaient vite remarqué ce qui n'allait pas chez lui.

Ils l'avaient cru aveugle jusqu'au jour où le médecin leur avait dit que l'enfant avait simplement le regard vide. Le médecin avait ajouté qu'avec sa grosse tête, Jules pouvait aussi bien être un génie qu'un idiot. Il s'avéra que Jules était idiot.

Jusqu'à l'âge de cinq ans, il ne prononça pas un seul mot. Puis, un soir, en s'asseyant à table pour dîner, il dit : « Mort. »

Partagés tout d'abord entre la joie et le dégoût, ses parents finirent par éprouver un sentiment intermédiaire. Ils se rassurèrent en pensant que Jules ne pouvait pas avoir compris ce que ce mot signifiait.

Mais Jules l'avait parfaitement compris.

A partir de ce jour-là, il se constitua un vocabulaire si riche que tous ceux qui le connaissaient en furent stupéfaits. Non seulement il apprit tous les mots qu'il entendait, de même que ceux qui étaient inscrits sur les affiches, dans les revues ou dans les livres, mais il fabriqua ses propres mots.

Nuicaresse, par exemple, ou *moramour*. C'étaient, en fait, plusieurs mots mêlés. Ils signifiaient des choses que Jules ressentait et ne pouvait exprimer en d'autres termes.

Souvent, il venait s'asseoir sous la véranda pendant que les autres enfants jouaient à la marelle ou à d'autres jeux, et il restait là, le regard fixé sur le trottoir, à inventer des mots.

Jusqu'à l'âge de douze ans, Jules ne créa pas trop d'ennuis à sa famille.

On le trouva bien, un jour, occupé à déshabiller Olive Jones dans une ruelle, et une autre fois il fut surpris sur son lit en train de disséquer un petit chat.

Mais, avec le temps, ces petits scandales furent oubliés.

D'une façon générale, on peut dire que, pendant toute son enfance, Jules se contenta d'inspirer à ceux qui l'approchaient du dégoût.

Il allait à l'école mais n'étudiait jamais, de sorte qu'il dut refaire plusieurs fois les mêmes classes. Les instituteurs ne le connaissaient que par son prénom. Dans certaines matières — comme la lecture et l'écriture — il se montrait presque brillant.

Dans d'autres, par contre, il était absolument nul.

Un certain samedi, alors qu'il avait douze ans, Jules alla au cinéma voir *Dracula*.

Le film terminé, lorsqu'il se remit en rang avec les autres enfants, il avait le cœur battant et les nerfs en boule.

Il rentra chez lui et s'enferma dans la salle de bains pendant deux heures.

Ses parents frappèrent à la porte, le menacèrent, mais il refusa de sortir.

Enfin, quand l'heure du dîner fut venue, il rouvrit la porte et alla s'asseoir à table. Il portait un pansement au pouce et son visage arborait une expression d'extrême satisfaction.

Le lendemain matin, il se rendit à la bibliothèque. Mais c'était un dimanche. Il resta assis sur les marches toute la journée pour attendre l'ouverture et dut finalement rentrer bredouille.

Le jour suivant, au lieu d'aller à l'école, il y retourna.

Il découvrit *Dracula* sur l'une des étagères, mais il ne pouvait emprunter ce livre, car seuls les titulaires d'une carte étaient autorisés à emporter de la lecture et, pour obtenir cette carte, il lui aurait fallu se présenter à la bibliothécaire accompagné de son père ou de sa mère.

Il glissa donc le livre sous sa veste en quittant la bibliothèque, et jamais il ne le rapporta.

Il alla s'asseoir dans le parc et lut le livre d'un bout à l'autre. Il faisait tout à fait nuit lorsqu'il arriva à la fin.

Mais il recommença par le début et lut, en courant d'un réverbère à l'autre pendant tout le trajet de retour.

Il n'entendit pas un mot de la semonce que ses parents lui adressèrent pour avoir manqué le repas de midi et le dîner. Il mangea sans prononcer une parole, puis alla lire dans sa chambre. Ses parents lui demandèrent d'où lui venait ce livre, et il répondit qu'il l'avait trouvé.

Les jours passèrent, et Jules continua à lire et à relire le livre. Jamais, pendant tout ce temps, il n'alla à l'école.

Lorsqu'enfin il s'assoupissait, le soir très tard, sa mère emportait le livre au salon pour le montrer à son mari.

C'est ainsi qu'ils remarquèrent, un soir, que Jules avait souligné d'un trait de crayon tremblant certains passages du livre.

Par exemple : « *Ses lèvres étaient écarlates de sang frais dont un petit filet, coulant le long de son menton, souillait la blancheur de son linceul de batiste.* »

Ou encore : « *Quand le sang commença à jaillir, il prit mes mains dans l'une des siennes, en les tenant bien serrées, puis, de son autre main, il me saisit par le cou et pressa mes lèvres contre la blessure...* »

Après avoir lu ces lignes, la mère de Jules jeta le livre dans le vide-ordures.

Le lendemain matin, en constatant que son livre n'était plus auprès de lui, Jules se mit à hurler et tordit le bras de sa mère jusqu'à ce que celle-ci lui dise ce qu'elle en avait fait.

Alors, il descendit à la cave et fouilla dans le monceau d'ordures jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvé.

Les mains et les poignets tachés de marc de café et de jaune d'œuf, il alla s'asseoir dans le parc pour reprendre sa lecture.

Pendant un mois entier, il lut le livre avec avidité. Puis, lorsqu'il le connut par cœur, il le jeta et ne fit plus qu'y penser.

Des avertissements parvenaient chaque jour de l'école. La mère de Jules le gronda vertement pour ses absences répétées, et il décida de retourner en classe pendant quelque temps.

Il désirait faire une rédaction.

Il l'écrivit un jour pendant l'heure de cours réservée à cet effet. Quand tous les élèves eurent fini leur devoir, la maîtresse de-

manda si l'un d'entre eux voulait lire sa rédaction à ses camarades.
Jules leva la main.

La maîtresse en fut surprise, mais elle tenait à se montrer charitable envers lui et à l'encourager. Aussi, redressant le menton, lui dit-elle gentiment : « C'est très bien. Ecoutez attentivement, mes enfants, » ajouta-t-elle. « Jules va nous lire sa rédaction. »

Jules se leva. Il était très excité et sa feuille de papier tremblait dans sa main. Il commença : « L'ambition de ma vie, par... »

— « Viens te placer en face de tes camarades, mon petit Jules, » dit la maîtresse.

Jules obéit. La maîtresse lui adressa un sourire affectueux et il reprit : « L'ambition de ma vie, par Jules Dracula. »

Le sourire s'atténua.

« Quand je serai grand, » poursuivit Jules, « je veux devenir un vampire. »

Le sourire s'effaça tout à fait et les lèvres de la maîtresse se crispèrent. Ses yeux parurent sortir de leurs orbites.

« Je veux, » reprit Jules, « vivre éternellement, prendre ma revanche et rendre toutes les filles vampires. Je veux sentir l'odeur de la mort. »

— « Jules ! »

— « Je veux avoir une haleine fétide, qui empeste la moisissure, la fosse et le cercueil. »

La maîtresse frissonna et se tordit nerveusement les mains sur son buvard. Ne pouvant en croire ses oreilles, elle regarda les enfants qui écoutaient, bouche bée. Quelques-uns des garçons ricanaient, mais pas les filles.

« Je veux être tout froid, avoir une chair putréfiée et sentir couler dans mes veines le sang volé aux autres, » continua Jules.

— « Cela suf... » commença la maîtresse. Elle dut tousser pour éclaircir sa voix devenue rauque, et acheva : « Cela suffit, Jules ! »

Mais Jules reprit plus fort, avec désespoir : « Je veux que mes terribles dents blanches s'enfoncent dans le cou de mes victimes. Je veux qu'elles... »

— « Jules ! Retourne immédiatement à ta place ! »

— « Je veux que mes dents glissent comme des lames de rasoir dans la chair et dans les veines, » continua Jules d'un ton féroce.

La maîtresse se leva d'un bond. La plupart des enfants frissonnaient de terreur. Aucun d'eux ne riait plus.

« Je veux ensuite retirer mes dents de la chair, laisser le sang

couler dans ma bouche, descendre, tout chaud, le long de mon gosier et... »

La maîtresse le saisit par le bras. Jules se dégagea, courut se réfugier dans un coin de la classe et, abrité derrière un tabouret, hurla : « ... sortir ma langue et faire courir mes lèvres sur la gorge de mes victimes ! Je veux boire le sang des filles ! »

La maîtresse se jeta sur lui et parvint à le tirer hors de son abri. Il lui égratigna les mains et les bras avec ses ongles et, tandis qu'elle l'entraînait à grand-peine vers le bureau du directeur, il continua à hurler : « Voilà mon ambition ! Voilà mon ambition ! *Voilà l'ambition de ma vie* ! »

On enferma Jules dans sa chambre pendant que la maîtresse et le directeur s'entretenaient avec ses parents. Ils parlaient d'une voix sépulcrale en reconstituant la scène.

Dans tout le pâté de maisons, les parents des autres enfants en discutaient. Tout d'abord, la plupart d'entre eux s'étaient refusés à croire à cette histoire. Ils pensaient que leurs enfants l'avaient inventée.

Puis ils s'étaient dit que, pour être capables d'inventer des choses pareilles, ces enfants qu'ils avaient élevés devaient être abominables.

Alors ils avaient cru à la véracité de l'histoire.

Par la suite, chacun considéra Jules comme un vautour. Les gens évitaient soigneusement de le regarder ou de le toucher. S'il s'approchait, les parents entraînaient vivement leurs enfants de l'autre côté de la rue. On murmurait des tas de choses à son sujet.

Les bulletins d'absence affluèrent de nouveau chez les parents de Jules.

Celui-ci déclara à sa mère qu'il ne retournerait plus à l'école. Rien ne put le faire changer d'avis. Jamais il n'y revint.

Quand un policier chargé de rechercher les enfants qui faisaient l'école buissonnière se présentait à l'appartement, Jules s'enfuyait sur les toits jusqu'à ce qu'il soit parti.

Une année s'écoula.

Jules errait dans les rues en quête de quelque chose — il ne savait quoi. Il cherchait dans les ruelles. Il cherchait dans les boîtes à ordures. Il cherchait dans les terrains vagues. Il cherchait à l'est, à l'ouest, au centre...

Mais il ne trouvait pas ce qu'il cherchait.

Il dormait peu. Il ne parlait jamais. Il tenait constamment les yeux fixés à terre. Il oublia les mots qu'il avait inventés.

Et puis...

Un jour, en se promenant dans le parc, Jules alla jusqu'au jardin zoologique.

Lorsqu'il vit l'énorme chauve-souris-vampire, un courant électrique parut le traverser.

Ses yeux s'agrandirent. Un large et sinistre sourire découvrit ses dents blanchâtres.

A partir de ce moment, Jules retourna chaque jour au jardin zoologique pour rendre visite au vampire. Il s'adressait à lui en l'appelant Comte. Et, au fond de lui-même, il était convaincu de se trouver en présence d'un homme changé en bête.

Un nouveau désir de s'instruire s'empara de lui.

Il vola à la bibliothèque un autre livre qui, celui-là, traitait de la vie des bêtes sauvages.

Il chercha la page concernant la chauve-souris-vampire, l'arracha et jeta le livre.

Puis il apprit par cœur le passage qu'il avait conservé.

Ainsi, il sut de quelle manière le vampire s'y prenait pour faire sa blessure. Il apprit que le vampire lapait le sang comme un petit chat boit du lait, qu'il marchait sur ses ailes repliées et sur ses pattes de derrière comme une araignée noire et velue, qu'il n'absorbait d'autre nourriture que du sang.

Les mois se succédaient, et Jules continuait à aller rendre visite au vampire et à lui parler. C'était là sa seule consolation dans la vie, et le symbole de rêves devenus réalité.

Un jour, Jules remarqua qu'un morceau du grillage qui recouvrait la cage s'était détaché.

Il jeta un coup d'œil autour de lui. Personne ne l'observait. Le temps était menaçant et il n'y avait pas grand-monde dans le jardin.

Jules tira sur le grillage.

Celui-ci se déplaça légèrement.

A ce moment, il vit un homme sortir du pavillon des singes. Vivement, il retira sa main et s'éloigna, en sifflotant un petit air qu'il venait de composer.

Tard dans la nuit, alors qu'on le croyait endormi, il se levait et passait sur la pointe des pieds devant la chambre de ses parents. Il écoutait ronfler son père et sa mère. Alors il se hâtait de mettre ses souliers et courait au jardin zoologique.

Lorsque le gardien n'était pas en vue, il tirait sur le grillage.

Et il continuait à tirer, par petites secousses, pour le détacher.

Quand l'heure était venue de rentrer chez lui, il repoussait le grillage. Ainsi, personne ne pouvait se rendre compte du travail qu'il avait fait.

Pendant toute la journée, Jules restait debout devant la cage à regarder le Comte, en riant sous cape et en lui affirmant qu'il serait bientôt libre.

Il racontait au Comte tout ce qu'il savait. Il lui expliquait qu'il allait s'entraîner à descendre le long des murs la tête la première.

Il disait au Comte de ne pas s'inquiéter car, bientôt, il recouvrerait sa liberté. Alors, tous deux iraient se promener ensemble et boire le sang des filles.

Une nuit, Jules parvint à arracher le grillage et à se glisser derrière pour pénétrer dans la cage.

Il faisait très sombre.

Jules se traîna sur les genoux jusqu'à la cabane en bois, l'oreille tendue car il craignait d'entendre le Comte pousser de petits cris de frayeur.

Il passa son bras dans l'ouverture de la porte, en continuant à murmurer des paroles de réconfort.

Il sursauta en se sentant piquer au doigt comme par une aiguille.

Le visage rayonnant d'une joie intense, Jules attira à lui la chauve-souris velue qui voltigeait au-dessus de sa tête.

Il sortit de la cage en la tenant dans ses bras, traversa de toute la vitesse de ses jambes le jardin zoologique et le parc, et poursuivit sa course à travers les rues silencieuses.

Le jour était déjà levé. Une pâle lueur teintait le ciel sombre. Jules ne pouvait pas rentrer chez lui : il lui fallait trouver un coin où se réfugier.

Il s'engagea dans une ruelle, escalada une clôture, tenant toujour bien serrée contre lui la chauve-souris qui lapait le sang dégouttant de son doigt.

Il traversa une cour et pénétra dans une baraque abandonnée.

A l'intérieur, il faisait noir et humide. La baraque était pleine de moellons, de vieilles boîtes de conserve vides, de carton mouillé et d'excréments.

Jules s'assura qu'il n'y avait pas d'ouverture par laquelle la chauve-souris pût s'échapper.

Puis il ferma soigneusement la porte et inséra un petit morceau de bois dans la serrure.

Il sentait son cœur battre très fort et ses membres trembler. Il lâcha la chauve-souris qui s'envola dans un coin sombre et s'accrocha au mur de bois.

Fiévreusement, Jules déchira sa chemise. Ses lèvres se crispaient en un sourire insensé.

Il fouilla dans la poche de son pantalon et en tira un petit canif qu'il avait dérobé à sa mère.

Il l'ouvrit et passa son doigt sur la lame. Celle-ci pénétra dans la chair.

D'une main tremblante, il la porta à sa gorge et se fit une entaille. Le sang gicla entre ses doigts.

— « Comte ! Comte ! » cria-t-il dans un élan de joie sauvage. « Viens boire mon sang ! Viens me boire ! Viens me boire ! »

Il trébucha sur les boîtes de conserve, faillit perdre l'équilibre et se mit à tâtonner de la main pour attraper la chauve-souris. Celle-ci se détacha du mur, plana un moment au-dessus de sa tête et alla s'accrocher de l'autre côté.

Des larmes se mirent à couler sur les joues de Jules.

Il grinça des dents. Le sang ruisselait sur ses épaules et sur sa poitrine étroite.

Son corps frêle tremblait de fièvre. Il recula en chancelant dans la direction du mur auquel s'était accrochée la chauve-souris. Il tomba, et le rebord tranchant d'une boîte de conserve lui écorcha le flanc.

Il tendit ses deux mains qui s'agrippèrent au vampire. Il plaça celui-ci contre sa gorge et se laissa retomber en arrière sur la terre froide et mouillée, en poussant un soupir.

Puis il se mit à gémir en serrant sa poitrine entre ses mains. Son estomac se souleva. L'énorme chauve-souris noire lapait silencieusement son sang.

Jules sentit la vie s'écouler de lui.

Il pensa à toutes les années passées. A son attente. A ses parents. A l'école. A Dracula. A ses rêves. A tout ce qu'il avait enduré pour cela : pour cette gloire soudaine.

Ses yeux papillotèrent, puis s'ouvrirent tout grands.

L'intérieur de la baraque emplie d'une odeur nauséabonde se mit à tourner autour de lui.

Jules avait de la peine à respirer. Il ouvrit la bouche pour

absorber l'air. Il l'avala. L'air fétide le fit tousser. Son petit corps maigre roula de part et d'autre sur le sol glacé.

Une brume enveloppa son cerveau comme un voile.

Puis, brusquement, une terrible clarté se fit dans son esprit.

Il éprouva une vive douleur au côté, à l'endroit où il s'était blessé en tombant.

Il se rendit compte qu'il était étendu à demi nu sur un tas d'ordures, tandis qu'un vampire buvait son sang.

Avec un cri étranglé, il étendit la main et arracha de sa gorge la chauve-souris velue. Elle s'éloigna de lui en voltigeant, mais revint bientôt lui éventer le visage de ses ailes.

Jules se mit debout en titubant.

Il tâtonna de la main pour chercher la porte. Il y voyait à peine. Il tentait d'empêcher le sang de couler de sa gorge.

Enfin il parvint à ouvrir la porte.

Il trébucha dans la cour sombre et tomba dans l'herbe, la face contre terre.

Il voulut appeler au secours.

Mais aucun autre son qu'un balbutiement, un simulacre de mots, ne sortit de ses lèvres.

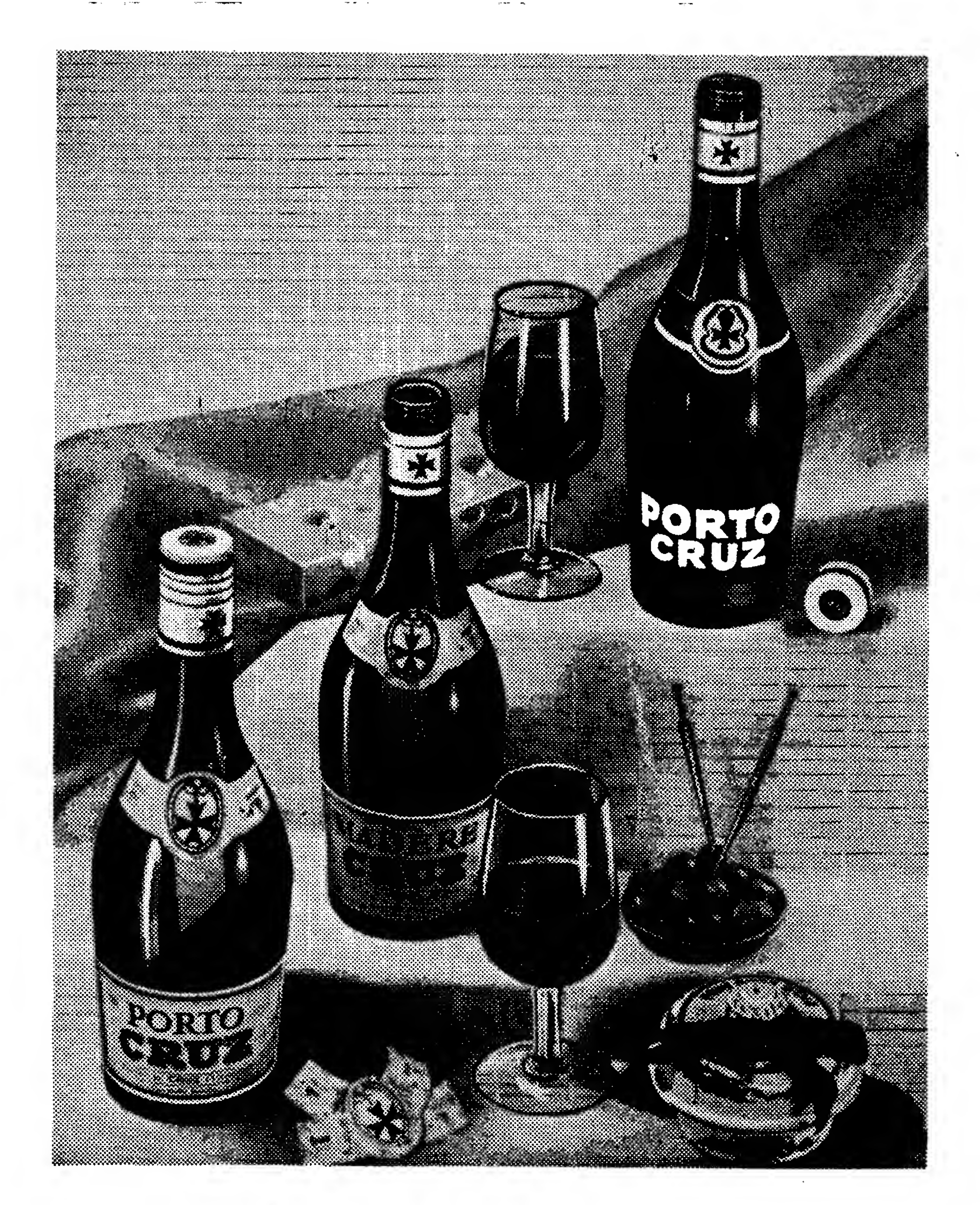
Il entendit au-dessus de lui un frémissement d'ailes.

Puis soudain ce bruit cessa.

Des mains robustes le soulevèrent avec délicatesse. Le regard mourant de Jules se posa sur un grand homme noir dont les yeux étincelaient comme des rubis.

L'homme dit : « Mon fils. »

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : Blood son.



'ORTO CRUZ-MADÈRE-TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !

THOMAS M.

DISCH

Début avril ou fin mars

Thomas M. Disch, dont le C.L.A. a publié récemment deux romans : Génocides *et* Camp de concentration, *poursuit à contre-courant des modes une carrière de plus en plus en marge, qui l'amène souvent à s'éloigner des rivages bien connus de la SF pour en aborder d'autres, issus de son exigence intérieure. Dans ses textes les plus récents, Disch, à l'instar du Ballard dernière manière, renonce à la construction et à l'intrigue traditionnelle pour suggérer, par un tissu de sous-entendus, une série d'images qui sont comme l'ossature d'une histoire encore en gestation. Il s'agit en l'occurrence de donner le libre choix au lecteur d'interpréter, à sa manière, le texte qui lui est proposé, en appliquant aux données qui lui sont fournies la grille de décryptage qui lui convient. Dans cette optique, l'histoire qui suit peut être considérée, un peu à la façon du* Marienbad *de Resnais et Robbe-Grillet, comme une évocation des incertitudes de la réalité et des pièges de la mémoire. Dans une perspective plus résolument SF, on peut y voir le cas d'un homme chevauchant à son insu plusieurs univers parallèles, à l'intérieur d'un piège temporel de forme circulaire. A moins qu'il ne s'agisse plus simplement d'une allégorie sur l'enlisement de l'individu dans la vie quotidienne, sur sa dépersonnalisation au sein d'un environnement stéréotypé où, au fil des jours, s'émousse la conscience de soi. Mais le but de l'histoire est de suggérer et non de signifier, et Disch lui-même refuserait toute interprétation trop dogmatique.*

A. D.

UNE tasse de café banale. L'anse qui prétendait être gracieuse n'était que trop petite pour être pratique. Un beignet fade et mou répandait du sucre en poudre sur ses doigts. Il voyait à la surface sombre du café les reflets fluorescents d'une petite tache huileuse qui flottait en tremblotant. En se levant de table, il embrasserait sa femme. Le nom de sa femme était Alice. Ou Bernice. Elle était assise en face de lui, une tasse de café au lait à la main. Son café à lui était noir. C'était du Yuban.

Elle s'appelait Bernice. Pas Alice.

Il se leva de table et embrassa sa femme.

— « Passe une bonne journée, » dit Bernice. Elle portait une robe d'intérieur en coton bleu imprimé de fleurs roses et jaunes, et les rideaux de la cuisine représentaient diverses sortes de fruits et de légumes : pommes, bananes, ananas, tomates, céleris, courgettes.

Le placard renfermait un pardessus noir et un chapeau gris. Il les mit et se regarda dans la glace. Son nom était Mr. Brice. Il n'y avait dans son visage rien de mémorable ni de particulier.

Sa montre et la pendule s'accordaient à indiquer huit heures dix. La pendule avait la forme d'une petite maison et il y avait douze petits personnages à l'intérieur, un pour chaque heure. Elle avait été fabriquée en Allemagne, en Forêt Noire. A neuf heures il serait assis à son bureau, prêt à entamer le travail de la journée.

Tout en allant vers sa voiture, il se demanda si une montre serait un cadeau convenable pour l'anniversaire de sa femme. Il voulait quelque chose de distinctif, quelque chose qui serait pour elle une surprise. Sa voiture était une Dodge Coronet 500 modèle 1968, ou une Oldsmobile Toronado, avec des sièges baquet. Selon son habitude, il attacha la ceinture de sécurité par-dessus son épaule et sous son bras avant de mettre le moteur en marche. Il roula jusqu'à l'extrémité de Muskegan Avenue, en prenant soin d'éviter le nouveau nid de poule, puis tourna à gauche dans Purdue Avenue avant de déboucher, au bout de quelques blocks, dans Maine Boulevard. Pour une raison inconnue, l'enseigne au néon du bowling à l'angle de Maine Boulevard et de Purdue Avenue était toujours allumée. Il y venait souvent le jeudi soir avec des amis. C'était aujourd'hui jeudi. Peut-être s'y rendrait-il ce soir. C'était dans l'ordre des possibilités.

Son nom de famille était Brian, et non pas Brice. Lawrence Brian. D'habitude les gens l'appelaient Larry. C'est ainsi que le

nommaient ses amis. Et le nom de sa femme était Bernice Brian. Ils avaient trois enfants ou quatre, et ils habitaient une maison de Muskegan Avenue.

Le brouillard qui s'étalait sur Maine Boulevard se transforma en pluie, et il mit en marche les essuie-glaces. Bien que ce fût seulement le début d'avril et qu'il y eût encore des monticules de neige sale le long des caniveaux, il faisait trop chaud ce matin pour mettre en route le chauffage.

Il alluma la radio et écouta des chansons variées.

A neuf heures il était assis à son bureau, prêt à entamer le travail de la journée. Miss Andrews, sa secrétaire, passa la tête au bord de la séparation de métal gris et de verre dépoli. « Je vous dérange ? » questionna-t-elle. Miss Andrews portait aujourd'hui une robe courte à rayures turquoise et violettes. Elle posa sur le dessus de verre de son bureau une grande tasse de carton vert. Son café.

Tous les matins à la même heure Miss Andrews lui apportait une tasse de café qu'elle posait sur son bureau.

— « Pas de courrier ? » demanda-t-il.

— « Pas encore. » Son sourire exprimait l'espoir qu'il pourrait y avoir du courrier plus tard. En dépit de son nez, il trouvait Miss Andrews relativement séduisante.

— « Il n'y en aura peut-être pas du tout aujourd'hui, » déclara-t-il.

Elle fronça les sourcils. « Quelquefois, vous savez, il n'arrive qu'à onze heures. »

Il fouilla dans sa poche et en sortit une pièce de vingt-cinq *cents* pour payer son café. La pièce représentait le profil de George Washington. Le mot LIBERTÉ était en suspension au-dessus de la perruque de George Washington. Il mit la pièce sur le coin de son bureau, près d'un prisme triangulaire en bois sur lequel était fixée, à l'aide de deux vis, une plaque de plastique portant son nom gravé. Son nom, Mr. Ryan.

Miss Andrews se posta à la fenêtre, une main appuyée sur le climatiseur de couleur beige. « Quelle drôle de lumière aujourd'hui, » dit-elle.

Mr. Ryan tourna les yeux vers la fenêtre et regarda les nombreuses fenêtres de l'immeuble d'en face. Bien que la qualité de la lumière ne lui parût ni étrange ni remarquable, il répondit : « C'est une question de saison. C'est le début du printemps. »

— « Oh ! vous ! » Il était caractéristique de Miss Andrews de

feindre d'attacher une signification romantique à la plus anodine de ses remarques, mais malgré cette manie bizarre c'était une secrétaire au-dessus de la moyenne. Il était seulement dommage que son orthographe fût parfois fantaisiste.

Son café. Il but son café.

Ses rendez-vous. 31 mars. 10 heures du matin : *réunion de contrôle de nos rendements régionaux.* 13 heures : *Evergreen Grill, Andy B.*

L'après-midi était libre. S'il ne s'attardait pas trop à déjeuner, il aurait le temps de terminer son rapport sur la réunion de contrôle avant cinq heures. Peut-être même plus tôt.

Barnes, du service de coordination, lui téléphona pour discuter de la réunion qui allait avoir lieu. Barnes était un brave homme, mais Mr. Ryan n'était guère patient avec les gens de la coordination.

— « Oui, » dit-il. « Hmm, oui, je m'en souviens. » Tandis qu'il changeait le récepteur d'oreille, son regard fut attiré par une photo encadrée posée sur le bureau, juste devant le sous-main de cuir doré. La femme qui figurait sur la photo ressemblait à son épouse. Blonde. Robe turquoise. Visage comme un autre.

Elle s'appelait Bernice. Ou Alexandra. Elle s'appelait Alexandra. Tous deux, Ryan et cette femme, habitaient la même maison Muskegan Avenue. Ils avaient deux enfants, deux enfants ou trois, et ces enfants, par contraste avec les deux adultes, étaient encore petits. Il se pouvait qu'il y ait des photos d'eux ailleurs sur le bureau.

— « Et comment va Bernice ? » demandait Barnes.

— « Oh ! très bien. Tout à fait bien. »

— « Et vous ? »

— « Comme toujours. » Ses yeux allaient de la photo à la fenêtre, de la fenêtre à la séparation de verre dépoli. Il consulta sa montre. C'était presque l'heure de la réunion. Il se demanda s'il valait mieux descendre dans le hall par l'ascenseur ou par l'escalier.

Un peu plus tard, dans l'ascenseur, la sonorisation diffusait un air familier. Il essaya de se souvenir des paroles qui allaient avec.

Alexandra lui versa une seconde tasse de café puisé au percolateur électrique. Ryan buvait son café noir, sa femme préférait le sien avec de la crème et du sucre. Ou, s'il n'y avait pas de crème,

avec du lait. Les enfants étaient dans le living-room et regardaient un feuilleton comique à la télévision. Ryan leva sa tasse en tenant l'anse minuscule entre le pouce et l'index.

Les murs étaient couleur chamois, les tentures étaient en tissu écossais. En se mettant debout et en dressant le bras en l'air, Ryan aurait pu toucher le plafond chamois du bout des doigts.

— « Bonne journée ? » demanda sa femme.

— « Agitée. »

— « La réunion ? » demanda-t-elle avec sympathie, car elle témoignait un intérêt intelligent envers le travail de son mari.

— « Oui, ça n'en finissait pas. Le nouveau gars de la division centrale, Anderson, adore s'écouter parler. J'étais en retard pour déjeuner. »

— « Anderson, Anderson... Est-ce que je ne l'ai pas rencontré ? Quel est son prénom ? »

— « Bruce, si je me souviens bien. »

— « Bien sûr ! Il était au réveillon de Noël avec cette femme en robe turquoise. Tu crois que c'était sa femme ? »

— « Je suppose, oui. »

— « Tu veux une autre tasse de café ? »

— « Non merci. »

— « Et l'après-midi ? »

— « Barnes est venu dans mon bureau pour bavasser. Tiens, il a demandé de tes nouvelles. Je n'ai pas eu une heure de libre pour commencer mon rapport sur la réunion. »

— « Oh ! tu ne vas pas aller au bureau demain, n'est-ce pas ? Tu n'es tout de même pas forcé d'y passer tous tes samedis. Ça ne peut pas attendre lundi ? »

— « Je pensais essayer de boucler ça ce soir. Quand les enfants seront au lit. » Il reposa la tasse vide dans sa soucoupe bordée d'un filet doré. Alexandra reversa du café dans la tasse.

Il était huit heures, et une dame d'honneur, à moins que ce ne fût une princesse, sortit sur la plate-forme de la pendule allemande. Blonde, avec une longue robe turquoise. Elle portait à la main gauche un petit instrument que Ryan ne pouvait identifier.

C'était l'heure des nouvelles, et les enfants quittèrent le living-room au moment où Ryan et sa femme y entraient. Trois enfants. Les trois enfants se rendirent dans d'autres pièces de la maison en faisant du bruit.

La télévision montra à Ryan la nouvelle Dodge Coronet 500

modèle 1968. Une jolie jeune femme conduisait la Dodge Coronet 500 à travers une forêt de pins, pendant qu'un chœur de voix féminines entonnait une chanson appropriée. Puis le Président prit la parole pour prononcer une importante allocution. Puis un pont s'effondra en Virginie de l'Ouest. Puis le Président Papadopoulos assura à Ryan que le gouvernement de la Grèce était prêt à soutenir n'importe quel défi. Puis une bâtisse fut dévorée par les flammes près de Bong Son. Puis le présentateur parla de Wall Street où le niveau des échanges était resté pesant. Puis il y eut un court dessin animé en musique sur le café Yuban. Puis une jeune femme montra à Ryan et Alexandra un meilleur produit pour le nettoyage de leur carrelage de cuisine. Puis, du côté des informations pittoresques, un vieillard de 72 ans, Andrew Burns, habitant Fort Lauderdale en Floride, remporta un championnat national de bowling amateur. Puis douze clowns firent une collecte dans un auditorium de New York au bénéfice de l'enfance mentalement arriérée. Puis plusieurs jeunes femmes arborèrent des maillots de bain décorés de larges disques de plastique. Puis Boston l'emporta contre Philadelphie et Purdue écrasa Indiana State.

Il était huit heures dix minutes.

Bientôt ce serait le lendemain. Il était pris au piège dans cette séquence d'événements, et il ne pouvait pas se réveiller.

Traduit par Pierre Michel.
Titre original : The beginning of April or the end of March.

BON DE COMMANDE " F "

à adresser aux Editions OPTA — 24, rue de Mogador — Paris 9e
Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré

			FF	FB	FS
☐	12	LES ROIS DES ETOILES RETOUR AUX ETOILES par Edmond Hamilton	32	286	25
☐	13	LES AMANTS ETRANGERS L'UNIVERS A L'ENVERS par Philip José Farmer	32	286	25
☐	14	A LA POURSUITE DES SLANS LA FAUNE DE L'ESPACE par A.E. van Vogt	32	286	25
☐	HS2	DRACULA par Bram Stoker	42	375	32,60
☐	17	CRISTAL QUI SONGE LES PLUS QU'HUMAINS par Theodore Sturgeon	37	330	28,70
☐	18	RETOUR A L'AGE DE PIERRE TERRE D'EPOUVANTE par Edgar Rice Burroughs	33	295	25,50
☐	HS3	LA POUPEE SANGLANTE LA MACHINE A ASSASSINER par Gaston Leroux	37	330	28,70
☐	19	AU-DELA DU NEANT DESTINATION UNIVERS par A.E. van Vogt	34	304	26,40
☐	20	LES ENFANTS D'ICARE LA CITE ET LES ASTRES par Arthur C. Clarke	34	304	26,40
☐	HS4	ELRIC LE NECROMANCIEN par Michael Moorcock	41	366	31,80
☐	21	LE LIVRE DE MARS par Leigh Brackett	38	340	29,50
☐	22	AGENT DE L'EMPIRE TERRIEN par Poul Anderson	38	340	29,50
☐	23	LES CAVERNES D'ACIER FACE AUX FEUX DU SOLEIL par Isaac Asimov	38	340	29,50
☐	24	DOCTEUR BLOODMONEY LE MAITRE DU HAUT CHATEAU par Philip K. Dick	37	330	28,70
☐	25	CEUX DE NULLE PART LES ROBINSONS DU COSMOS par Francis Carsac	38	340	29,50
☐	HS5	LE CYCLE DES EPEES par Fritz Leiber	44	394	34,30
☐	26	L'HOMME DANS LE LABYRINTHE LES MASQUES DU TEMPS par Robert Silverberg	37	330	28,70
☐	27	GENOCIDES CAMP DE CONCENTRATION par Thomas M. Disch	38	340	29,50
☐	28	ROUTE DE LA GLOIRE par Robert Heinlein	36	321	27,90
☐	29	REVOLTE SUR LA LUNE par Robert Heinlein	39	348	30
☐	30	LES FURIES PAVANE par Keith Roberts	41	366	31,80
☐	31	LES LOUPS DES ETOILES par Edmond Hamilton	41	366	31,80
☐	HS6	LA MAISON AU BORD DU MONDE par William Hodgson	44	394	34,30

Franco de port. Supplément de 1 F 50 pour envoi recommandé.

NOM .... PRENOM ....

ADRESSE ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :
— chèque bancaire — mandat-poste — mandat-lettre
— virement-postal — C.C.P. Editions OPTA 31.529.23 La Source

(Rayer les mentions inutiles)
Pour la Belgique : M.Duchâteau - 196, Av. de Messidor - BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500.41
Pour la Suisse : M. Vuilleumier - 56, Bd de St-Georges - GENEVE - C.C.P. 12.6112

CHARLES W. RUNYON

Patrouille de cauchemar

HARUL s'est arrêté de pleurnicher pendant que je bouclais les sangles autour de lui dans la capsule capitonnée. Un instant, ses yeux ont perdu leur lueur de terreur, ses lèvres se sont resserrées. « Marsh, à quel moment est-ce que j'ai perdu les pédales ? Comment est-ce que je peux reprendre pied ? »

— « Ils te le diront à la base. Ne t'en fais pas, ils te remettront d'aplomb. » J'ai refermé le couvercle par-dessus la tête de mon ex-compagnon de bord. « Bonne chance, vieux frère. »

J'ai mis en place les verrouillages et j'ai regardé le liquide obturateur suinter et se durcir autour des joints. A travers le hublot je voyais les yeux de Harul rouler dans leurs orbites ; sa bouche s'est ouverte, si large que j'apercevais le tunnel humide et rose de sa gorge, mais le cylindre étanche étouffait son cri. J'ai pressé le bouton

qui libérait dans la capsule un gaz sédatif et j'ai observé son visage qui s'affaissait comme un ballon qui se dégonfle. J'ai mis en route le circuit d'hibernation, je suis sorti du sas et j'ai actionné le volant de fermeture.

J'ai appuyé sur la touche ÉJECTION et seule une discrète vibration m'a signalé le départ de la capsule. Dans les ténèbres de l'espace s'est élancée une flèche de feu, qui s'est bientôt changée en un simple point lumineux avant de disparaître.

J'étais seul, à six cents millions de kilomètres de la plus proche créature humaine faite de chair et de sang, pris au piège de mon insoutenable réalité. La femme était étendue sur un sofa de peluche verte ; elle était vêtue d'un déshabillé mauve. Les teintes vives de sa chair semblaient donner à l'intérieur de duroplast de mon vaisseau sentinelle la coloration grise et abstraite d'une photo en noir et blanc.

Elle a fermé les yeux, en tirant une bouffée de sa longue cigarette, et elle a exhalé entre ses lèvres orange un rond de fumée verte. « Alors, soldat ? Tu vas continuer à gâcher ta vie dans cette prison de fer-blanc pendant que sur Terre les civils profitent à ta place des bons boulots et des belles filles ? »

Je lui ai tourné le dos et j'ai composé le menu de mon dîner sur le cadran, en me meublant délibérément l'esprit de pensées de steak saignant, pommes sautées, sauce aux champignons et vin rouge. Tout ce que je mangeais était reconstitué à partir du même brouet gris dans le bac nutritif, mais l'aspect, le goût et l'odeur évoquaient les denrées authentiques. Pour moi tout au moins. J'étais dans le service depuis l'âge de douze ans, et j'avais oublié la saveur de la nourriture naturelle.

Elle regardait par-dessus mon épaule pendant que je versais de la pseudo-sauce sur mes pseudo-pommes sautées. Tout en percevant la subtile senteur de noisette de son parfum, j'ai commencé à me dire ce que j'avais déclaré à Harul quand elle avait fait pour la première fois son apparition dans notre vaisseau sentinelle, deux semaines auparavant :

« Elle n'est pas réelle. C'est une projection, un effet de la propagande des Fens, rien de plus. »

J'ai pris mon plateau et j'ai fait demi-tour. Elle se tenait debout entre moi et la table dépliée. Elle portait maintenant l'uniforme des hôtesses du club des officiers de la base centrale : minijupe bleue et corsage argenté, avec un décolleté plongeant jusqu'à la coupe rose ivoire de son nombril. Elle ressemblait à une fille à qui

j'avais essayé sans succès de donner rendez-vous au cours de ma dernière permission.

J'ai failli faire un détour pour l'éviter, mais l'image d'un lieutenant des forces spatiales, un mètre quatre-vingt-huit, deux fois décoré, cédant poliment la place à un fantôme dans la solitude d'un vaisseau sentinelle, cela manquait vraiment par trop de dignité. Après avoir repris ma respiration, j'ai donc marché vers elle, en soutenant le regard de ses grands yeux gris-vert. Elle paraissait se redresser en une posture de défi, et je me demandais quelle sensation j'éprouverais si je devais écraser du pied ces deux protubérances pneumatiques qu'elle arborait de façon si tentatrice sur sa poitrine. Ma tête était prise dans l'étau d'un combat subconscient. C'était ma volonté contre... quoi ? Je l'ignorais.

Quand j'ai été à deux pas d'elle, elle s'est mise à vaciller et à devenir transparente. J'avais l'impression que l'espace autour de moi était tiraillé dans toutes les directions. Brusquement l'univers entier s'est décalé imperceptiblement de droite à gauche, et la fille a disparu.

Tout en mangeant, j'ai réfléchi que j'étais en train de jouer à un jeu dangereux. Si elle avait refusé de bouger, j'aurais été forcé d'admettre la réalité objective de sa présence. Harul avait passé le point critique la nuit où je l'avais trouvé en train de caresser son oreiller en bramant le nom de sa femme. Elle avait été tuée trois ans auparavant au cours du raid des Fens sur Solem. Sa petite fille avait été capturée et placée dans un centre d'engraissement destiné aux Fens. Harul avait peut-être supporté la pensée de son enfant servie comme plat de résistance à un banquet dont les convives étaient des arthropodes à dix pattes, mais quand il l'avait vue monter sur ses genoux en lui demandant de la faire sauter...

« Moi non plus je ne pouvais pas supporter ça, » ai-je dit à haute voix, tout en regardant la tache noire sur la cloison, là où Harul avait essayé de dissiper à l'aide de son exploseur la vision qui le torturait. S'il avait eu le temps d'augmenter la portée du rayon émis par son arme, il aurait troué la paroi du vaisseau et causé notre mort à tous deux. A la suite de cet incident, j'avais largué dans le vide toutes les armes qui se trouvaient à bord. Les couteaux, les ciseaux et tous les autres instruments tranchants avaient suivi le même chemin quand Harul avait essayé de se couper la gorge avec un poignard. Le jour où il avait voulu se pendre avec les courroies de sa combinaison, j'avais décidé de ne plus

fermer l'œil tant que Harul ne serait pas entièrement sous sédatifs. Puis, la nuit dernière, je m'étais éveillé pour le trouver aux contrôles, en train d'orienter le vaisseau vers la Zone N. C'est une bande d'espace vide et de planètes mortes qui a dix années-lumière d'étendue et qui constitue un no man's land. Tous les astronefs qui pénètrent dans la zone reçoivent à peu près le traitement qui serait réservé à une souris essayant de s'introduire en tapinois dans une pièce remplie de chats affamés.

Je n'avais d'autre recours que de renvoyer Harul à la base. Mais je réalisais maintenant que le fait de m'occuper de lui m'avait aussi aidé à préserver ma santé mentale. J'ai rassemblé les assiettes et autres récipients pour les jeter dans le convertisseur, où ils seraient réduits à l'état d'atomes avant d'être reconstitués plus tard sous forme de nouvelles assiettes, de nourriture, de vêtements ou de tout autre assemblage de molécules prévu dans la programmation de mon bloc synthétiseur. J'ai réglé le cadran pour obtenir du café et une cigarette et me suis assis à la table en fumant, le regard fixé avec une irritation concentrée sur l'hémisphère de six mètres de rayon qui composait la totalité de mon univers habitable.

Aucune vision n'aurait pu être moins stimulante. Tous les instruments, les couchettes, le sanitaire, les appareils de communication, étaient incorporés dans les parois et dissimulés par des panneaux de duroplast. Ces panneaux, qui étaient luminescents, donnaient l'impression d'être enfermé à l'intérieur d'une membrane transparente entourée d'une vaste incandescence. Comme dans une prison, la lumière ne s'éteignait jamais. Les hublots, trous noirs percés dans la membrane, ne dissipaient en rien l'illusion croissante que j'avais d'être un embryon non couvé à l'intérieur d'un œuf gigantesque.

Subitement je l'ai vue assise en face de moi, le menton appuyé sur ses doigts entrelacés. « On ne pourrait pas avoir une bougie ? »

Entre nous deux est apparue une bougie qui projetait sa douce lueur sur son visage ravissant. Son nez petit et effilé faisait paraître ses yeux plus grands encore. J'ai remarqué ses incisives supérieures dont la forme avait une proéminence intéressante.

« Et de la musique ? »

A l'arrière-plan s'est élevé un fond sonore de violons. Elle s'est levée en se cambrant, en faisant onduler sur ses épaules la riche masse de ses cheveux d'acajou brillant. « Si nous dansions ? »

J'ai projeté ma tasse de café sur son visage souriant. Les contours de sa silhouette se sont dissipés comme une bulle de savon qui éclate, et la tasse qui continuait sa trajectoire en arc de cercle est allée heurter la paroi opposée, contre laquelle elle s'est fracassée. Tout en ramassant les miettes, je me demandais comment j'aurais réagi si la tasse avait rebondi contre son nez. Encore un autre de ces pièges mentaux que je me tendais à moi-même. Il était plus sage d'agir comme si je ne la remarquais pas.

Une minute plus tard elle s'est matérialisée sur ma couchette, allongée sur un plaid orange et pelotonnée contre un coussin jaune moutarde. Son corps entièrement nu était recouvert d'un hâle doré et la pointe de ses seins était couleur de chocolat au lait.

Je lui ai tourné le dos et j'ai commandé sur le cadran une autre tasse de café. J'avais simplement oublié de me munir auparavant d'une tasse. Le café brûlant m'a aspergé les doigts et j'ai sauté sur place, en crispant ma main contre mon estomac. La fille est apparue sur le siège de contrôle, vêtue d'un pantalon de voile transparent, avec un sourire d'amusement tranquille. « Tu sais, chéri, tu te seras rongé les ongles jusqu'au sang avant qu'ils envoient quelqu'un d'autre pour te relayer. »

J'ai cogité une réponse dédaigneuse tendant à démontrer qu'Egbert Yancy Marsh possédait des ressources mentales bien au-delà de sa faible compréhension, puis je me suis rendu compte qu'elle devait avoir raison. Je suis allé jusqu'au transmetteur et j'ai enfoncé la touche pour un message en priorité A-7, sans me dissimuler que j'encourais ainsi une réprimande. Les seuls messages pouvant bénéficier d'une priorité de classe A étaient ceux qui avaient trait à la mort imminente, à l'invasion ou à la capture d'un vaisseau des Fens.

Le signal indiquant que le circuit était libre s'est allumé, et j'ai composé sur le clavier le message suivant : *Je suis l'objet d'une hypno-attaque intensive et je demande à être immédiatement relevé.*

J'ai attendu une demi-heure, en fixant du regard l'écran de réception vide. Pendant ce temps-là je l'entendais aller et venir à l'intérieur du vaisseau, mais je me refusais à lever les yeux sur elle. Puis des lettres brillantes se mirent à palpiter sur l'écran : *Contactez le secrétariat médical, section psychiatrie, priorité P-2.*

J'ai pesté silencieusement contre le taux de priorité qui m'était accordé. Cela voulait dire que je devais me servir du transmetteur vocal subspatial, ce qui revenait à demander à quelqu'un, il y a

cinq cents ans, de recourir à la poste à cheval tout en ayant un téléphone sur son bureau.

J'ai saisi le micro et j'ai débité d'une traite : « Ici Marsh, sentinelle 235 297, A-47. A l'attention du secrétariat médical, section psychiatrie, au sujet d'une hypno-attaque intensive. »

Je me suis interrompu pour reprendre mon souffle, pendant que la machine bourdonnante attendait d'enregistrer les mots qui suivraient. Dès que tout le message serait sur bande, son contenu serait condensé sous l'effet de l'accélération en un seul *blip* suraigu qui serait transmis à la base. Il serait alors ralenti, retranscrit sur bande codée, contrôlé et expédié au service compétent. Là il échouerait d'un bureau sur un autre jusqu'à ce qu'il tombe entre les mains de quelqu'un qui ne pourrait plus le relayer plus loin. Le processus s'étalait parfois sur plusieurs jours.

Je me suis éclairci la voix. « Bon, qui que vous soyez, vous devez être un expert dans la question. Il a fallu que je renvoie mon compagnon de bord et j'ai besoin de quelqu'un d'autre. Je suis seul en bordure de la Zone N, et il y a ici une fille qui aimerait bien que je m'y précipite tout droit. » J'ai aperçu ses doigts aux longs ongles qui pianotaient sur le rebord du tableau de communications. « Elle ressemble à une hôtesse que j'ai rencontrée au club des officiers à la base. Je me demande si les Fens n'ont pas trouvé un moyen de projeter des images réelles dans nos vaisseaux. Si cette fille a été capturée, ça expliquerait la chose, comme pour mon compagnon de bord qui, lui, voyait sa femme et sa fillette. Elle s'appelle... »

Elle s'est penchée pour me murmurer à l'oreille : « Rose, mon chéri. Rose Marie, et je t'aime. » Elle ouvrait son corsage et glissait une main sous la bretelle de son soutien-gorge. J'ai fermé les yeux.

— « Elle s'appelle Rose Marie, et elle devient de plus en plus réelle d'heure en heure. Trouvez d'urgence une solution. Ici Marsh, matricule 235 297, terminé. »

J'ai pressé le bouton EXPÉDITION, puis je me suis rendu aux écrans de contrôle pour passer en revue chacun de mes quarante pièges. Leurs détecteurs balayaient quinze millions de kilomètres dans toutes les directions, trente fois par seconde. S'ils rencontraient quoi que ce soit, ils se bloquaient aussitôt en émettant un signal. Mais parfois les Fens brouillaient les circuits, aussi devais-je vérifier visuellement les pièges une fois par jour. Au-

jourd'hui ils étaient tous vides et chargés, et ils fonctionnaient parfaitement.

J'ai sorti l'échiquier et j'ai disposé les pièces pour m'attaquer à un problème. Une fine main blanche s'est glissée par-dessus mon épaule et a déplacé le fou blanc pour le poser sur la case à côté du cavalier noir. C'était exactement le coup que je projetais. Ma foi, pourquoi ne pas la laisser... ?

J'ai repris ma lucidité juste à temps et, d'un revers de main, j'ai envoyé toutes les pièces du jeu d'échecs par terre.

J'ai branché le projecteur de films et me suis installé pour assister à une aventure pastorale tournée sur ma planète natale, Zporan, avant qu'elle soit recouverte de béton pour servir de base de décollage à la troisième flotte d'invasion. J'ai regardé les petites silhouettes cabrioler sur l'écran miniature jusqu'au moment où l'héroïne était attrapée par un mava géant. Entre les anneaux reptiliens du monstre, j'apercevais un visage familier, encadré par une chevelure acajou. J'ai arrêté le projecteur et, après avoir avalé un somnifère, je me suis étendu sur ma couchette pour dormir.

Pendant mon sommeil, j'ai rêvé qu'elle venait me rejoindre. Je me suis éveillé avec le vague sentiment de honte et de joie secrète qui suit une nuit de débauche effrénée. Un long cheveu acajou reposait sur mon oreiller. J'ai allongé la main pour le toucher et il s'est évaporé — non sans que j'aie eu le temps d'éprouver la réalité de son contact.

Au moment du petit déjeuner, elle s'est assise en face de moi en lisant le journal pendant que j'avalais ma bouillie de céréales reconstituée. Je me sentais gêné de ne pas lui offrir de partager au moins mes toasts. J'essayais d'édifier un mur mental pour ne plus avoir conscience de sa présence, mais elle se rappelait à moi par les froissements du papier.

— « Cette guerre sera longue, » a-t-elle déclaré sur le ton de la conversation. « Imagine-moi dans trois mille autres vaisseaux sentinelles, sans parler des appareils des grandes flottes offensives. Tu crois qu'un homme peut combattre quand il y a une jolie fille qui n'arrête pas de surgir devant son pistolet ? »

A ce moment le récepteur a bourdonné. Je me suis précipité vers lui comme un homme sur le point de se noyer qui agrippe une corde de sauvetage, puis je suis resté à me pincer le lobe de l'oreille entre deux doigts pendant que la bande sortait du retar-

dateur. Je l'ai branchée sur le haut-parleur; et une voix grave et bien modulée s'est mise à parler, avec une fausse intonation de camaraderie qui me portait sur les nerfs :

— « Salut, Marsh, ici Basil Underhof, de la section psychiatrie. Désolé de vous apprendre qu'il s'écoulera un certain délai avant qu'on puisse vous envoyer un nouveau compagnon de bord. Tous les hommes disponibles ont été expédiés dans le secteur K pour contenir une attaque ennemie. Quant à cette nouvelle arme hypnotique dont vous parlez, elle augmente à un degré énorme votre pouvoir de suggestion, mais aucune image réelle n'est projetée. C'est votre propre imagination qui fournit l'image, ce sont vos pensées qui la nourrissent. Il arrive souvent qu'elle extériorise des fantasmes suicidaires. Ainsi le cas du capitaine Yakov qui s'est à moitié dévoré le poignet droit en ayant l'impression que son bras était un python qui menaçait de l'étrangler. Donc, estimez-vous heureux pour votre part d'avoir matérialisé une fille. Au fait, je suis allé la voir au club. Elle ne se souvient plus de vous mais elle vous envoie ses meilleures pensées. Je ne peux vous donner qu'un conseil : rappelez-vous que vous serez relayé dans six mois, gardez le moral et méfiez-vous de tout ce qui est inhabituel. Notre service de la recherche travaille à l'étude de cette arme ; quand on en saura davantage, on vous le fera savoir. Ici Underhof, matricule 47 692, terminé. »

La bande s'est arrêtée. La fille s'était appuyée contre une cloison en souriant. « Je me demande ce que ferait Underhof si tu rentrais à la base pour lancer une bombe sur la section psychiatrie. »

Exactement les pensées que j'entretenais ! J'ai décroché le micro et j'ai grommelé : « Ecoutez, Underhof, là où vous êtes, six mois ça ne paraît peut-être rien, mais je vous jure que, si je dois passer six jours de plus avec cette sorcière, je me déchiquette à coups de dents la veine jugulaire ! J'ai besoin d'aide, et vite. Comment puis-je me débarrasser d'elle ? »

Après avoir expédié ce message, j'ai revérifié mes pièges, espérant avoir attrapé quelque chose, un astronef des Fens camouflé en météorite, qui sait ? Mais les quarante écrans de contrôle continuaient d'être vides.

J'ai entrepris de rédiger un journal, en évoquant les jours heureux de ma jeunesse. Ça a marché pendant deux heures, jusqu'au moment où je l'ai vue qui se tenait debout au plafond. Ses cheveux

et sa jupe pendaient en direction de ses pieds, en un défi total aux lois de la gravité artificielle maintenue à bord du vaisseau.

— « Tu ne t'es jamais demandé, » a-t-elle dit, « si ce n'était pas *toi* l'illusion, et moi la réalité ? »

J'ai réfléchi à sa question une demi-minute avant de me rendre compte que je frôlais la folie. J'ai pris une double dose de somnifère et suis allé me coucher. Elle m'a réveillé pour me demander un verre d'eau, et c'est seulement quand j'ai été devant le robinet que j'ai réalisé que c'était moi qui avais soif. J'ai bu le contenu du verre et suis retourné sur ma couchette.

Le lendemain elle ne m'a pas adressé la parole, et j'avais les nerfs bandés comme des ressorts. Elle me lorgnait avec concupiscence quand j'allais aux toilettes, m'adressait une moue de commisération quand je me cognais le tibia quelque part, fronçait le nez en lisant ce que j'avais écrit dans mon journal.

La nuit suivante, je me suis éveillé en trouvant son corps aux formes lisses allongé près de moi. Je sentais la chaleur de sa chair, je respirais la douce odeur sucrée de sa sueur. Je me suis renfoncé dans mon rêve avec le souvenir d'avoir fait l'amour avec elle. Le désir m'habitait à nouveau, et je me suis dit que de toute façon la partie était finie, car si je pouvais sentir son contact et son odeur, qu'est-ce qui m'empêchait d'aller plus loin ?

Avec un grognement de désespoir, j'ai sauté hors de la couchette. J'ai passé les cinq heures qui ont suivi à faire des réussites, mais j'ai dû abandonner quand elle s'est mise à me retourner toutes mes cartes. Je suis revenu à mon journal et j'ai fini par m'endormir, la tête affalée sur les pages ouvertes.

Le lendemain et le surlendemain, elle n'a cessé d'occuper le premier plan de ma conscience. Elle avait développé une technique consistant à ignorer ma présence tout en manifestant la sienne d'une douzaine de façons subtiles. Elle doit bien avoir pris vingt fois une douche. Elle passait des heures devant une glace à arranger ses cheveux, en essayant diverses sortes de coiffures. Elle feuilletait les pages de mes livres en les lisant de la fin au début. Elle avait pris l'habitude de fredonner tout en scandant la mesure avec son pied, mais selon un rythme totalement différent.

J'ai fini par me retrouver assis devant les commandes, avec l'idée que ce serait d'une grande facilité de diriger le vaisseau vers la Zone N en appuyant sans arrêt sur la touche d'accélération. J'ai entendu derrière moi sa voix calme et raisonneuse : « Peut-être

que ce ne serait pas une si mauvaise idée après tout. J'ai entendu dire que les Fens offrent l'amnistie et une section planétaire à chaque combattant qui se rend. »

C'en était trop. Je me suis tourné vers elle en lui jetant un coussin à la tête. Puis j'ai arraché le bras de mon fauteuil et l'ai chargée, en m'en servant pour décrire des moulinets au-dessus de ma tête. Elle s'est réfugiée derrière un palmier en pot qui, Dieu sait pourquoi, avait trouvé place sur le vaisseau. Je l'ai renversé d'un coup de pied et je l'ai découverte qui glissait un œil vers moi tout en se cachant derrière une grosse brute en qui je reconnaissais le sergent instructeur qui m'avait fait pratiquer mon entraînement de base.

Ça y est, Marsh, cette fois tu perds les pédales pour de bon, me disait une voix intérieure. Et une autre voix rétorquait : *Et alors ?* J'ai plongé en plein milieu du sergent instructeur et je l'ai happée par les cheveux, mais ceux-ci ont commencé à se dissoudre comme de la fumée et elle a disparu. Je la voyais maintenant à l'extérieur du vaisseau derrière un hublot, les pouces dans les oreilles pour me faire les cornes. J'ai tapé à bras raccourcis contre la paroi du hublot, jusqu'à ce que le bras du fauteuil soit en morceaux, puis je me suis écroulé sur le pont en martelant ce dernier du poing jusqu'au moment où une crampe m'a paralysé les muscles.

Le bourdonnement du récepteur a préservé ma lucidité. Je me suis levé d'un bond et j'ai branché la communication.

— « Marsh, ici Underhof. Désolé de vous avoir fait attendre. J'ai passé la journée d'hier à emmener votre jeune hôtesse faire du ski. Mais passons aux choses sérieuses. Comment vous débarrasser de votre problème ? Voyons un peu. Supposons que vous coupiez court à la situation en tuant l'image hypnotique, je veux dire en vous arrangeant pour que la mort de la fille soit vraiment convaincante. J'ai entendu parler du cas d'un type qui avait essayé cette solution. Il y a eu quelques contrecoups désagréables, mais j'ai oublié lesquels. Bien sûr, il vous faudra vous persuader de son existence avant d'arriver à croire à sa mort. Et ensuite vous devrez continuer à penser que vous l'avez tuée, sinon elle se montrera de nouveau. Je ne suis pas sûr que ça marche, mais enfin ça vous occupera. Gardez le menton haut, tout le monde ici à la base travaille dur pour vous autres les fiers petits gars qui combattez. Ici Underhof, matricule 47 692, terminé. »

Croire en elle et en sa présence, était-ce possible ? Certaine-

ment, en ce qui concernait mes seuls sens. Une part de moi continuerait de douter de sa réalité, mais c'était celle qui doutait toujours de toute espèce de réalité, qui ricanait secrètement devant mes tentatives bruyantes pour affirmer ma propre existence.

Cette nuit elle me rendit visite dans ma couchette, vêtue d'une nuisette noire et transparente. Je la lui ai retirée doucement, je l'ai tordue en spirale jusqu'à en faire une corde et je la lui ai passée autour du cou. Ses yeux se sont révulsés, sa langue a jailli hors de la bouche. Elle a dit d'une voix étranglée : « Je suis réelle. Non, ne fais pas ça ! »

Une fois qu'elle a été morte, je l'ai démembrée à l'aide d'un couteau que j'avais oublié de jeter en même temps que les autres. Son sang avait inondé le pont. Mes semelles y adhéraient avec de petits bruits gluants tandis que je marchais de part et d'autre, en coupant les parties séparées de son corps en morceaux plus petits, puis ces derniers en morceaux encore plus petits. Pour finir j'ai enfourné toute cette boucherie dans le sas et j'ai tout précipité dans l'espace.

Ses restes ont flotté durant deux jours autour du vaisseau. De temps à autre un doigt ou un rein dérivait devant le hublot. Quand ce spectacle m'est devenu insupportable, j'ai déplacé le vaisseau. Je me souvenais des derniers mots pathétiques qu'elle avait prononcés, et je me disais : « Tu l'as tuée, Marsh. Elle cherchait seulement à te tenir compagnie, et toi tu l'as tuée, espèce de salaud. »

J'aurais voulu avoir gardé un souvenir, un lambeau de sa robe, une mèche de ses cheveux, un globe oculaire. J'étais comme un amant affligé qui guette le bruit des pas de l'aimée, se rappelle la fossette qui se creusait dans sa joue, et la façon dont elle ondulait des hanches en se brossant les dents. Je ne pouvais pas manger, je ne pouvais pas dormir. J'ai repensé au capitaine Yakov et j'ai essayé de mordre à travers l'artère de mon poignet, mais mes dents étaient affaiblies par trop d'années de nourriture reconstituée. Je me suis agrippé à un conduit au-dessus de moi et j'ai voulu me laisser tomber la tête la première. Je n'ai réussi qu'à rebondir dans la gravité d'un demi-G et j'ai attrapé un spasme musculaire dans la nuque qui m'a immobilisé pendant une heure. Je découvrais combien il est difficile de s'infliger des dommages volontaires dans un vaisseau capitonné en prévision des subits changements de trajectoire. Il n'y avait pas d'angles aigus ni d'appareils protubérants, tout était arrondi et élastique, même les

cadrans de contrôle étaient recouverts d'un plastique transparent qui s'effritait au lieu de voler en éclats. J'ai essayé de me coincer une arête de poisson en travers de la gorge, mais comme c'était du poisson reconstitué elle se dilua en bouillie.

Le plus sûr moyen d'en finir avec moi-même restait le plus simple. J'ai manœuvré les commandes pour diriger le vaisseau vers le néant mortel de la Zone N et j'ai gardé le doigt appuyé sur la touche d'accélération.

Ding ! Une cloche annonça l'arrivée d'une capsule.

Je l'ai regardée se réchauffer dans le sas, en se couvrant de cristaux étincelants à la suite de la condensation du gel spatial. Après avoir attendu un moment, je suis entré dans le sas. A travers le hublot j'ai vu le visage familier dans son auréole de cheveux acajou. Mon esprit s'est brisé en une multitude de fragments, chacun porteur de sa propre pensée incohérente :

Cette fois elle est réelle. Non, elle ne l'est pas, tu l'as créée avec ton esprit. *Espèce d'imbécile prétentieux, tu t'imagines peut-être que tu es capable de créer un cylindre de duroplast de deux mètres cinquante de haut, couvert d'une couche de gel craquelante et scintillante, avec le sceau officiel des forces spatiales sur son flanc ?* Pourquoi pas ? Ce n'est pas plus difficile que de croire à l'arrivée dans une capsule d'hibernation d'une hôtesse du club des officiers.

J'en étais arrivé au point où j'avais résolu de briser le hublot et de la renvoyer dans l'espace lorsque l'étiquette d'expédition a attiré mon regard :

CONTENU : UNE PERSONNE CONGELÉE
Rigomundo, R.M.
Matricule 124 921
Sexe féminin
Grade : caporal
Affectation : sentinelle A-47

J'ai ressenti une humble gratitude envers la bienveillante omniscience de l'administration spatiale. Si Underhof avait été présent, je l'aurais embrassé. J'ai appuyé sur le bouton de décongélation et j'ai attendu que le processus s'opère. Quand le délai fut achevé, je l'ai prise dans la capsule et je l'ai portée à l'intérieur du vaisseau. Je l'ai étendue sur ma couchette et j'ai savouré la réalité de sa

présence. Ses cheveux avaient des reflets dorés que je n'avais jamais remarqués auparavant.

Sa respiration s'accélérait à mesure qu'elle se rapprochait du seuil de la conscience. Pour qu'elle soit plus à l'aise, je lui ai retiré sa combinaison d'hibernation. Au-dessous, elle portait une tunique bleue qui s'arrêtait à mi-cuisses. Sur la manche gauche elle arborait ses galons et sur la droite l'emblème des forces spatiales : un soleil. Sur sa poche de poitrine droite était brodée l'inscription : COMPAGNE.

Elle ouvrait les yeux et me regardait. « Je me souviens, vous commandiez toujours une boisson bizarre. »

J'ai souri. « Du gatroxip. C'est la bière qu'on boit sur ma planète natale. »

— « Vous m'aviez demandé de venir faire du vol à voile avec vous. »

— « Et vous m'aviez répondu en me citant le règlement contre la fraternisation. »

— « Article XR-428-22-6389. » Elle a souri à son tour. Les fossettes de ses joues étaient plus accusées que je ne m'en souvenais.

J'ai décidé qu'une tasse de café faciliterait nos relations. En ouvrant le panneau du distributeur alimentaire, je lui ai dit : « Je suppose que cette mention que vous portez à la poitrine est la réponse de nos services d'action psychologique à la guerre hypnotique. »

— « Lieutenant, vous avez devant vous un membre du premier contingent du Corps des Compagnes Spatiales. » Elle s'est levée et m'a rejoint. « Laissez, c'est à moi de vous servir. » Elle m'a pris les tasses des mains et les a placées sous le débiteur. « Vous prenez de la crème, du sucre ? »

— « Ni l'un ni l'autre. » Je l'ai regardée avec satisfaction porter les tasses sur la table. Elle était agréablement timide et embarrassée ; ce n'était pas une de ces femmes fortes et sûres d'elles devant lesquelles un homme se fait l'effet d'un gorille arriéré.

Elle s'est assise en face de moi en ramenant ses cheveux derrière ses épaules d'un geste de la main. « Il faudra aussi que je sache comment vous aimez vos œufs, si vous voulez vos chemises empesées ou non, des choses de ce genre. Mais nous avons le temps. Je resterai votre compagne jusqu'à la fin de votre poste. »

J'avais envie de sauter et de danser, mais je me forçais à parler d'un ton modéré. « Et cette ségrégation des sexes telle qu'elle est définie par l'article XR-428-22-6389 ? »

En prononçant ces mots, je n'avais pu m'empêcher de lui décocher un sourire si égrillard qu'une roseur monta du col de sa tunique et empourpra son visage entier. Elle sortit de sa poche un papier qu'elle déplia et me tendit, les lèvres un peu pincées. « J'espère que ça ne gâchera pas votre plaisir. »

Le document annonçait que le commandement général, en vertu des pouvoirs qui lui étaient conférés, « certifiait par la présente attestation que Rose Marie Rigomundo, caporal, et Egbert Marsh, lieutenant, étaient déclarés unis par les liens du mariage, et ce jusqu'à ce que la mort les sépare, sauf en cas d'autres spécifications. »

J'ai replié le papier. En dépit de ce ton de décret officiel, il y avait dans ce mariage surprise une atmosphère de mystère, d'ombres voilées, de délices encore à venir. J'ai vu qu'elle me considérait d'un regard soucieux. « Selon les... termes du règlement, il ne s'agit que d'une union temporaire pour la durée de la mission, mais... c'est moi qui ai insisté. J'ai été élevée dans une famille très vieux jeu. » Elle a redressé le menton pour me fixer en face. « Si vous voulez bien vous retourner, je vais me préparer pour aller au lit. »

Il eût été grossier de ma part de refuser, surtout avec les révélations qui m'attendaient ensuite. J'ai détourné la tête vers l'ovoïde noir du hublot. Je n'avais pas projeté d'y voir reflétée l'image de son corps nu, mais j'ai accepté la chose comme une récompense méritée de mon attitude chevaleresque. J'ai contemplé ses jambes musclées aux cuisses bien galbées et je me suis demandé si leurs formes s'amolliraient durant l'inactivité forcée que lui imposerait son séjour à bord.

— « Je pense que le ski vous manquera, » ai-je dit en la regardant enfiler sa chemise de nuit.

Elle a froncé les sourcils dans ma direction. « Qu'est-ce qui vous fait penser que je fais du ski ? »

Des mots confus m'ont empli la bouche comme du popcorn desséché. « Eh bien... euh... vos jambes, je suppose. »

Elle les a rapidement inspectées par-dessus son épaule. « Ce sont des jambes d'hôtesse. Je ne fais pas de ski. »

— « Mais... Underhof disait qu'il vous avait emmenée skier ! » Je me suis tourné vers elle, en entendant l'écho de ma voix résonner comme si j'étais seul dans l'habitacle. Il me semblait que je

me tenais debout sur une membrane tendue qui tremblait et vacillait sous mes pieds.

— « Underhof ? » Elle fronçait à nouveau les sourcils. « Qui est-ce ? »

— « Il... » Mes lèvres étaient sèches et j'ai dû les humecter. « Il travaille au service psychiatrie. Vous êtes allée faire du ski avec lui. »

Elle est venue vers moi et m'a passé les bras autour du cou. « Il a juste dit ça pour vous impressionner. Je n'ai jamais accepté de rendez-vous avec ces psychiatres. Ils sont trop vaniteux. »

J'avais oublié à quel point une femme était douce, avec quelle perfection son corps s'adaptait à celui de l'homme. J'ai pressé mes lèvres contre la tiédeur de son cou et j'ai songé au test que j'avais fait avec l'autre fille. C'était un test que je ne pouvais pas gagner. Si ses résultats étaient négatifs, je perdais Rose Marie. S'ils étaient positifs, je la perdais aussi, d'une manière horrible et macabre.

— « Tu... tu n'es pas un fantasme ? » Je ne demandais qu'à être convaincu.

— « Chéri, si j'étais un fantasme, est-ce que nous resterions ici à en discuter ? Est-ce que nous ne ferions pas ce que tu as envie de faire ? »

Logique féminine sans faille. Pourtant, si, j'entrevoyais une faille. Un esprit qui a engendré la croyance en une femme afin de s'en débarrasser peut aussi se persuader de la réalité d'une autre afin de la faire revenir. Et si, pour étayer ma conviction, j'avais besoin de capsules d'hibernation, d'uniformes avec des galons, de certificat de mariage officiel, il était normal que ces détails fassent partie de l'illusion.

Je commençais à comprendre ce qu'avait voulu dire Underhof en parlant des contrecoups désagréables. Douter de la réalité et croire à une illusion, ce n'était pas une démarche différente. Mes pensées tournaient en cercles obsédants et, avec un cri de frustration, j'ai fini par y échapper en la saisissant dans mes bras et en l'emportant jusqu'à ma couchette, avec les grognements d'une bête fauve.

Le lendemain matin, je rêvassais tout en me prélassant sur mon oreiller. « Quelquefois il faut accepter de perdre la raison afin de garder son équilibre. »

— « Que veux-tu dire, mon chéri ? »

J'ai enfoncé mes narines dans la nappe odorante de sa chevelure. « Qu'est-ce que nous prenons comme petit déjeuner ? »

— « Toasts au sirop d'érable, œufs brouillés, saucisse fumée, jus d'orange et café. Ça te va ? »

— « Ma foi, c'était... exactement tout ce que j'avais en tête. » Je me suis mis à rire.

Et à rire.

Et...

A rire ?

Traduit par Pierre Michel.
Titre original : Dream patrol.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)

Achète TAROTS et CARTES A JOUER. Faire offre à P. Vlassis, 91 rue des Trois Rois, 4300 Ans. B. (Belgique).

ACHAT - VENTE - RECHERCHE : fantastique, romans populaires, surréalisme, science-fiction. Vente par correspondance. Librairie « L'envers du miroir », 28 rue Henri Barbusse, PARIS 5[e], ouverte tous les jours sauf le dimanche de 11 h à 20 h sans interruption.

RECHERCHE : *Fiction* 1 à 11, 13, 14, 15, 17 à 32, 34, 35, 36, 38 à 42, 44 à 51, 53, 55 à 62, 64, 69, 71, 72, 73, 74, 76, 78, 79, 82 à 87, 89. Faire offre à André PAILLE, 6 rue de l'Occident, 78 VERSAILLES.

Désirerais rencontrer personnes s'intéressant SF et fantastique pour achat ou échange de livres. Eventuellement pour former club d'amateur. Mme PAOLI, 52 Bd de la Paix, 78 COURBEVOIE. Tél. 788-04-18.

VENDS globalement 40 *Rayon Fantastique,* 10 *C.L.A., Planète* (ancienne édition complète). S'adresser : A. DELPECH, 14 ter rue Guénot, PARIS 11[e].

ANAGROM. Dessins fantastiques de Marie-Jeanne Noël, Jacques Noël et Maxime Préaud. (27,5/44). 12 pl. dans une pochette illustrée, 30 F. ANAGROM, 14 rue Henri Golaudin, 92 CLAMART.

EDITIONS DE L'AS : éd. spécialisées dans le fantastique et le cinéma. Matériel de cinéma (affiches, photos, press-books), magazines (revues fantastiques, de magie, de cinéma), dossiers cinématographiques. Recherches. Catalogue franco sur simple demande. Ecrire à Alain SCHLOCKOFF, 9 rue du Midi, 92 NEUILLY-SUR-SEINE.

VENDS *Plexus* 1 à 20 plus 25 et 27. Faire offre à Germain ALBRECHT, 25 rue des Héros, 68 PFASTATT.

RECHERCHE *Galaxie* n° 6 ; *Fiction* nos 82, 93, 104, 105, 106, 108, 115 ; *Fiction Spécial* nos 3, 10, 12. Envoyer prix à D. HENDRICK, 64 rue de Gd Rechain, 4822 Pt. RECHAIN, Belgique.

Revue des livres

DERNIER VAISSEAU POUR L'ENFER et LYSISTRATA 80 par John Boyd

La très vénérable collection « Présence du Futur » et une nouvelle série, « Stock-évasion » (qui vient de rééditer *Les humanoïdes* de Jack Williamson et se propose de mêler allégrement SF, politique-fiction, espionnage et aventures) nous ont donné, le même mois, deux livres d'un même auteur, John Boyd, sujet américain né en 1919 et dont il ne me semble pas qu'on ait déjà vu la signature auparavant en France.

Il était naturel de parler en même temps de *Dernier vaisseau pour l'enfer* (science-fiction) et de *Lysistrata 80* (politique-fiction), car ces deux livres possèdent indéniablement un petit air de famille. C'est bien normal, en raison de leur auteur commun, mais cette convergence va plus loin qu'une simple question de style : le Denoël comme le Stock sont, incontestablement, des livres « contestataires ». Cette contestation ne va certes pas bien loin ; elle ne se situe pas sur le même pôle que celle des jeunes auteurs américains comme Disch ou Malzberg. Mais elle tranche agréablement sur la production courante, par son côté « nature » (bien que certainement roublard) et son aspect acidulé (quoique pas assez soutenu par une écriture assez terne).

Le livre le plus réussi est certainement *Dernier vaisseau pour l'enfer*. En apparence, John Boyd y a dressé un tableau pas trop original de la sempiternelle société bloquée, régie par des lois strictes, morcelée en castes et soumise au joug de l'Eglise. Cependant, cette société n'est pas un enfer concentrationnaire tel que nous le décrivit, par exemple, Orwell ; c'est un monde où règne un certain bien-être matériel et où, pour peu qu'on en suive les règles et rites, la vie peut présenter un caractère relativement heureux. Déjà cette façon de concevoir une société fictive relève d'une certaine nouveauté. Et nul doute que John Boyd ne donne là une image métaphorique des Etats-Unis, qui présentent effectivement, étroitement mêlées, une face de libéralisme et de surconsommation, et une face de racisme, d'impérialisme et de puritanisme désolante.

Le côté « dictature religieuse » n'est pas non plus poussé à l'extrême, comme dans *A l'aube des ténèbres* de Fritz Leiber. On va à la messe le dimanche, les prêtres forment une des castes les plus haut placées dans l'échelle sociale, mais nous sommes loin de l'inquisition, bien qu'un procès pour déviationnisme soit toujours possible, si le besoin s'en fait sentir. La théorie religieuse est fixée une fois pour toutes dans les entrailles d'un pape électronique qui « siège » dans la Cité de Dieu, en plein cœur de la Death Valley : on goûtera l'humour de cette précision géographique, mais aussi l'adresse de l'auteur qui, faisant du gardien du dogme une machine, verrouille plus encore le blocage qui maintient stable la société décrite.

L'échelle des castes est, elle aussi, tout à fait significative. Les prêtres, les sociologues et les psychologues occupent les premières places. Les mathématiciens ne suivent qu'au sixième rang. Quant aux poètes et aux littéraires, ils sont tout en bas. Les théoriciens de la stase sociale ont donc la main haute sur ceux qui pourraient faire évoluer la société, soit par l'esprit, soit par la technologie : toutes les issues sont bouchées. Et pourtant, comme on l'aura deviné, le sujet du livre se trouve tout naturellement cen-

tré sur les efforts d'un homme qui tente de briser le carcan, de faire avancer à nouveau la machine. Encore un sujet bateau, penserait-on : et pourtant, c'est avec beaucoup d'adresse que Boyd s'en est emparé. Son héros, Haldane IV, jeune mathématicien qui étudie à Berkeley, n'est pas de la race des démembreurs d'Empire ; c'est plutôt une victime qui, parce qu'il a eu de coupables relations sentimentales et sexuelles avec une jeufille qui n'était pas de sa caste : Hélix, étudiante en lettres, se voit précipité dans un procès qui l'envoie en exil sur Enfer, la planète-prison, seul monde interstellaire ayant des relations avec la Terre : car la société, bloquée dans le temps, l'est aussi dans l'espace...

Un amour mutuel qui est la cause d'une prise de conscience, cela non plus n'est pas nouveau. (Godard, dans *Alphaville*, en avait donné une mouture célèbre). Mais, chez John Boyd, la rencontre a aussi des justifications plus profondes, plus structurales : Haldane faisant l'amour avec Hélix, c'est d'abord la conjonction du mathématicien et de la littéraire, donc la brisure du mur des castes. Mais, plus important encore, cette rencontre se produit parce que les deux jeunes gens ont en commun l'étude d'un personnage légendaire du passé : Fairweather 1er, un grand mathématicien du siècle précédent, qui découvrit la propulsion interstellaire et créa le pape électronique, avant de se faire excommunier parce que son fils tenta une révolution. Qui plus est, Fairweather était aussi un poète. Son existence concrétise donc l'effondrement du système des castes (il était mathématicien *plus* littéraire), donc l'évolution : il a engendré un révolutionnaire.

La figure mythique de Fairweather (dont un jeu de mot — *fair weather :* beau temps — accentue la signification) est donc le signe symbolique sur lequel Haldane et Hélix fondent leur révolte. Il s'agit, certes, d'un signe qui étincelle dans le passé, mais il montre la route du futur. Et d'ailleurs, passé, présent, futur, toutes ces notions, par le détour de l'espace-temps, ne peuvent-elles être remises en question ? Bien sûr... et c'est par un bouleversement de la trame temporelle que s'achève le livre de John Boyd.

Car, et c'est là encore un autre point d'intérêt, la société bloquée dont il est fait mention ici ne se situe pas dans notre futur : c'est bien d'un univers parallèle qu'il est question. L'auteur ne découvre ses batteries que peu à peu, et le déclic ne se produit (car aucune date n'avait été mentionnée précisément jusqu'alors) que lorsqu'on apprend que la création du pape électronique par Fairweather a eu lieu... en 1850 ! L'action, en réalité, se déroule pendant la seconde moitié du XXe siècle, un XXe siècle, s'entend, qui suit son cours parallèlement au nôtre mais qui, nous souffle Boyd, n'est pas si différent au fond de certaines de nos sociétés.

La fin du livre qui, je l'ai déjà dit, remet tout en cause, est sans doute un peu vite amenée, encore qu'elle se résolve par une belle pirouette. Une fois sur Enfer, la planète-bagne, Haldane et Hélix découvrent vite qu'il ne s'agit nullement, en réalité, d'une prison, mais qu'au contraire tous les révoltés, tous les exilés, y ont fondé, sous la direction de Fairweather II, une société harmonieuse qui a fait siennes les découvertes prodigieuses du vieux savant : maîtrise du temps, secret de la longévité, etc. Haldane, volontaire pour la grande plongée, est alors réexpédié sur la Terre à l'époque du Christ, car de son passage sur Terre dataient les germes de la théocratie. Et Haldane, qui doit modifier le passé pour changer le présent, doit trahir le Messie. Son nom restera dans l'histoire modifiée comme le synonyme de toutes les trahisons : Judas Iscariote ! C'est déjà assez fort... Mais Haldane-Judas, son « mauvais coup » fait (auquel, d'ailleurs, on ne nous fait pas assister), continue de vivre sur la Terre, ayant été doté de la longévité absolue. Il traverse ainsi les siècles pour créer une autre légende et hériter un autre patronyme : le Juif Errant... Notre héros parvient donc jusqu'au XXe siècle, mais un XXe siècle « modifié » qui, cette fois, est le nôtre — et un court épilogue nous le fait retrouver, sur un campus, mêlé à des contestataires chevelus.

Tout n'est donc pas parfait dans cette trame historique non plus, conclut John Boyd. On s'en serait douté, et c'est ce qu'il nous avait murmuré, par allusions, tout au long de son livre dont on se rend un peu mieux compte, maintenant, du nombre d'idées à la page qu'il

charrie. Avoir réuni aussi structuralement le thème de la société oppressive et celui de l'univers parallèle était déjà une belle gageure. Y avoir ajouté le tour de passe-passe temporel et historique de la fin le hausse à un niveau grandiose.

Aussi je ne serais pas loin de considérer *Dernier vaisseau pour l'enfer* comme une sorte de chef-d'œuvre, si... (car il y a un si) le livre n'était aussi platement écrit, et s'il ne souffrait d'un certain défaut de construction. L'auteur met en effet beaucoup trop longtemps (plus des trois-quarts du roman) à en arriver à la cassure que provoque la déportation d'Haldane et d'Hélix sur Enfer ; et une certaine monotonie règne dans toutes ces pages sociologiques, notamment pendant le très long procès central — qui, pourtant, est là pour bien nous préciser le climat psychologique et social des castes supérieures, avec les discours et plaidoieries du mathématicien, du prêtre, du sociologue, etc.

D'autre part, la société bloquée souffre d'une grave lacune : on ne sait presque rien des « prolétaires », donc de la force de travail brute qui doit pourtant permettre à l'ensemble (comme c'est le cas partout) de vivre. Il y est fait allusion parfois, et toujours avec sympathie (« *Comment les gens pourraient-ils se rassembler derrière des barricades, s'ils ne savaient même pas qu'on peut en élever ?* » : p. 187), de même que le chant d'un Noir permet à Haldane de réviser ses conceptions au sujet du prolétariat (« *Il avait sous-estimé ces brutes. Leur chant, c'était leur manière à eux de raconter l'histoire* » : p. 191). Mais ce n'est pas trop grave non plus : nous avons affaire à une histoire d' « intellectuels », et il est à tout prendre normal que les « récitants » soient peu informés de ce qui se passe dans les niveaux inférieurs.

Quoi qu'il en soit, je ne privilégierai jamais le contenant sur le contenu, c'est-à-dire le style sur les idées. Si le « style » de John Boyd demande encore à être révisé et resserré, un roman comme *Dernier vaisseau pour l'enfer* mérite amplement l'estampille *Excellent*.

Il n'en va pas de même, malheureusement, de *Lysistrata 80*. Autant le livre précédent demandait une analyse détaillée, autant *Sex and the High Command* (tel est son titre anglais) peut être rapidement envoyé ! L'intrigue de ce politique-fiction est on ne peut plus linéaire, et le titre français en donne déjà toute la substance.

Dans les années 80, les femmes américaines, ayant décidé qu'elles en avaient assez de subir les désavantages de la domination masculine, décident tout simplement de se débarrasser d'eux. Une invention miraculeuse leur permet de passer aux actes sans compromettre la survie de l'espèce, ni même leur contentement sexuel : il s'agit du « Vita-Lerp », pilule-miracle qui provoque la parthénogénèse en même temps que, lors de son absorption par les voies adéquates, une excitation sensuelle laissant loin en arrière les effets du travail du meilleur coq de village... Familièrement appelé « V 2 », le Vita-Lerp conquiert allégrement tous les foyers des Etats-Unis et même, horreur, de l'URSS. Dès lors, et malgré les efforts d'une poignée d'officiels et de militaires qui déclenchent des opérations stratégiques toutes plus farfelues les unes que les autres (par exemple, trouver un candidat à la Présidence des Etats-Unis dont le « profil » électronique corresponde à celui des plus grands séducteurs du passé, afin de remettre les femmes dans le droit chemin), le glas de l'humanité masculine a sonné : à la fin de l'ouvrage, il ne reste plus qu'un homme (le narrateur) sur tout le territoire... Les autres ont été proprement occis pendant l'amour, les tendres épouses ayant fait usage d'un « *diaphragme muni d'une aiguille empoisonnée au curare.* »

Tel est donc l'objet sur lequel je dois donner mon avis (le livre, et non le diaphragme). Je dois dire que je me trouve assez partagé. Je suis passé d'un amusement de qualité, au cours de la lecture, à une indifférence bornée, quelques jours après. Et c'est un fait que si *Lysistrata 80* se lit d'une traite dès lors qu'on l'a ouvert, il ne laisse pas beaucoup de trace dans l'esprit une fois qu'on l'a refermé. L'impression est donc plutôt mitigée. Une des lacunes dont souffre le livre est naturellement la minceur du sujet. L'autre tient au fait que ce même sujet est ce qu'on peut appeler une hypothèse d'école : c'est un livre fait en Amérique, sur l'Amérique, et pour des

lecteurs américains. Ce qui explique que ce qui se passe sur le reste du monde soit si flou, si éludé, et cette ellipse nuit beaucoup à la cohérence de l'ensemble.

Cependant, *Lysistrata 80* est un livre fort drôle. John Boyd use constamment d'un langage très vert et d'expressions bien lestes, qui personnellement m'ont ravi. En fait, c'est un ouvrage qui a toutes les qualités requises pour choquer le « bon goût ». Sous ma plume, je précise que c'est un compliment de taille qui me porterait à l'indulgence, et même à lui donner un coup de pouce le portant légèrement au-dessus de la ligne de la moyenne (deux étoiles et demie, s'il vous plaît...).

Dans ses meilleures pages, l'ouvrage de Boyd fait même penser à *Docteur Folamour* (je parle évidemment du film de Kubrick, et non du roman fort médiocre de Peter George qui l'a inspiré). Les politiciens et les militaires qui gravitent autour du Pentagone et de la Maison Blanche sont égratignés d'une belle main. Exemples :

« Confidentiellement, nous sommes au point mort dans nos rapports avec les Russes : nous sommes plus forts qu'eux, mais comme ils sont presque aussi forts que nous, ce serait une folie d'exploiter notre avantage » (un amiral).

« Dans la marine, nous jugeons un homme selon ses mérites — même un homme de couleur » (un capitaine).

Ce ne sont peut-être que de petits détails, mais ils me réjouissent au plus haut point. Dernière curiosité : le couple-vedette du roman : le capitaine de vaisseau Benjamin Franklin Hansen et sa femme Helga, m'a fait irrésistiblement penser à Poul et Karen Anderson. Les lecteurs connaissant ces deux personnages comprendront ce que je veux dire...

En bref, un livre de haut niveau, un autre au moins curieux : il faudra désormais compter John Boyd parmi les auteurs à suivre.

Jean-Pierre ANDREVON

Dernier vaisseau pour l'enfer (The last starship from Earth) par John Boyd : Denoël, collection « Présence du Futur », n° 133.

Lysistrata 80 (Sex and the High Command) par John Boyd : Stock/évasion.

LA PLANETE MAUDITE et LES ETRES DE LUMIERE par Paul Béra

La collection « Anticipation » du Fleuve Noir semble bien, depuis un an ou deux, sortir de son immobilisme. Plusieurs signes en témoignent. D'abord et surtout, l'accession en bloc à cette série vénérable d'un grand nombre d'auteurs qui, « jeunes » ou pas, nous étaient jusqu'alors inconnus. Dans une collection qui n'accueillait de nouveaux enfants qu'avec une grande parcimonie, c'est un événement : mais, depuis juillet 70, il faut bien dire que le Fleuve Noir sort quatre titres de SF chaque mois ; à ce rythme, il est normal qu'il y ait eu de l'embauche... En un peu plus d'un an, six auteurs sont donc venus gonfler les rangs des anciens. Pour mémoire, et par ordre chronologique d'entrée en scène, ce sont : Gérard Marcy, Georges Murcie, Pierre Courcel, Robert Clauzel, Paul Béra et Alphonse Brutsche.

Les autres signes, moins probants et moins significatifs, sont naturellement liés à cet afflux d'auteurs nouveaux. Par exemple, il semble bien que les jeunes loups du F.N. « écrivent mieux » que leurs anciens. Ce n'est pas encore du Claudel, mais enfin il est rassurant de se dire qu'on peut lire un « Anticipation » de bout en bout sans être assailli à chaque page par d'horripilants problèmes de concordance des temps, et sans avoir besoin de se munir d'une pelle pour ramasser les clichés. Il faut voir dans cette amélioration, sans doute, le fait que, aidés par leur nombre, les auteurs n'ont plus besoin d'écrire un livre tous les deux mois : trois romans annuels semblent être maintenant une norme moyenne.

Mais — car il y a un mais — l'inspiration semble souffrir d'un appauvrisse-

ment généralisé, surtout si l'on compare les ouvrages récents à, disons, les cinquante premiers numéros de la série, où le quatuor Bessière-Vandel-Guieu-Statten savait nous étonner presque à chaque parution. En fait il s'agit là d'un vieillissement général de la SF — ou plutôt, de son mûrissement : maintenant que la plupart des grands thèmes sont défrichés, il s'agit de les exploiter en profondeur, et c'est peut-être beaucoup demander aux poulains du Fleuve Noir. Bref, entre l'affermissement de l'écriture et le délayage des thèmes, chacun choisira ses motifs de satisfaction ou de désespoir...

Troisième remarque qui, elle, n'apporte guère d'information sur le plan qualitatif, les nouveaux auteurs du Fleuve Noir adorent faire usage des « suites ». Le fait de suivre un même héros à travers différentes aventures était déjà une constante du F.N., mais maintenant, les auteurs semblent véritablement s'orienter vers des séries « à suivre », ce qui menace de rendre difficile la lecture d'un livre pris au hasard — si l'on n'a pas le temps (et qui l'a véritablement ?) d'engloutir ses quatre « Anticipation » tous les mois...

Ces trois caractéristiques (sujet rebattu, écriture correcte, aventure en deux épisodes) s'appliquent très bien, par exemple, aux deux ouvrages de Gérard Marcy, *La force secrète* et *Vengeance en symbiose*. Un style rapide, un sens certain du découpage, du suspens, et un goût assez marqué pour créer un décor, rendraient ces romans agréables à lire, si le scénario n'était pas aussi redoutablement poussiéreux : un groupe d'aventuriers commandés par un savant génial mais mégalomane veut s'emparer du système solaire... Tout se passe donc en batailles d'astronefs, et si, dans le deuxième épisode, les mésaventures d'un cerveau soustrait à son corps viennent un peu corser l'ensemble, voilà tout de même le type d'ouvrages sur lequel on peut passer rapidement.

Plus intéressants sont les deux premiers romans signés Paul Béra (nom dans lequel on croit bien reconnaître un vieux routier de la plume, familier de multiples domaines du roman populaire). Dans le premier, *La planète maudite*, nous nous trouvons sur la planète Mater (probablement la Terre dans quelques centaines d'années), où un jeune « Premier », Allan (la société est hiérarchisée en sept castes très imperméables les unes aux autres), se heurte au Comité suprême parce qu'il a créé un robot humanoïde jugé trop dangereux. Ne voulant pas détruire sa créature, Allan commence par rejoindre les rangs des insurgés puis, avec une jeune femme et son robot (appelé Robi — en souvenir de *Planète interdite* ?), s'enfuit sur la planète maudite, monde d'exil où sont déchargés les déchets radioactifs de Mater. Sur la planète maudite, Allan et ses deux compagnons prennent contact avec les descendants des exilés, misérable humanité mutante. Les mutants accueillent favorablement les fugitifs mais refusent la présence du robot, qui doit se désintégrer... Fin du premier volume.

Dans *Les êtres de lumière*, on retrouve Robi qui s'est réincarné sur une planète inconnue (car il ne peut être détruit mais simplement projeté dans une autre dimension, promesse d'aventures sans fin dans l'espace et dans le temps !), où un reste d'humanité doit combattre les êtres de lumière, créatures d'énergie pure qui tuent par simple contact. Robi, télépathe, commence par faire cesser les hostilités (causées par une simple méprise), avant de faire face à une nouvelle invasion, celle des Rochs, araignées géantes qui veulent éliminer à la fois les créatures énergétiques et les humains, en ayant installé une barrière qui isole la planète des radiations de son soleil. Naturellement, Robi parvient *in extremis* à rétablir la paix, au prix de son sacrifice, qui lui vaut d'être envoyé à la dernière page dans l'espace-temps où se trame certainement une troisième aventure.

Comme on le voit, rien de bien neuf dans ces thèmes, mais il faut noter tout de même qu'ils ont subi un certain amalgame qui leur donne une sonorité pas trop assourdie. *La planète maudite* est de loin le meilleur des deux ouvrages. Paul Béra a su en effet évoquer, avec des moyens simples, un monde supercivilisé mais sclérosé dans ses structures, et qui est au bord de la révolution. Notamment, l'action du cerveau électronique, qui connaît parfaitement l'existence des groupuscules secrets mais les tolère car ils représentent un facteur positif dans l'évolution de la planète, est intelligemment décrite. Un récit bien

monté et fertile en coups de théâtre achève de rendre la lecture de ce roman très agréable.

On tombe tout de même d'assez haut en lisant *Les êtres de lumières*, où l'on abandonne Allan Premier pour Robi. Certes, le thème de la double invasion et la rivalité entre deux groupes humains assaillis mais antagonistes (les habitants de la cité sous globe et ceux de la vallée sauvage) pouvaient donner lieu à des développements intéressants, mais la promesse n'est guère tenue. Paul Béra s'est cru obligé de faire de l'humour (ou ce qu'il croyait tel), et les conversations entre Robi et les êtres de lumière, par exemple, sont assez affligeantes. De plus, le découpage est moins rigoureux que dans le volume précédent, et il y a trop souvent des passages à vide, des trous, des ellipses...

Il n'en reste pas moins vrai que Paul Béra a le sens de l'action, et que ses héros justiciers et libertaires sont bien sympathiques : l'autorité, qu'elle soit le fait d'un clan ou d'une planète, y est toujours joyeusement malmenée ! Il faut donc attendre avec intérêt les prochains ouvrages de l'auteur dans cette série.

Denis PHILIPPE

La planète maudite et **Les êtres de lumière** par Paul Béra : Fleuve Noir, collection « Anticipation », n[os] 423 et 443.

LES MONTAGNES MOUVANTES par J. et D. Le May

Au sein vaste et maternel du Fleuve Noir-Anticipation, les auteurs qui signent J. et D. Le May sont certainement les plus bucoliques, les plus « rousseauistes ». Un de leurs meilleurs ouvrages passés, *Arel d'Adamante*, décrivait déjà l'odyssée en pleine nature d'un jeune homme qui découvrait une planète semi-aquatique. *Les montagnes mouvantes* reprend ce même décor d'un monde sauvage où bêtes et éléments hostiles bruissent et se meuvent en liberté, menaçant l'existence frêle et tragique d'un débris d'humanité pourchassé, à la différence près que, cette fois, c'est sur une Terre postatomique du XXX[e] siècle que nous nous trouvons. Rien ne reste à sa surface de la civilisation engloutie par un cataclysme nucléaire qu'on devine sans qu'il soit clairement évoqué, à l'exception de quelques cavernes artificielles qui sont peut-être d'anciens abris antiatomiques et où les survivants, fragmentés en tribus portant des noms évocateurs (les Alertes, les Canons, les Fusées...), se terrent entre les expéditions de chasse et les guerres tribales.

Les noms mêmes des hommes rappellent les terreurs et la science passés : Atome le Scienceux, Lectron le Griot, Eclair, Etoile, Kasseur le Fort. Une vieille légende, qui voudrait que les Anciens soient partis vers les étoiles, rôde encore parmi les tribus, mais c'est bien tout ce que l'auteur nous livre de cette Terre irrémédiablement balayée qui fut la nôtre. En fait, mis à part ces résidus mémoriels, tout le décor et l'action des *Montagnes mouvantes* sont très « préhistoriques » ; J. et D. Le May ont refait une espèce de *Guerre du feu*, en très mineur évidemment, mais avec un effort d'évocation assez bien réussi. Les volcans qui crachent épisodiquement le feu, la mer (les montagnes mouvantes du titre) qui envahit peu à peu les vallées (pourquoi ? Ce n'est pas très clair ni très convaincant) sont des ennemis impossibles à combattre, mais les animaux (taures, crics-jaunes, loups) sont l'occasion de nombreuses batailles où l'homme peut montrer sa suprématie...

Le récit est axé sur la classique initiation, sur le rituel des épreuves imposées à un jeune homme de la tribu des Alertes, Criss, pour que ses pairs puissent reconnaître en lui un homme fait. Au cours de la chasse qui constitue l'essentiel de l'épreuve, Criss rencontre une autre tribu (celle des Fusées), plus pacifique, plus évoluée, plus démocratique dans ses rapports d'individu à individu, et il s'y intègre finalement, son groupe ayant été annihilé par un cataclysme.

Le livre présente deux points faibles. Le premier est la différence un peu trop schématique, un peu trop manichéenne, entre les deux tribus qui sont les deux

extrémités de l'itinéraire spirituel de Criss. Le second, plus grave, tient évidemment en l'extrême minceur du sujet. Une nouvelle aurait été à l'aise sur ce maigre squelette mais, s'agissant d'un roman de 240 pages en caractères assez petits pour un Fleuve Noir standard, le récit n'évite pas la monotonie. Les auteurs s'en tirent par l'énoncé de péripéties toutes semblables et par des descriptions de paysage qui ne manquent pas de souffle mais souffrent de répétitions. Quoi qu'il en soit, comparé à ses frères de collection, *Les montagnes mouvantes* est d'un assez bon niveau. Dommage qu'à trop vouloir tirer sur leur corde, les auteurs n'aient pas su éviter au lecteur un certain ennui.

Denis PHILIPPE

Les montagnes mouvantes par J. et D. Le May : Fleuve Noir, collection « Anticipation », n° 444.

LA SECONDE VIE par M. A. Rayjean

Ce roman est branché en prise directe, en ce qui concerne la situation de base et les décors, sur *2001, odyssée de l'espace,* film de Kubrick qui n'a pas fini de susciter des copies plus ou moins conformes. Nous sommes en effet à bord d'un vaisseau interstellaire lancé de la Terre en l'an 2370, un vaisseau qui doit gagner une étoile distante de trente années-lumière, qui comporte un équipage mixte de six humains et qui est dirigé par un cerveau électronique nommé Zol. Perturbé par la traversée d'un orage magnétique, le cerveau se dérègle, devient « fou » et décide de trucider l'équipage en un suicide collectif, c'est-à-dire l'écrasement sur une des planètes de Proxima Centauri.

Et, en fait, le vaisseau s'écrase réellement. Mieux : il s'est déjà écrasé lorsque le roman commence, et toute l'histoire n'est qu'un flash-back d'événements vieux de 150 ans et reconstitués par des Siks, explorateurs extra-terrestres qui ont trouvé l'épave et, ayant découvert dans les débris la « boîte noire » où était consigné le voyage, sont capables de le reconstituer par projection tridimensionnelle. On voit que, déjà, M. A. Rayjean s'éloigne de Kubrick... Et le roman prend toute son ampleur lorsque les Siks s'aperçoivent que leur projection est si parfaite qu'ils ont véritablement redonné vie à des « doubles » des six explorateurs terriens, lesquels revivent ainsi une vie fictive 150 ans après l'accident qui a causé leur mort et découvrent le double de leur vaisseau écrasé au sol, ainsi que leurs propres cadavres, réduits à l'état de squelettes. Naturellement, ce postulat de base est légèrement farfelu et n'est étayé par aucune logique parascientifique sérieuse ! Mais, à vrai dire, cela n'a aucune importance, et l'on est suffisamment émoustillé par la lutte des Terriens (qui, avec l'aide des Siks, essayent de changer le passé pour échapper à la mort) pour passer sur l'invraisemblance de la situation.

Après un certain nombre de péripéties, les doubles finissent donc par découvrir la folie de Zol, le déconnectent et éloignent le vaisseau de Proxima Centauri, échappant ainsi à leur sort — mais sans le savoir, car, une fois la trame temporelle rétablie, ils ne gardent plus aucun souvenir de leur vie dédoublée... Si on passe sur une écriture sèche et terne (la narration au présent de l'indicatif et à la troisième personne du singulier n'a jamais été propice aux figures de style), voilà un roman qui se lit vite, avec un demi-sourire amusé pour le t o u r de passe-passe temporel de M. A. Rayjean, auquel on ne comprend pas grand-chose (et on soupçonne l'auteur de n'y avoir pas compris grand-chose non plus...), mais qui n'affecte pas outre mesure cette heure et demie de lecture, acquise pour la somme modique de 4,10 F, soit sensiblement moins qu'une place de cinéma...

Denis PHILIPPE

La seconde vie par M.-A. Rayjean : Fleuve Noir, collection « Anticipation », n° 451.

LE RIDEAU DE BRUME par André Caroff

Le rideau s'ouvre sur la planète Obicera, qui fait partie de la 612e galaxie. (« *En deçà, il y avait la 611e galaxie, puis la 610e. En comptant à rebours, on arrivait à la galaxie numéro Un, à la planète Terre...* » : p. 10). Toutes les planètes (qui se comptent par milliards) des 611 galaxies ont été colonisées en quelques milliers d'années par les hommes, et sont toutes surpeuplées. Il en est de même pour Obicera, seule planète viable de la 612e galaxie qui ne compte que des mondes morts, à part *une* autre planète, Varne, seule planète non explorée de cette galaxie car elle se trouve à son *extrémité :* au-delà, il n'y a rien qu'un rideau de brume opaque. La première scène fait état du lancement, vers Varne, d'un vaisseau qui navigue à la vitesse de l'Hyperlumière et peut parcourir la distance qui sépare les deux planètes (soit six millions de « biocromètres ») en une demi-journée environ.

C'est la première fois qu'un vaisseau obicérate est lancé vers Varne, et l'événement, par Véris ! est important : c'est sur Varne que les Obicérates vont peut-être trouver une solution à leur surpeuplement. Car, sur Obicéra, on vit jusqu'à 300 ans. (« *On mourait subitement, vers trois cents ans, d'un mal mystérieux et fulgurant qui, en trente secondes, réduisait les corps humains en atomes* » : p. 11). Hélas, il se passe une chose surprenante au second acte : Varne n'est autre que le double parfait d'Obicéra et, en même temps qu'un vaisseau partait de l'une vers l'autre, un second vaisseau était lancé de l'autre... vers l'une. Les deux vaisseaux se croisent, se frôlent, s'éraflent même, par Véris ! à l'exact milieu des trajectoires, et le « galaxaute » parti d'Obicéra croit se retrouver sur son monde d'origine, alors que celui parti de Varne a la même impression. Heureusement, leur code génétique est différent, et le stupéfiant mystère est ainsi éclairci. (« *Au commencement, la nature a créé l'homme, les arbres, les lacs, les mers et les montagnes. Chaque fois, sa création en était une, car rien ne ressemblait à rien. Puis, comme tout a une fin, la nature se retrouva à court d'imagination et reproduisit l'une de ses précédentes créations, à la manière d'un faussaire pour reproduire un billet, mais ce fut une planète !* » : p. 50).

Bon. Où en étais-je, par Véris ! Oui : le chassé-croisé des deux galaxautes a interrompu le cycle d'existence parallèle des deux mondes, et Obicéra se précipite vers Varne, dans laquelle elle se fond harmonieusement, les deux planètes ne faisant plus qu'une. Reste le fameux rideau de brume : une nouvelle expédition (troisième acte) est lancée, qui le traverse pour s'apercevoir qu'il masquait une sorte de muraille solide, percée de trous comme un immense gruyère, et au-delà de laquelle il y a de nouvelles planètes. S'intercale ici un quatrième acte où l'imagination ne déploie plus autant ses voiles superbes et délirants, car la première planète où atterrissent les galaxautes est déchirée par un conflit entre des humanoïdes végétariens et carnivores, dans lequel les Obicérates prennent naturellement une part active.

Le cinquième et dernier acte voit la suite et la fin de la quête. Après quelques manœuvres stellaires, le vaisseau parvient sur une autre planète :

« — *Il y a tout sur cette planète, Jato !*

— *Tout, ça signifie quoi ?*

— *Tout, tout, c'est beaucoup trop pour que je puisse l'énumérer en une phrase ! Il y a des molécules, toutes les molécules ; des sons en quantité incalculable ; des couleurs ; toutes sortes de matières végétales, minérales, animales, etc.*

— *Et l'atmosphère ?*

— *Elle existe à égalité avec la chromosphère, la stratosphère, la mésosphère, la trotosphère, la thermosphère, etc.* » (p. 210).

Sur cette planète, existent les doubles des galaxautes qui vivent à l'état sauvage. Et les doubles se fondent aux Obicérates, lesquels régressent jusqu'à l'âge de pierre. Fin, le rideau tombe... Par Véris ! quelle chute...

Il s'agissait du *Rideau de brume*, premier roman d'anticipation du fécond André Caroff, qui nous donne ici l'occasion du meilleur fou rire pris en dix ans dans le domaine de la science-fiction. S'il s'agit véritablement d'un gag, c'est gagné... Si l'ouvrage, au contraire, se veut sé-

rieux, c'est très grave, car alors ce serait la preuve que quelqu'un est fou : ou bien c'est moi, pauvre critique, ou bien c'est André Caroff, ou bien c'est le lecteur des éditions du Fleuve Noir qui a accepté cette chose. Comment savoir ?

Au secours !

Denis PHILIPPE

Le rideau de brume par André Caroff : Fleuve Noir, collection « Anticipation », nº 457.

JOURNAL DE LA GUERRE AU COCHON
par Adolfo Bioy Casares

Etrange climat que celui de *La guerre au cochon*, le nouveau livre de l'auteur de *L'invention de Morel*. De prime abord, il pourrait s'agir d'un roman comme un autre, d'une sorte de tranche de vie, comme on dit aujourd'hui. Nous sommes à Buenos-Aires, dans un quartier populaire puisque Vidal habite un de ces immeubles aux trop nombreux appartements et aux toilettes au fond de la cour. La vie s'écoule paisible et sans histoire pour ce petit retraité qui vit seul avec son fils et qui semble n'avoir d'autres soucis que des ennuis financiers lorsqu'approche la date de l'échéance de sa pension. Il rencontre chaque jour « les garçons » qui sont des gens de son âge — c'est-à-dire de la soixantaine — pour se chauffer au soleil sur un banc ou faire une partie de cartes chez l'un d'eux. Tout cela est vraiment d'une banalité sans pareille.

Mais un jour, un 25 juin, rentrant tranquillement chez eux, les « garçons » assistent, apeurés et impuissants, à l'assassinat d'un vieux vendeur de journaux qui est tout simplement assommé par une bande de jeunes gens armés de matraques et de barres de fer. Le lendemain, c'est au vieux tapissier qu'il arrive un accident qui le mène au cimetière. Vidal ne comprend pas ce qui se passe ; pourtant les autres, autour de lui, ont l'air de comprendre, eux.

Petit à petit, dans le groupe des « garçons », la peur et l'angoisse augmentent. Les jeunes s'en prennent aux vieux, c'est le seul fait qui soit tangible. Et la police a plutôt l'air de fermer les yeux. Apparemment, la vie continue. Pourtant le climat se détériore très vite et les vieux n'osent plus se montrer en public, ni prendre un taxi s'il est conduit par un jeune chauffeur, ni même assister chez eux à une réunion de jeunes organisée par leurs enfants. C'est ainsi que Vidal doit passer la nuit dans son grenier quand son fils reçoit des amis... Car, bien que le climat de suspicion gagne même les familles, en principe chaque fils protège encore son « vieux ». Il est du reste à remarquer que, si on s'acharne sur les grands-pères, il n'est aucunement question des grands-mères. Pourtant Bioy Casares n'a pas oublié l'élément féminin, mais celui-ci n'intervient que par rapport aux vieux, sous la forme des jeunes femmes qu'ils courtisent plus ou moins proprement.

Est-ce pour cela qu'on appelle cet étrange combat la guerre au cochon ? Pourtant, tous ne se conduisent pas comme des porcs. La vraie raison n'est-elle pas plutôt que « les jeunes tuent par haine des vieux qu'ils vont devenir. Une haine apeurée... » Mais cela les empêchera-t-il de vieillir ? (1). Il est intéressant de noter que, en 1962 déjà, Serge Kancer, avec *Les loups dans la ville*, traitait de la prise du pouvoir par les jeunes, alors que rien n'annonçait encore mai 1968. Mais il est vrai que Cyrano de Bergerac avait déjà, avec un grand bon sens, fait diriger les affaires de la Lune par les jeunes, plus à même de gouverner que les vieillards qui ne sont plus en pleine possession de leurs moyens.

Il semble que la peur de la mort soit devenue aujourd'hui la peur de vieillir,

---

(1) On peut lire sur un texte signé « Front de Libération des Jeunes » et distribué en mars 1971, lors de la manifestation en faveur de la libération de Gilles Guiot : **« Nous ne sommes pas contre les vieux, mais contre ce qui les a fait vieillir ».**

résultat probable de la civilisation de consommation qui depuis vingt ans axe toute sa publicité sur la jeunesse. Par le climat insolite de son roman, Bioy Casares rend plus sensible la difficile condition de l'homme, mais, parmi l'angoisse et le suspense, l'humour n'est jamais absent. Ce qui ajoute encore à la valeur du récit en le rendant véritablement humain.

Martine THOME

Journal de la guerre au cochon par Adolfo Bioy Casares : Robert Laffont.

LES ENFANTS FOUS, AN 2021 par Jean Marabini

Curieux roman en vérité, qui comprend deux parties bien distinctes, précédées d'un court résumé chronologique des événements de 1968 à 2021. Celui-ci nous renseigne sur les grands changements survenus dans le monde où, après une guerre atomique en 1990, l'humanité est regroupée dans trois centres urbains continus d'Europe : Tito-Togliatti, Dutschke et Degaullia, trois villes russes et deux américaines. Les hommes sont alors soumis au pouvoir des Intrapolis, surveillés par des ordinateurs, et vivent dans une société où toute vie personnelle est impossible. Seule reste autorisée la vie en groupe, par 5, 7, 15 ou 33, la cellule familiale ayant été depuis longtemps remplacée par les Parcs de la Résurrection où sont élevés les enfants nés de mères et de pères anonymes.

Le narrateur, Grand Historien général, possède le rare privilège d'habiter un appartement dans les quartiers historiques de la vieille Cité de Degaullia, et d'avoir le droit d'y vivre seul avec une fille, Chandra, qu'il peut louer pour un semestre. C'est un genre de « Meilleur des Mondes », revu au goût du jour, avec des Clubs où l'on se livre à des jeux raffinés à base pornographique. L'amour « comme papa et maman », c'est depuis longtemps, non seulement révolu, mais considéré comme un acte malsain et contre nature, et par conséquent punissable.

Puis, brusquement, c'est le sabotage de Mao Tsé Toung II, le Grand Ordinateur qui, à Super Brasilia, occupe plus de 100 000 hectares et d'où proviennent toutes les directives pour la Terre entière. On ignore les auteurs du crime. Sans doute un des trois groupements qui veulent assurer la dictature de la jeunesse. Soit les K qui prônent les orgies de violence et de sexe et la mort de tous les plus de 30 ans, soit les ESM, les Etudiants Socialistes Mondiaux, qui sont des néo-marxistes marcusiens, soit enfin les JPU, Jeune Parti Universel dont les cadres sont des NN, ou Nylons Noirs, c'est-à-dire des officiers de l'Espace, donc de jeunes techniciens qui veulent dominer les machines et ne plus être contrôlés par elles.

Conséquence logique : le mur de communication qui, dans chaque appartement, dispense lumière, chaleur, possibilité de ravitaillement, etc., tombe lui aussi en panne. Et la première partie de l'ouvrage, du type « fin du monde », raconte la vie après la mort de cette civilisation artificielle à laquelle tous étaient conditionnés. Le héros redécouvre les « temps préhistoriques », c'est-à-dire qu'il scie du bois pour se chauffer grâce à un vieux poêle découvert dans des ruines, et qu'il fait l'amour à l'ancienne manière. Ce genre de description est toujours facile et Jean Marabini n'est pas le premier à avoir joué ce jeu. On s'y laisse pourtant facilement prendre, car c'est, à la vérité, toujours plaisant tant à écrire qu'à lire.

La seconde partie — celle manifestement pour laquelle l'ouvrage a été rédigé — raconte en détail les luttes pour le pouvoir que se livrent les K, les ESM et les NN. Le héros y participe activement et par obligation. Il est évident qu'il faut voir là une suite très logique des événements de mai 1968, et que Jean Marabini part en guerre contre les excès du machinisme, mais aussi contre les mœurs actuelles qui se veulent de plus en plus libres, contre les groupes gauchistes, etc. Comme dans la plupart des politique-fictions écrites à l'Ouest ou aux USA, l'auteur ne bâtit pas pour demain un monde libre et il ne fait guère con-

fiance à l'homme, tout juste bon à se laisser berner par ses dirigeants une fois de plus.

Mais la tentative est malgré tout intéressante, car elle rejoint cette « grande peur de la jeunesse » qui, en littérature, a commencé avec Cyrano de Bergerac qui laissait sur la Lune dominer les enfants, et dont les derniers témoignages étaient le roman de Serge Kancer, *Les loups dans la ville*, et celui de Bioy Casares, *La guerre au cochon*, critiqué plus haut.

Il est pourtant probable — si le climat politique actuel se perpétue — qu'on assistera à une floraison d'ouvrages de ce genre, soit en films (comme *Les troupes de la colère*, produit aux USA en 1968), soit en romans. S'il s'agit de bons auteurs, la science-fiction n'aura rien à y perdre et même tout à y gagner. Elle ne devrait, en effet, jamais laisser passer les occasions de faire réfléchir le lecteur au lieu de songer seulement à le dépayser par un climat « d'exotisme » comme le souhaitait Stefan Wul devant le petit écran, au cours d'une récente émission télévisée.

Martine THOME

Les enfants fous, an 2021 par Jean Marabini : Plon.

En bref

Les lecteurs de **Fiction** connaissent le nom de Rafael Llopis Paret : Roland Stragliati a signalé en leur temps ses deux excellentes anthologies, **Cuentos de terror** (**Contes de terreur**) (**Fiction** n° 124) et **Los mythos de Cthulhu** (**Les mythes de Cthulhu**) (**Fiction** n° 205), bien supérieures à celle, par exemple, de Roger Caillois, et qui assureraient une réputation enviable à leur auteur si on avait la bonne idée de les traduire.

Ce que l'on ne savait pas encore, par contre, c'est que l'anthologiste se doublait d'un historien. Il est vrai que Llopis Paret, qui est médecin, a caché ses travaux dans une revue médicale espagnole, où sans doute nous n'aurions jamais été les chercher s'il ne nous avait lui-même mis sur la piste, lors d'un récent passage à Paris. Son histoire du genre fantastique, publiée sous le titre général **Los cuentos de miedo** (**Les contes d'épouvante**), se poursuit à raison d'un chapitre par mois depuis décembre 1966 ; il en est actuellement à son cinquante-troisième chapitre, et surclasse nettement (et sans peine) les textes homologues publiés en France.

Pour ceux qui lisent l'espagnol — ou qui s'intéressent suffisamment au fantastique pour négliger ces vulgaires nuances dialectales du bas-latin — la revue s'appelle **Ibys** (« boletin de la Oficina de informacion sanitaria ») et est domiciliée au 53 Bravo Murillo, Madrid 3.

Jacques GOIMARD



REVOLTE
SUR
LA LUNE
Un avenir sans doute proche...
La lune utilisée comme un bagne, une "réserve" où se retrouvent tous les asociaux, les anarchistes, les rebelles de la Terre... Un bouillon de culture où se développe très vite le ferment de la révolution, de la liberté...
Révolte sur la lune, chronique violente et colorée, roman politique et grave est l'un des plus importants jalons dans la carrière de Robert A. Heinlein auquel le Club du Livre d'Anticipation se devait de rendre hommage en publiant successivement deux de ses œuvres majeures.
Un volume de 460 pages, relié pleine toile soleil, fers argent, garde et dessin originaux de Moebius, sous jaquette rhodoid. Tirage limité et numéroté
Prix de vente 39 F
EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24 rue de Mogador - Paris 9e
téléphone 874.40.56
C.C.P. La Source 31.529.23
ROBERT
A. HEINLEIN

Revue des films

LA CIBLE de Peter Bogdanovich

A Hollywood, Byron Orlock (Boris Karloff), un vieil acteur héros de films d'horreur, annonce qu'il va prendre sa retraite. Il se juge vieux, fatigué, démodé. Sa décision affecte profondément son producteur ainsi qu'un jeune metteur en scène Sammy Michaels (Peter Bogdanovich), auteur d'un scénario écrit sur mesure pour Orlock qu'il comptait diriger en lui faisant interpréter un personnage plus humain et plus nuancé que ses rôles du passé. Après bien des hésitations, Orlock accepte — ce sera ses adieux au public — d'aller présenter son dernier film, *The terror*, dans un drive-in.

Dans une autre partie de la ville, un jeune homme de bonne famille apparemment sain et équilibré se met brusquement à tirer à bout portant sur sa femme, sa mère et un livreur qui venait d'arriver. Avec une provision de munitions, il s'installe sur un bâtiment surplombant une autoroute et abat plusieurs automobilistes. Il se rend enfin au drive-in où va passer *The terror* et, caché derrière l'écran, tire sur des spectateurs. Chacun étant muré dans le silence de son propre véhicule, il faudra un certain temps pour qu'on s'aperçoive du massacre. Orlock, s'avançant vers le tireur descendu de sa cachette, le saisit et le remet aux policiers.

Dans ce film apparemment et partiellement réaliste, les éléments fantastiques abondent. On peut même dire qu'ils prolifèrent. La première histoire (qui chemine parallèlement à la seconde pendant la majeure partie du film et ne la rencontre qu'à la toute fin) présente un remarquable exemple de « film dans le film ». A la fois, le film dont il est question dans cette première histoire *est* le film que nous voyons (Karloff et Bogdanovich y jouent quasiment leurs propres rôles) et *n'est pas* ce film, car le film que nous voyons (*La cible*) concrétise, fait exister le film qui sera évoqué, préparé mais non réalisé dans la première histoire. Sammy Michaels ne dirigera pas Orlock, mais ce non-film, comportant par ailleurs maintes citations visuelles d'œuvres existantes, constituera bel et bien une partie du film de Bogdanovich dirigeant Karloff. Film gigogne, jeux de miroirs insolites et vertigineux, dont le destin s'est rendu complice en faisant que *La cible* soit effectivement la dernière apparition de Karloff, voilà d'abord ce qu'est, au niveau fantastique, l'œuvre de Bogdanovich.

La deuxième histoire, volontairement dépourvue d'explication psychologique, sociologique, etc., tend à présenter l'action du héros comme une pure monstruosité, un surgissement satanique, et même, évoquer Satan c'est déjà dire plus que ne dit le film. Sachant que ce qu'il raconte recoupait bien des faits divers, qu'en conséquence l'explication de la tuerie provoquée par le héros aurait pu être abondante, diverse (et presque infinie), sachant tout cela et n'en profitant pas, Bogdanovich s'est résolu à utiliser un point de vue d'auteur fantastique pour démultiplier l'intensité du contenu réaliste de son film. Le fantastique devient ici une sorte de litote destinée à dire (à dénoncer) la pourriture, les germes de décomposition d'une civilisation. Comme si on assistait, en gros plan, au hurlement d'un muet dont le retentissement n'est pas dans la réalité, mais seulement, et plus insupportable, dans notre tête et dans notre imagination.

J'en viens à un troisième élément fantastique, sans doute le plus fantastique et le plus original du film, qui tient à la liaison des deux histoires et

au sens issu de leur juxtaposition. Notons qu'au niveau réaliste, c'est là qu'est l'insuffisance du film, en partie causée par sa genèse : Corman proposant à Bogdanovich quelques jours de tournage avec Karloff qu'il avait sous contrat et Bogdanovich élaborant à partir de là sa double histoire. La conception de *La cible* unit en effet un film de cinéphile (Bogdanovich, à partir de l'occasion offerte par Corman, a voulu se faire plaisir, rendre hommage à ce qu'il aime personnellement, être anecdotique, voire autobiographique) et un film de créateur proprement dit. Comme le script oppose violemment l'aspect cinéphilique et l'aspect créatif pur et que cette opposition ne délivre pas de sens immédiat, la dualité d'histoires est ressentie comme une insuffisance. Insuffisance déjà fantastique au demeurant : on pourrait comparer le film au livre d'un lecteur assidu consignant ses souvenirs de lecture, parlant de ses projets d'écrivain, puis tout à coup insérant dans la continuité de ses notes une histoire de son cru ; composition étrange, mordant un peu sur le fantastique.

En vérité, la liaison entre les deux histoires et le sens à leur donner est de l'ordre de la spéculation, cette spéculation qui est le nerf, le centre vivant du fantastique moderne. Peut-être même cette spéculation échappe-t-elle à son auteur, et vraisemblablement son contenu est impossible à formuler comme il le ferait lui-même. Sa formulation à lui, c'est le film. Essayons-en, verbalement, une autre. L'auteur oppose l'horreur du passé, l'horreur de l'art (la première histoire) à l'horreur du présent, à l'horreur issue de la réalité (la seconde histoire). A l'intérieur de chaque histoire, de chaque camp, cette opposition se trouve renforcée d'une façon spectaculaire et presque baroque. Karloff, vieux, au bout du rouleau, est acteur et joue dans des films à costumes. Le tueur est jeune, a sa vie devant lui, ne joue aucun rôle (ou n'en joue qu'un, ce qui revient au même) et opère dans des lieux (autoroute, drive-in) qui ne sont susceptibles d'aucun dépaysement dans le temps. Ils sont fonctionnels et sans nul doute possible *d'aujourd'hui*, ne seraitce que par leur double et contradictoire fonction d'attirer des foules tout en favorisant l'isolement des individus. Il ne peut y avoir aucune entente, à peine une rencontre, et tragique (la séquence finale), entre ces deux camps et ces deux histoires. Que suggère cette opposition, si méthodiquement accentuée ? Que l'Amérique a rompu (est en train de rompre) avec son passé, son art, ses mythologies, ses idéalisations rassurantes ou terrifiantes, et que cette rupture est sanglante, monstrueuse et finalement impossible. C'est peut-être là qu'on comprend mieux le recours instinctif de l'auteur au fantastique : il avait à dire en même temps deux choses contradictoires, mortifiantes, se repoussant et se haïssant l'une l'autre. Que l'Amérique doit se créer un présent neuf mais que ce présent est déjà empoisonné. Que l'Amérique veut un présent défait de son passé mais qu'elle exècre celui qu'elle a. Dépourvue d'un passé et d'un présent, d'une mythologie et d'une réalité qui puissent lui convenir, vers quelle dimension temporelle doit-elle se tourner ? Où est la vraie Amérique ? S'est-elle perdue ? Dans quelle uchronie plus vivable et plus hospitalière a-t-elle abordé ? Autant de questions et de constatations amères que Bogdanovich, plutôt que d'employer le ton ronronnant du philosophe pessimiste et sûr de lui, a préféré exprimer sous la forme hypothétique et génératrice de malaise du conte fantastique inavoué. Même si son film est loin d'avoir la maturité qu'on lui souhaiterait, on ne saurait lui reprocher son choix, qui prouve de la modestie et de l'originalité.

Jacques LOURCELLES

LE TRAIN DES EPOUVANTES de Freddie Francis

Le film réunit cinq aventures fantastiques. Le principe servit pour *Au cœur de la nuit* en 1945 ; il a été repris par Robert Bloch et Freddie Francis dans *Le jardin des tortures*, réalisé en 1966, deux ans avant *Le train des épouvantes*, mais distribué en France précédemment. Un personnage mystérieux, le diable ou la mort sous un avatar terrestre, prédit à quelques curieux l'avenir funeste qui

les attend. Dans *Le jardin*, le diable avait élu pour cadre une fête foraine, pour avatar la personne d'un bateleur, le docteur Diabolo ; le titre français indique le cadre, cette fois, et le titre anglais, l'avatar : *Dr. Terror's house of horrors* ; le docteur Terror ou Schreck annonce l'avenir par les cartes.

Un voyage conditionne définitivement la destinée de cinq voyageurs réunis dans un compartiment ; sous une forme déguisée, c'est la légende du rendez-vous à Samarcande qui est reprise ici. Chaque voyageur est amené à consulter les tarots que le docteur Terreur a fait tomber de son sac. Chaque histoire, traditionnelle, est traitée suivant les canons de la tradition ; le développement est entièrement mécanique. Toutes ressemblent aux nouvelles qui se rencontraient dans les anthologies et les revues spécialisées, au cours des années cinquante. Comme ces nouvelles, elles reposent sur une chute à laquelle sont souvent sacrifiées la vraisemblance et la logique interne du récit.

Chaque histoire ne contient que les éléments afférents au thème. Les personnages n'ont d'épaisseur psychologique que suivant les besoins du développement. Devant Schreck, ils représentent un échantillonnage : du curieux à l'indifférent en passant par l'adversaire résolu. Les effets sont communs ; le réalisme qu'implique l'image rend plus flagrant le gauchissement imposé par la chute. Malgré leur caractère fonctionnel, certaines aventures contiennent des remplissages.

Aucun point de rencontre, ni dans les thèmes, ni dans les situations, ni dans les personnages, entre les cinq aventures, sinon la nature tragique de leur chute, et le dénouement qui serait plus impressionnant si André Delvaux, dans *Un soir, un train*, ne l'avait autrement fait ressortir.

La mise en scène n'ajoute rien à ces histoires qui produiraient le même effet si elles étaient écrites. Deux d'ailleurs sont reprises, sans qu'il en soit fait mention, de textes préexistants : le second épisode démarque *Vaudou* de William Irish (1) ; le troisième s'inspire de *La bête aux cinq doigts* de William F. Harvey (2).

Si peu satisfaisante que soit sa vision, jamais on ne doit se plaindre qu'un film ait été distribué. En programmant *Le train des épouvantes*, le Studio de l'Etoile s'assimile à une collection littéraire. La variété est parfois aussi nécessaire que la qualité. Les films inédits acquièrent trop aisément une valeur légendaire. Trop d'amateurs en profitent pour valoriser des réalisateurs médiocres qu'ils affirment ensuite avoir découverts. Il est utile d'éviter de telles confusions. Freddie Francis ni John Gilling ne méritent d'honneur. La distribution de ce film aide à le confirmer.

Alain GARSAULT

(1) Dans le recueil **Manège à trois** (Presses de la Cité).
(2) Paru dans **Fiction** n° 118.

ORGIES SATANIQUES de Lance Comfort

Le titre français est trompeur ainsi que les photos affichées à l'entrée de la salle : c'est le mot satanique qui définit le film, comme l'indique le titre original, *Devils of darkness* (Les démons des ténèbres), et non le mot « orgies » ; la seule scène déshabillée ayant été coupée, le spectateur en voit donc plus à l'extérieur ; et d'ailleurs, pour appeler « orgie » cette petite sauterie, il faut n'être jamais sorti.

Inspirée de la technique du roman policier anglais, la complication des péripéties voudrait donner quelque épaisseur à une intrigue assez simple : le baron Sinistre, vampire, cherche à rentrer en possession d'un talisman démoniaque trouvé par un écrivain anglais ; pendant sa quête, il tente d'introduire dans la secte qu'il commande une jeune femme dont l'écrivain est amoureux. La pléthore des péripéties ne cache pas que ce film repose sur le mélange sans consistance de quelques thèmes bien connus : vampirisme, magie, sorcellerie, réincarnation ; ces éléments introduisent plus d'incertitudes et d'approximations que d'atmosphère et d'effroi. Les pouvoirs exacts de Sinistre et de sa maîtresse sont fort mal déterminés. La multiplicité des rebondissements se fait plus sentir que leur cohérence. La fin

est bâclée de la manière la plus conventionnelle en une demi-bobine : un tremblement de terre provoque l'anéantissement de la secte et Sinistre est réduit en cendres par le soleil levant.

Deux thèmes plus originaux affleurent seulement : l'aventure se déroulant de nos jours, vampires et sorciers utilisent, autant que des moyens traditionnels, des méthodes modernes ; au fur et à mesure de son enquête, l'écrivain découvre que tous ses amis appartiennent à la secte vampirique. Mais la platitude de la mise en scène réduit ces thèmes à la banalité. Les procédés stylistiques sont limités : Lance Comfort ne connaît que le champ-contre-champ ; pour décrire deux scènes de foule, il répète exactement le même mouvement ; chaque séquence se termine soit par un fondu sur un plan moyen, soit par un effet d'association (claquement-claquement, ouverture-fermeture, etc). Si les deux personnages féminins, la jeune femme et la maîtresse de Sinistre, sont plus vivants, c'est que Tracy Reed et Carol Gray jouent moins mal que William Sylvester (l'écrivain) et Hubert Noël (Sinistre).

Pour le spectateur français, s'ajoutent quelques éléments comiques : une peinture pour le moins étonnante de la Bretagne, sans doute confondue avec la Transylvanie, et le nom de deux personnages : le baron Sinistre est né Armand du Molière et l'un de ses disciples, inspecteur de police, se nomme Malin.

La possibilité d'affubler l'œuvre d'un titre postiche et d'exhiber quelques photos vaguement suggestives qui soutiennent le piège expliquent la distribution de ce film daté de 1963. Combien de temps une telle politique se poursuivra-t-elle qui ne peut que détourner et irriter tous les amateurs ?

Alain GARSAULT

LA VIE SEXUELLE DE FRANKENSTEIN de Russ Meyer

Le maître de la planète Stupifer envoie sur Terre le plus bête de ses sujets, Stérilox, avec mission de ramener une femme idéale. Celle-ci est destinée au rôle de servante, car les habitants de Stupifer n'ont qu'un seul sexe et se reproduisent par scissiparité.

Comme pour *Orgies macabres*, le scénario qui se réduit à son point de départ n'est qu'un prétexte : Stérilox se matérialise dans le laboratoire du docteur Orloff qui se consacre à la création d'un type féminin idéal ; il fait la démonstration de ses produits à son visiteur, et c'est une suite monotone de numéros d'effeuillage, accompagnés par les commentaires de Stérilox et d'Orloff qui mêlent l'anodin au grotesque et le stupide à — « Franky Stein ! » ; la plaisanterie se révèle particulièrement lorsqu'apparaissent trois essais infructueux d'Orloff, autrement dit trois célèbres créatures du cinéma fantastique : le monstre de Frankenstein, Dracula, la Momie. L'on frappe à la porte du laboratoire : « Qui est là ? » — « Franky. » « Quel Franky ? » — « Franky Stein ! » ; la plaisanterie se répète pour Dracula (« Quel Drac ? ») qui mord tout le monde parce que son dentier l'irrite.

Les inventions de Russ Meyer s'arrêtent là. Chaque effeuillage se déroule de la même manière, chaque fille portant exactement les mêmes sous-vêtements. Dans le laboratoire d'Orloff, pauvrement constitué de pièces diverses, Meyer est contraint par la fragilité des décors qui tremblotent de répéter constamment les mêmes cadrages. Si l'aspect du monstre de Frankenstein et celui de Dracula ne sont pas trop caricaturaux, la Momie est affublée d'un masque de carnaval ; le maquillage d'Orloff se résume en une couche de poudre blanche parcourue de traits de crayon gras, en une paire de lunettes de soudeur et en un faux nez qui tient très mal. Il agite un bras paralysé à la manière du docteur Folamour.

Le titre français, si alléchant, ne dissimule pas longtemps la vérité : ce film n'est autre que *Kiss me quick*, considéré depuis sa réalisation, en 1963, comme un classique du « nudie » ; le physique des modèles suffit d'ailleurs à le dater. Ce titre prouve du moins l'esprit inventif des distributeurs. Mais, sur le sujet qu'il annonce, le film reste à faire.

Alain GARSAULT

LE SADIQUE AUX DENTS ROUGES de Jacques Van Den Belle

Le sujet est celui de *Rosemary's baby* inversé, mais il est dévoilé aux deux tiers du film avec si peu d'habileté et tant de précipitation qu'il risque d'échapper à un spectateur distrait ou las. Victime d'un accident de voiture, un jeune dessinateur (Daniel Moosman) se croit devenu vampire ; sous prétexte de l'observer, son psychiatre le confirme dans cette idée, car le jeune homme a été choisi pour procréer trois garçons dont le dernier sera le Maître des Ténèbres.

Le scénario, informe, joue sur tous les aspects possibles de cette histoire avec la plus grande incohérence. La fausseté des situations, la pauvreté des péripéties, la sottise des dialogues, comparables aux commentaires des « sexy » italiens, feraient croire à une parodie, mais une volonté de sérieux nettement perceptible indique que l'humour est involontaire ; cet humour atteint son apogée dans le dénouement confusément découpé, grotesquement monté, où s'accumulent toutes les erreurs.

Mais le vrai but du film, ou sa seule ressource dramatique, fut de montrer le plus de sang possible. Il apparaît dans n'importe quelle occasion ; sous le prétexte de fantasmes, par exemple : le héros regarde la photo d'une jeune fille et il croit voir du sang ruisseler de ses lèvres ; lors d'une séance de pose pour des photos publicitaires, il s'imagine barbouillant de sang les seins d'un modèle. Ou dans la réalité : les victimes du vampire ont le visage inondé de sang ; lui plaque sa main sanglante sur tous les murs ; au cours d'une cérémonie vaudou, il s'inonde du sang d'un poulet. Une constante dans ces apparitions : le sang est le plus souvent lié à la bouche, comme dans le premier exemple cité. Lors de l'accident de voiture, le futur vampire a reçu le sang qui coulait du crâne de son passager sur les lèvres. Un vampire barbu, son initiateur, dégorge littéralement un trop-plein de sang.

Mais, étalé ou ruisselant, le liquide est toujours d'une consistante trop pâteuse et d'une couleur trop vive. Ce manque de réalisme risque de décevoir les quelques sadiques qui supporteront la projection complète.

Alain GARSAULT

SEX MONSTER de René Cardona

Scénario et mise en scène viennent du roman-photo et y renvoient ; ils célèbrent les exploits de Reyna (Regina Torne), championne de catch et rivale cinématographique de Santo, catcheur héros d'une série de films fantastiques, très populaire au Mexique ; l'action est donc ponctuée par un certain nombre de matches ; elle est liée à la nécessité de mettre en relief la force physique de Reyna. Un savant fou, Oriak, tente de créer un appareil qui, en annihilant leur volonté, transformera les êtres humains en robots. Malheureusement pour lui, il enlève un vieux professeur qui est l'oncle de Reyna. Les péripéties sont conduites de façon arbitraire pour provoquer un affrontement entre celle-ci et une créature d'Oriak. Les épisodes qui montrent Reyna ou Oriak sont longuement développés, les autres hâtivement exécutés. Tous les personnages se réduisent à un cliché : le policier séduisant, son second stupide, l'amie sympathique, le savant honnête, le savant cupide, etc. Dans des décors réduits en nombre et en dimensions, Cardona répète inlassablement les mêmes plans, quelle que soit l'action ; mettre en scène consiste pour lui à placer les acteurs de telle sorte que la caméra n'ait pas à se déplacer. La couleur rend le film un peu moins laid que la précédente production de Cardona distribuée en France, *La vengeance de la momie*.

Oriak a créé deux êtres étonnants et opposés : un robot et un monstre. Le robot — un acteur à peine dissimulé sous un masque argenté — est chargé des basses œuvres (enlèvements, exécutions) ; Oriak glisse dans sa poitrine, qui ressemble à une petite vitrine animée, un électro-cardiogramme de la victime désignée ; ainsi guidé, il ne peut

se tromper. Le monstre — un corps normal surmonté d'une tête cartonneuse et velue — est, par sa force démesurée, l'ennemi tout désigné pour affronter Reyna. Transplantée dans le corps d'une catcheuse guère plus attirante que lui, cette puissance écraserait Reyna et son amie sans l'interruption tardive du séduisant policier. A ce monstre est aussi dévolu le rôle érotique : trois fois, il tue ou enlève des femmes après les avoir déshabillées ou violées.

Ces séquences, pourtant franches, n'ont pas paru suffisantes aux distributeurs : suivant un procédé déjà rencontré, ils ont inséré dans le corps du film une petite bande complète dans le goût pornographique. L'action se déroule dans un vestiaire attenant à la salle de catch dont on entend le bruit ; le montage sonore est plus habile que le montage des images. Malgré cette générosité inattendue, aucun des deux films ne rachète l'autre.

Alain GARSAULT

Dépôt légal : 2e trimestre 1971 — Le gérant : D. DOMANGE
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan

Chronique T V

LA NUIT FANTASTIQUE de Marcel L'Herbier

L'émission d'Armand Panigel, **Au cinéma ce soir**, était consacrée, le jeudi 1er avril, à Marcel L'Herbier et à son film **La nuit fantastique**, réalisé en 1941-42. C'est une petite œuvre encore agréable à voir, mais qui ne peut entrer dans les colonnes de **Fiction** que par des allées détournées : rien n'est à proprement parler fantastique dans cette nuit, hormis le titre, et nous sommes plutôt en présence d'une comédie onirique dont le ton, curieusement, est plus américain que français.

L'époque de la réalisation peut d'ailleurs très bien expliquer cette « fantaisie » qui, venue de la caméra de L'Herbier — esthète et poète plus qu'homme d'esprit — pouvait surprendre... Selon la coutume de **Au cinéma ce soir**, l'auteur a d'ailleurs fait son apparition (L'Herbier est aujourd'hui un alerte vieil homme de quatre-vingt-un ans), pour expliquer que, durant l'occupation où la censure veillait, la préoccupation principale des cinéastes en activité était de faire sourire, afin de faire oublier pour un moment les vicissitudes de la vie quotidienne. D'autre part, l'interruption brusque de la manne cinématographique d'outre-Atlantique (on se souvient que la fin des années trente était tout particulièrement vouée, aux Etats-Unis, aux comédies — et aussi aux films noirs, on verra que c'est important) poussa les créateurs à travailler un peu « à la manière de... », pour que la coupure ne se fasse pas trop durement sentir.

Ces raisons sont, je crois, de nature à expliquer la genèse d'un film comme **La nuit fantastique** (scénario original de Chavance, avec la collaboration du délicat humoriste tenté par le surréalisme, Maurice Henry), qui allie à un ton très américain de la comédie quelques scènes parodiant plus ou moins les « séries noires ». Et cela rejoint ce que j'avançais plus haut : le second pôle d'attraction du cinéma français sous l'occupation fut le film policier, souvent teinté de fantastique et adouci par l'humour. Ces raisons très prosaïques font que, curieusement, les films d'auteurs très différents de tempérament, réalisés pendant les années 40 à 43, ont tous un petit air de famille... Aux causes purement intellectuelles s'ajoute le fait du tournage en studio, imposé probablement par les conditions difficiles de circulation urbaine et suburbaine. Cela fait que, par exemple, **La nuit fantastique** (1941-42), **L'assassin habite au 21** (Clouzot, 1942) ou **La main du diable** (film très peu connu de Maurice Tourneur, réalisé en 1943, et que j'ai eu la chance de voir dernièrement à la Cinémathèque de Grenoble) ne sont pas si éloignés que cela les uns des autres, dans la forme comme dans l'esprit.

Enfin, on retrouve dans tous ces films les mêmes « gueules » d'acteurs de second plan (en ce qui concerne **La nuit fantastique** : les débutants Jean Parédès et Bernard Blier, le chevronné Saturnin Fabre) qui concourent à leur similitude.

Pour en venir enfin au film de Mar-

cel L'Herbier, il s'agit de la classique interpénétration du monde de l'éveil et de celui du rêve. Un étudiant en philosophie (Fernand Gravey), qui vit toutes ses journées dans un demi-sommeil parce qu'il doit travailler la nuit aux Halles, voit en rêve une belle apparition féminine dont il tombe amoureux. Une nuit, alors que, brisé par la fatigue, il s'est endormi parmi ses cageots, il est heurté par une jeune fille en blanc qui le réveille. Mais Denis, qui croit reconnaître en la personne de l'inconnue l'apparition de ses songes, est persuadé qu'il vit un rêve un peu plus réel que les autres — d'autant que la jeune fille (Irène, interprétée par Micheline Presle) évolue dans un climat pour le moins curieux : son père est un illusionniste qui veut la faire enfermer comme folle, car elle ne veut pas se marier avec un benêt de son choix, ce qui lui permettrait de toucher un joli héritage... Tout finit par s'arranger, comme on s'en doute, alors que Denis, qui a vécu des aventures bizarres, a enfin la preuve qu'il ne rêvait pas.

Ce scénario, cousu du fil blanc des songes, n'a pour but que de nous présenter un certain nombre de scènes clés qui, par leur ambiguïté et leur climat à la limite du fantastique, peuvent entretenir l'ambivalence rêve-réalité. On passe ainsi d'un curieux repas dans un hôtel mystérieux à une soirée de prestidigitation où le magicien filou veut réellement escamoter sa fille, d'un séjour dans un hôpital psychiatrique à la géométrie inquiétante à une course sur les toits de Paris, d'une rencontre avec un aveugle très clairvoyant dans un immeuble en démolition à un règlement de comptes très rose dans un cabaret peuplé de mannequins... Tous lieux très typés, qui ont pour but de faire affleurer l'ange du bizarre tout en servant de support à des gags en général un peu lourds, mais qui font souvent sourire.

En somme, **La nuit fantastique** annonce **Les belles de nuit,** que je tiens pour le chef-d'œuvre de René Clair et qui nous présenta, dix ans plus tard, une version infiniment plus élaborée de la dialectique du rêve et de la réalité. Fernand Gravey, en ahuri malicieux, compose une silhouette de dormeur éveillé qui n'est pas loin de rappeler certains rôles de Cary Grant, ce qui a pour effet d'appuyer un peu plus sur l'aspect comédie américaine de cette œuvre mineure mais agréable. Naturellement, on est loin des meilleurs films de L'Herbier, **Le mystère de la chambre jaune** et **Le parfum de la dame en noir** (tous deux présentés à la télévision il y a environ un an), pour ne rien dire de toute la partie de son œuvre qui s'insère dans le courant avant-gardiste des années 20 et qui se situe sur un tout autre niveau. Mais il serait bien sot de ne point avouer le plaisir pris à la vision de cette charmante fantaisie.

Interrogé par Armand Panigel, Marcel L'Herbier rappela qu'il avait sous-titré son film **Le tombeau de Méliès** — voulant signifier par là qu'il rendait hommage au magicien de Montreuil. « **Mais en réalité,** » précisa le réalisateur, « **j'ai voulu par là endormir la méfiance des censeurs, pour qui Méliès n'évoquait aucune subversion. En réalité, il s'agit aussi bien d'un « tombeau de Lumière », puisque par le rêve je veux aussi exprimer la réalité...** »

Il est un peu difficile de suivre L'Herbier sur ce point, car son film est une pure comédie qui ne suscite aucune lecture à un deuxième niveau. Cependant, si message ou intention il y a (et les films réalisés pendant l'occupation en charrient de toute façon), ils se situent dans cette toute simple parabole : dans les moments sombres de l'existence, il est nécessaire de se réfugier dans le rêve. Mais le rêve, un jour ou l'autre, peut devenir réalité...

Jean-Pierre ANDREVON